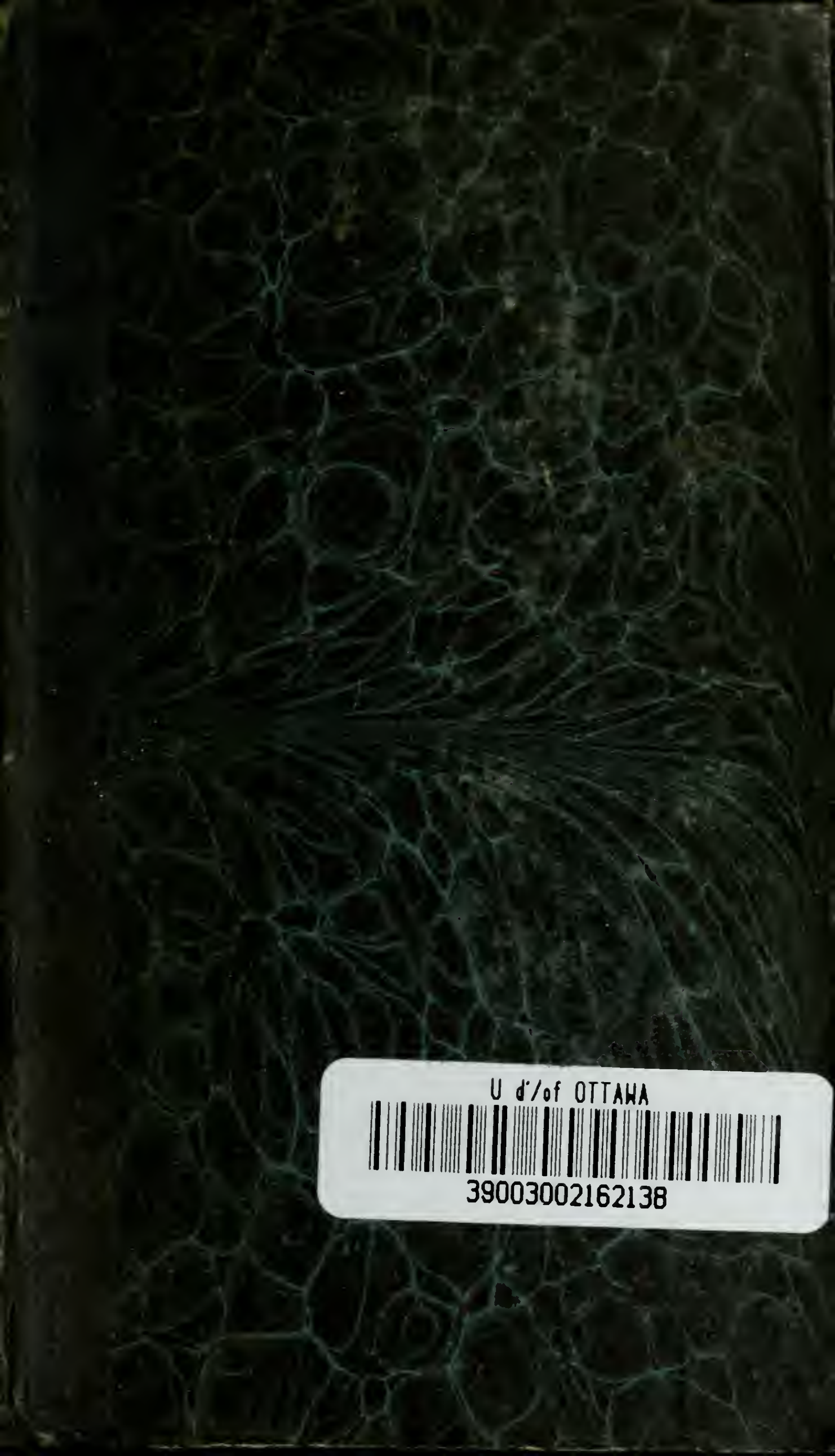
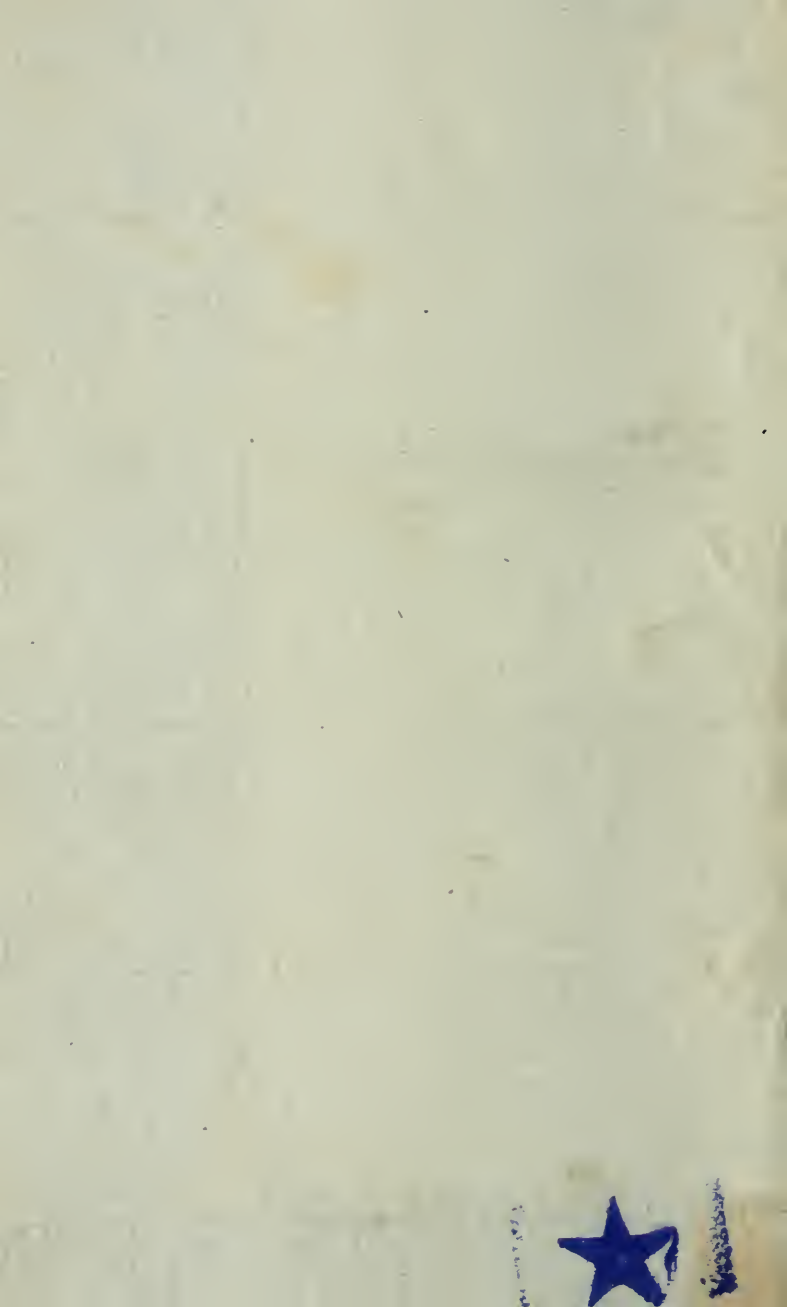

U d'/of OTTAWA
39003002162138



RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME ~~66~~. 52

SENLIS
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL
DU
THÉATRE FRANÇAIS,
COMPOSÉ
DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,
DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,
Restées au Théâtre Français;
AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME I.



A PARIS,
CHEZ MME VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

CRISPIN MÉDECIN,

COMÉDIE,

PAR HAUTEROCHE,

Représentée en 1674.

NOTICE
SUR HAUTEROCHE.

Noel Lebreton, sieur de Hauteroche, naquit en 1616, de parents nobles, et montra de bonne heure du goût pour le théâtre, il entra suivant les uns en 1650, et suivant les autres en 1654, au théâtre du marais, d'où il passa, à la réunion de 1680, au théâtre de l'hôtel de Bourgogne, qu'il quitta en 1682.

On s'accorde à dire que Hauteroche étoit fort bon acteur et remplissoit avec beaucoup de talent les troisièmes rôles dans la comédie, et les confidents dans la tragédie. Ce fut lui qui joua d'original Éphestion dans Alexandre de Racine, Phœnix dans Andromaque, Tigrane dans Antiochus de Thomas Corneille.

La première pièce d'Hauteroche fut l'Amant qui ne flatte point. Cette comédie en cinq actes, en vers, jouée en 1668, n'obtint qu'un médiocre succès. L'année suivante, il donna le Souper mal apprêté, comédie en un acte, en vers, qui resta quelque temps au théâtre.

Les Apparences trompeuses, comédie en trois actes, fut, dit-on, refusée, en 1672, par les camarades d'Hauteroche; cependant Mouhy, dans son Abrégé de l'Histoire du théâtre françois, donne quatre représentations à cette pièce.

Dans la même année parut le Deuil, comédie, en un acte, en vers, laquelle est restée au théâtre.

En 1674 Hauteroche donna Crispin musicien en cinq actes, en vers, et Crispin médecin en trois actes et en prose. La première de ces pièces eut quarante représentations, la seconde se joue encore très souvent tant à Paris que dans les départements.

A ces deux pièces succéda une comédie en cinq actes, en vers, intitulée Les Nobles de province, jouée pour la première fois en 1678, et qui n'eut point de succès.

La Dame invisible ou l'Esprit follet, comédie en cinq actes, en vers, n'eut d'abord que six représentations, mais elle se releva ensuite avec assez de succès. Cette pièce fait à présent partie du répertoire du théâtre de l'Odéon.

Le Cocher supposé, en un acte, en prose, fut mis au théâtre le 9 avril 1684, et se joue

encore, le rôle principal étant regardé comme un des plus jolis de l'emploi des comiques.

Les Bourgeoises de qualité, en cinq actes, en vers, dernière comédie de l'auteur, jouée au théâtre François, n'y eut que sept représentations.

Hauteroche mourut à Paris en 1707, dans sa quatre-vingt-onzième année.

PERSONNAGES.

LISIDOR, père de Géralde.

GÉRALDE, amant d'Alcine.

MIROBOLAN, médecin, père d'Alcine.

FÉLIANTE, mère d'Alcine.

ALCINE.

DORINE, servante de Féliante.

MARIN, valet de Lisidor.

CRISPIN, valet de Géralde.

LISE, servante.

UN CHIRURGIEN.

GRAND-SIMON, magister de son village.

La scène est à Paris.

CRISPIN MÉDECIN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue.

SCÈNE I.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

Quoi, monsieur! vous voulez vous remarier, dites-vous?

LISIDOR.

Oui, oui, je veux me remarier; et, pour cet effet, j'ai envoyé mon fils à Bourges, sous prétexte d'étudier encore quelque temps la jurisprudence.

MARIN.

Suffit : mais peut-on vous demander comment se nomme celle que vous voulez épouser?

LISIDOR.

C'est Alcine.

MARIN.

Quoi! la fille de monsieur le médecin Mirobolan?

LISIDOR.

Oui.

MARIN.

Vous vous raillez, monsieur : cette fille n'a pas plus de dix-huit ans, et seroit plus propre pour monsieur votre fils que pour vous.

LISIDOR.

Je ne veux pas que mon fils se marie de trois ou quatre ans.

MARIN.

Mais, monsieur, pensez-vous bien à ce que vous faites, quand vous formez le dessein d'épouser Alcine ?

LISIDOR.

Comment! si j'y pense? Oui, oui, j'y pense, et fortement. Elle est belle, elle est sage, elle est jeune, elle est spirituelle ; enfin elle a des qualités qui ne sont pas communes.

MARIN.

Eh! ce sont toutes ces belles qualités qui devroient vous empêcher d'y songer ; car, à dire le vrai, toutes ces choses ne s'accordent guère bien avec un vieillard.

LISIDOR.

Eh ! je ne suis point tant vieux.

MARIN.

Non-da ; si nous étions au temps où les hommes vivoient sept ou huit cents ans, vous ne seriez encore qu'un jeune adolescent ; mais, dans celui

où nous sommes, je vous tiens fort avancé dans la carrière.

LISIDOR.

Mais soixante ans....

MARIN.

Ma foi, à n'en point mentir, je crois que vous en avez, pour le moins, douze ou quatorze de plus : car je me souviens que, l'autre jour, le bonhomme Pyrante, buvant avec vous le petit coup, disoit qu'il en avoit soixante et six; que vous étiez en Philosophie, qu'il n'étoit encore qu'en cinquième; et qu'à la tragédie du collège, il jouoit le cupidon, quand vous représentiez l'empereur.

LISIDOR.

Il ne sait ce qu'il dit là-dessus; il est de ces gens qui se veulent faire plus vieux qu'ils ne sont.

MARIN.

Laissons l'âge à part; aussi-bien, comme on dit, il n'est que pour les chevaux, *monsieur* : mais parlons un peu de votre mariage. Croyez-vous que monsieur Mirobolan et que Féliante sa femme vous accordent leur fille, n'ayant que cet enfant-là? Quand on n'a qu'une fille unique, et qu'on la marie, c'est dans l'espérance de voir naître de petits poupons : mais, à ne rien déguiser, si vous l'épousez, ils courent grand risque de n'avoir jamais cette joie, à moins que la cour des aides.... Vous m'entendez.

LISIDOR.

Ce n'est pas là ton affaire, et je sais bien ce que

je fais : quand elle sera ma femme, nous ferons tout ce qu'il faudra faire.

MARIN.

Ma foi, je doute qu'elle la soit jamais.

LISIDOR.

Et moi, j'en suis fort assuré. Mirobolan est un homme de parole; il me l'a promise de lui à moi.

MARIN.

C'est quelque chose que cela; mais vous savez que Féliante est une maîtresse femme; et, si je ne me trompe, elle a la mine de porter le haut-de-chausses.

LISIDOR.

Je sais qu'elle est un peu fière; mais les avantages que je ferai à sa fille adouciront cette fierté, et puis un mari est toujours le maître de sa femme.

MARIN.

Toujours? Ma foi, j'en vois beaucoup qui n'en demeurent pas d'accord, et qui voudroient, de tout leur cœur, que vous eussiez dit vrai. Mais voilà monsieur Mirobolan qui sort de chez lui.

SCÈNE II.

MIROBOLAN, LISIDOR, MARIN.

MIROBOLAN.

AH! c'est donc vous, monsieur Lisidor?

LISIDOR.

A votre service. Je venois pour vous parler de cette affaire.

MIROBOLAN.

De quelle affaire ?

LISIDOR.

Eh ! là, de ce que vous savez.

MIROBOLAN.

Quoi ?

LISIDOR.

De l'affaire dont nous avons parlé ensemble.

MIROBOLAN.

Quand ?

LISIDOR.

Eh ! plusieurs fois.

MIROBOLAN.

Où ?

LISIDOR.

En divers endroits.

MIROBOLAN.

Je ne sais ce que c'est.

LISIDOR.

C'est touchant le mariage de mademoiselle votre fille et de moi.

MIROBOLAN.

Ah ! ce n'est que cela ? Je croyois que c'étoit toute autre chose. Touchez là : vous savez la parole que je vous ai donnée ; vous n'avez qu'à choisir le jour : soyez certain que vous êtes le maître de cette affaire.

LISIDOR.

Je vous suis obligé ; mais avez-vous pris la peine d'en parler à madame votre chère moitié ?

MIROBOLAN.

Non; mais je vous réponds de son consentement : elle est soumise à nos volontés; et puis, je saurois bien la réduire, si elle faisoit la difficile. Je suis le maître, une fois; et nous savons, dieu merci, mettre une femme à la raison.

LISIDOR.

Je n'en doute point.

MIROBOLAN.

Je voudrois bien qu'elle eût soufflé devant moi, et qu'elle s'avisât de traverser ce que j'aurois résolu; je lui ferois bien voir que son cheval ne seroit qu'une bête : mais, grâces au ciel, je n'en suis point à la peine; et ma femme, en un mot, fait tout ce que je souhaite.

LISIDOR.

Trouvez bon, s'il vous plaît, que vous et moi lui portions les premières paroles : c'est une bienséance que je dois observer en son endroit; et vous savez que le sexe est jaloux de ces petites formalités.

MIROBOLAN.

Volontiers; et, pour cet effet, je vais la faire venir.

(Il entre chez lui.)

SCÈNE III.

LISIDOR, MARIN.

LISIDOR.

Eh bien! Marin, qu'en dis-tu?

MARIN.

Tout cela va fort bien, et j'en suis fort aise, à cause de monsieur votre beau-père.

SCÈNE IV.

MIROBOLAN, FÉLIANTE, LISIDOR, MARIN.

MIROBOLAN.

Ma femme, voilà notre bon ami monsieur Lisidor.

FÉLIANTE.

Ah! je suis sa servante, et je suis ravie de le voir.

MIROBOLAN, *bas à Lisidor.*

Parlez le premier, la chose en aura meilleure grâce.

LISIDOR, *bas à Mirobolan.*

C'est à vous de commencer; après, je continuerai.

MIROBOLAN, *de même.*

Vous vous expliquerez mieux que moi.

LISIDOR, *de même.*

Point du tout : d'ailleurs, la raison veut que vous ouvriez le discours.

MIROBOLAN, *de même.*

C'est à vous à faire le premier pas.

LISIDOR, *de même.*

Je l'ai fait en votre endroit; et vous devez, avant que je lui parle, la disposer.....

FÉLIANTE.

Au moins, dites-moi quelle contestation vous avez ensemble, et le sujet pourquoi vous m'avez fait venir ici.

LISIDOR.

Madame, c'est une petite bagatelle.

MIROBOLAN.

Ma femme, c'est notre ami monsieur Lisidor qui demande notre fille en mariage.

FÉLIANTE.

Et pour qui?

LISIDOR.

Pour moi, madame; mais à des conditions qui peut-être ne vous seront pas désagréables. Sans doute que, d'abord, mon âge vous donnera quelque répugnance pour ce mariage: mais, madame, quand vous saurez que je lui fais de grands avantages, que je la prends sans que vous déboursiez un sou, et que monsieur votre mari m'en a donné sa parole, j'ose espérer que vous me ferez la même grâce.

FÉLIANTE.

Toutes ces choses sont fort considérables: mais votre âge, monsieur, ne convient point avec celui de ma fille; et l'on voit souvent, par de telles al-

liances, de jeunes femmes tomber dans le désordre. Les caresses d'un vieillard, dans le mariage, ne s'accordent point avec celles d'une jeune personne; il s'y rencontre trop d'antipathie, et nous voyons que même la nature y répugne. Ainsi, monsieur, pour éviter les disgrâces qui pourroient arriver a ma famille, trouvez bon que je vous refuse mon consentement.

LISIDOR.

Mais, madame, votre mari m'en a donné sa parole.

FÉLIANTE.

Je le crois: mais, selon l'apparence, il n'y a pas fait réflexion; car, sans doute, il auroit été de mon sentiment.

LISIDOR, *à Mirobolan.*

Monsieur, vous savez ce que vous m'avez promis.

FÉLIANTE, *à Lisidor.*

Je crois, encore un coup, qu'il vous l'a promise; mais il peut vous la dépromettre, car, apparemment, il n'en sera rien.

LISIDOR.

Monsieur, un homme d'honneur doit tenir ce qu'il promet: parlez; ne m'avez-vous pas promis votre fille en mariage?

MIROBOLAN, *à Lisidor.*

Eh!.... tout cela est vrai.

FÉLIANTE.

Eh bien! s'il vous l'a promise, je ne vous l'ai pas promise, moi, et c'est assez.

MIROBOLAN.

Ma femme !....

FÉLIANTE, *à Mirobolan.*

Eh ! mon Dieu ! laissez-moi parler ; je sais fort bien ce que je fais.

MIROBOLAN.

Mais il faudroit....

FÉLIANTE.

Il faudroit ne pas promettre si facilement. Encore une fois, il n'en sera rien ; et vos raisons ne peuvent être que très mauvaises sur ce chapitre. (*à Lisidor.*) Adieu, monsieur ; mettez-vous en tête que vous n'aurez jamais ma fille. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

LISIDOR, MIROBOLAN, MARIN.

MARIN, *à Mirobolan.*

MONSIEUR ?

MIROBOLAN, *à Marin.*

Que veux-tu ?

MARIN.

Je suis le maître, une fois ; et nous savons, dieu merci, mettre une femme à la raison. Je voudrois bien qu'elle eût soufflé devant moi, et qu'elle s'avisât de traverser ce que j'aurois résolu ; je lui ferois bien voir que son cheval ne seroit qu'une bête : mais, grâces au ciel, je n'en suis point à la peine ; et ma femme, en un mot, fait tout ce que je souhaite.

LISIDOR, *à Mirobolan.*

En effet, Marin a raison; et ce sont les discours que vous me teniez, avant que nous eussions parlé à votre femme.

MIROBOLAN, *à Lisidor.*

Il est vrai; mais il faut se donner un peu de patience; il ne faut pas toujours s'emporter d'abord: l'on doit quelquefois apporter quelque tempérance aux choses. Je vous tiendrai parole, ou... Allez, laissez-moi faire.

MARIN, *à Lisidor.*

Fort bien : laissez faire à monsieur; il gâtera tout. Ma foi, vous devez plutôt croire aux paroles de la femme, qu'à celles du mari : vous voyez clairement qu'elle seule est le maître et la maîtresse.

MIROBOLAN, *à Marin.*

Vous ne savez ce que vous dites.

MARIN.

Non; mais je sais que vous venez d'être furieusement repoussé à la demi-lune. Dites-moi, s'il vous plaît, qui croyez-vous qui soit le maître ou de vous, ou de madame votre femme?

MIROBOLAN.

C'est moi.

MARIN.

Oui-da; en paroles, mais non pas en effets.

MIROBOLAN.

Apprenez que je le suis en effets, de même qu'en paroles. Vous êtes un fat.

MARIN.

Ah! monsieur, je ne vous dispute point cette qualité.

MIROBOLAN.

Taisez-vous. (*A Lisidor.*) Monsieur, encore une fois... suffit : adieu. (*Il sort.*)

MARIN, *à Mirobolan qui sort.*

Oh, diable! c'est fort bien dit.

SCÈNE VI.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

Monsieur, vous ne devez point prétendre d'épouser mademoiselle Alcine ; car cette mère impérieuse et opiniâtre ne vous l'accordera jamais. Quant au mari, il est habile médecin, grand astrologue, grand devin ; mais, chez lui, il n'est pas toujours le maître : ainsi, vous ne devez point faire de fond sur ses promesses.

SCÈNE VII.

CRISPIN, LISIDOR, MARIN.

LISIDOR.

Mais ne vois-je pas Crispin?

MARIN.

Oui, monsieur, c'est lui-même.

CRISPIN, *à Lisidor.*

Ah! monsieur, serviteur. Bon jour, Marin.

MARIN, *à Crispin.*

Bon jour.

LISIDOR, *à Crispin.*

Qui t'amène en cette ville ?

CRISPIN.

C'est monsieur votre fils qui m'y a envoyé en diligence : aussi je n'ai été que huit jours à venir de Bourges à Paris.

MARIN.

La diligence est grande, et tu devrois avoir une charge de messager à pied.

LISIDOR.

Pourquoi t'a-t-il envoyé ?

CRISPIN.

Monsieur, voici une lettre qui vous dira tout.

LISIDOR *lit.*

«Monsieur mon père, on me voit le cul de tous « les côtés; je prie Dieu qu'ainsi soit de vous. « Autre chose ne puis vous mander, sinon que je « vous prie.... »

Ce n'est pas là le style ni l'écriture de mon fils. Est-ce que tu te railles de moi ?

CRISPIN.

Non, monsieur; mais je vous demande excuse. Vous saurez que j'ai perdu, en chemin, la lettre de mon maître, et que j'ai fait écrire celle-ci dans un village, par un paysan. Mais enfin je sais bien qu'il vous demande de l'argent, et qu'il vous dit que ses habits ne valent plus rien. Lisez le reste de cette lettre.

LISIDOR.

Eh! je suis satisfait de ce que j'en ai lu.

MARIN.

Est-ce toi qui l'as dictée au paysan?

CRISPIN, *à Marin.*

Oui-da, c'est moi; qu'en veux-tu dire?

MARIN.

Rien, sinon qu'elle est bien imaginée.

CRISPIN.

Tu fais toujours le beau diseur, et le grand esprit; mais, morbleu! apprends que j'en sais plus que toi.

MARIN.

Oh! je n'en doute pas.

CRISPIN.

Morbleu! veux-tu te battre à coups de poing? Tu verras si....

LISIDOR.

Qu'on se taise l'un et l'autre.

CRISPIN, *à Lisidor.*

Mais aussi, monsieur, il fait toujours l'entendu, et croit qu'on n'est pas aussi habile homme que lui.

MARIN.

Ah! je te le cède.

LISIDOR, *à tous deux.*

Encore une fois, qu'on se taise. Mais, Crispin, depuis quatre mois, a-t-il dissipé son argent et ses habits, comme tu dis?

CRISPIN.

Oui, monsieur : si cela n'étoit pas, je ne voudrois pas vous le dire.

LISIDOR.

Il va un peu bien vite. Mais va te reposer au logis, je te parlerai tantôt; j'ai à présent une affaire qui me presse. Allons, suis-moi, Marin.

(Marin, en se retirant, fait des saluades à Crispin. Crispin rebute ses saluades.

SCÈNE VIII.

CRISPIN, *seul.*

Parbleu! il semble à ce visage qu'il n'y a que lui qui sache quelque chose. Morbleu! quand il voudra se gourmer, on lui fera voir si l'on n'en sait pas autant que lui, et possible davantage. Mais allons au logis du bon homme Lisidor, afin que nous ayons de l'argent : mon maître en a grand besoin; les dépenses qu'il fait chaque jour....

SCÈNE IX.

GÉRALDE, CRISPIN.

CRISPIN, *à part.*

Mais je le vois; il ne faut pas lui dire que j'ai perdu sa lettre; il pourroit me maltraiter.

GÉRALDE.

Que fais-tu là? dis-moi.

CRISPIN.

Rien, monsieur.

GÉRALDE.

Quoi! depuis deux heures que je t'ai quitté, tu n'as pas encore été chez mon père?

CRISPIN.

Non, monsieur; mais je l'ai rencontré dans la rue, et notre affaire est faite.

GÉRALDE.

Comment?

CRISPIN.

Je lui ai donné votre lettre, et j'ai dit que vous aviez besoin d'argent; bref, qu'il vous en falloit.

GÉRALDE.

Et qu'a-t-il répondu?

CRISPIN.

Rien, sinon que j'allasse l'attendre au logis, et qu'il parleroit tantôt à moi; et que, pour à présent, il alloit en ville pour quelque affaire.

GÉRALDE.

Ne t'a-t-il point interrogé sur ma conduite?

CRISPIN.

Fort peu; mais je crois que tantôt il n'y manquera pas, et c'est où je l'attends.

GÉRALDE.

Prends bien garde au moins....

CRISPIN.

Eh! laissez-moi faire; nous ne sommes pas si sots que nous sommes mal habillés : il me croit bien plus niais que je ne suis.

GÉRALDE.

Defie-toi de Marin, surtout; car tu sais que c'est une fine mouche.

CRISPIN.

Je ne me soucie guère de lui. Parbleu! à cause qu'il sait lire et écrire, et que je ne sais rien du tout, il s'imagine qu'on n'est pas aussi savant que lui. J'ai bien pensé lui donner sur le nez tantôt.

GÉRALDE.

Il étoit donc avec mon père?

CRISPIN.

Oui-da, et vouloit déja raisonner; mais nous l'avons relancé... Allez, reposez-vous sur moi : vous savez que je ne suis pas beau diseur; mais que je fais les choses quand vous me les commandez. D'où vient que vous êtes sorti?

GÉRALDE.

Alcine m'a mandé qu'elle avoit quelque chose à me faire savoir, et que je me trouvasse autour du logis de derrière.... Mais je crois l'apercevoir.

SCÈNE X.

ALCINE, DORINE, GÉRALDE, CRISPIN.

ALCINE.

Vous venez bientôt, Géralde: je vous ai mandé de ne venir de plus de deux heures.

GÉRALDE.

Vous dites vrai, madame; mais vous savez que l'impatience tourmente d'ordinaire les amants, et

qu'ils croyent leur peine adoucie, quand ils peuvent voir le lieu qui renferme la personne qu'ils aiment.

ALCINE.

Géralde, trève à toutes ces belles choses; car je ne puis demeurer long-temps avec vous : je vais faire une visite où ma mère doit venir me trouver. Apprenez seulement que votre père me veut épouser.

GÉRALDE.

Mon père?

ALCINE.

Oui, votre père; et que le mien lui a donné sa parole : mais ma mère, qui, comme vous savez, est la maîtresse, a rebuté le bon homme Lisidor; cependant, voyez l'embarras où nous sommes : car, quand, avec le temps, j'aurai découvert à ma mère l'estime que j'ai pour vous, et que je l'aurai rendue favorable à ce que je souhaite, votre père n'y voudra point consentir. D'ailleurs, il ne faut rien espérer de ma mère, sans l'aveu de votre père. Adieu; je crains qu'elle ne vienne sur mes pas.

(Elle sort. Crispin et Dorine se font de grandes révérences.)

SCÈNE XI.

GÉRALDE, CRISPIN.

GÉRALDE.

Que dois-je faire en cette occasion, cher Crispin?

CRISPIN.

De quoi s'avise ce vieux reître, de devenir

amoureux à soixante et quatorze ans? C'est sans doute pour cela qu'il nous a envoyés à Bourges; mais il faut empêcher qu'il ne l'épouse. Ayons seulement de l'argent, et puis nous lui taillerons bien de la besogne. Voyez le vieux pénard! il lui faut des filles de dix-huit ans pour le réjouir! Il n'est pas vraiment dégoûté : il le prend bien; il lui en faut donner encore une pipe.

GÉRALDE.

Mais que faire, Crispin?

CRISPIN.

Tâchez de parler à elle en particulier; et là, vous résoudrez toutes les affaires : elle vous donnera, possible, des moyens....

GÉRALDE.

Viens; je vais lui écrire une lettre, que tu feras en sorte de donner à Dorine, quand elles seront revenues au logis.

CRISPIN.

Mais je dois aller chez votre père.

GÉRALDE.

Mais je veux que tu portes ma lettre avant que d'y aller.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une salle de la maison de M. Mirobolan.

SCÈNE I.

MIROBOLAN, DORINE.

MIROBOLAN *appelle.*

Dorine! Dorine! holà, Dorine!

DORINE, *entrant.*

Monsieur?

MIROBOLAN,

Qu'on fasse ajuster cette salle proprement, afin d'y bien recevoir tous ceux qui me feront l'honneur de se trouver à la dissection du corps que me doit envoyer le maître des hautes œuvres.

DORINE.

Mais, monsieur, pourquoi choisir cet appartement? Les autres fois, vous les fîtes dans l'autre logis.

MIROBOLAN.

Il est vrai; mais ma femme a voulu que je prisse ce logis de derrière, afin que celui de devant fût plus libre : je trouve qu'elle a grande raison.

DORINE.

Ah! je n'en doute pas.

MIROBOLAN.

Car, outre que nous serons en notre particulier, le jardin, qui sépare ces deux logis, la garantira du bruit que les opiniâtres font ordinairement en ces occasions. Il s'en trouve toujours quelqu'un qui n'est jamais d'accord avec les autres, et qui, pour soutenir une opinion erronée, fait plus de bruit que quatre.

DORINE.

En vérité, monsieur, tous tant que vous êtes de médecins, vous n'êtes guère d'accord ensemble : votre science est bien incertaine, et vous y êtes les premiers trompés.

MIROBOLAN.

Cela arrive quelquefois; mais ce n'est pas la faute de la médecine.

DORINE.

Il faut donc que ce soit la faute des médecins, puisque ce n'est pas celle de la médecine.

MIROBOLAN.

Cela peut être vrai; mais, Dorine, ce n'est pas là ton affaire.

DORINE.

Non; mais je puis en dire mon sentiment; et puis, si ce n'est pas mon affaire aujourd'hui, ce la sera quelque jour, en dépit de moi.

MIROBOLAN.

Fort bien : mais laissons ce chapitre, et songe à recevoir ce corps qu'on doit apporter incontinent, et à le faire mettre dans la cave; car je ne commen-

cerai que demain à travailler. Cependant je m'en vais voir trois ou quatre malades, dont je n'espère pas grand'chose.

(il va pour sortir.)

DORINE.

Je ferai tout ce que vous me dites.

MIROBOLAN, *revenant.*

Si Dorine vouloit faire tout ce que je lui dirois, elle auroit un peu de tendresse pour moi; et certainement elle n'en seroit point fâchée.

DORINE.

Devriez-vous avoir de telles pensées, ayant une femme aussi bien faite que vous en avez une? Il me semble que cela n'est pas raisonnable, et que vous devez vous en contenter.

MIROBOLAN.

C'est une étrange chose, que d'être obligé de ne manger que d'un pain; l'on s'en ennuie, à la fin.

DORINE.

Si madame votre femme en vouloit faire de même, qu'en diriez-vous?

MIROBOLAN.

Oh! ce n'est pas la même chose : la gloire d'un homme est de cajoler plusieurs femmes, et la vertu d'une femme est de n'écouter que son mari.

DORINE.

Je ne crois pas que, là-dessus, les hommes aient plus de privilège que les femmes, et qu'il leur soit permis de faire ce qu'elles n'oseroient entreprendre.

MIROBOLAN.

La loi a voulu que cela fût ainsi.

DORINE.

Il falloit que cela fût tout au contraire. Ceux qui ont établi cette loi, étoient des ignorants; car il y a des ignorants en lois, aussi bien qu'en médecine : mais je vois bien que vous m'en donnez à garder : je suis sûre que vous auriez de la peine à me montrer cette loi. Allez voir vos malades, et me laissez en repos.

MIROBOLAN.

Sans adieu, Dorine. *(il sort.)*

DORINE.

Sans adieu, monsieur.

SCÈNE II.

DORINE, *seule.*

Voyez un peu le gaillard! Il n'y auroit qu'à le laisser faire, il feroit les plus belles choses du monde! C'est une étrange chose, que ces chiens d'hommes ne sauroient se contenter de leurs femmes; il leur faut de la nouveauté. Si je suis jamais mariée, et que mon mari me fasse de tels tours, à bon chat bon rat; nous verrons....

SCÈNE III.

CRISPIN, DORINE.

DORINE.

Ah ! Crispin, que veux-tu ?

CRISPIN.

Comme je rodois autour d'ici, pour voir si je pourrois te donner cette lettre, j'ai vu sortir monsieur Mirobolan ; et, en même temps, je suis entré, comme tu vois.

DORINE.

Ferme cette porte, afin que nous parlions en sûreté ; je vais fermer celle-ci. *(Ils ferment chacun une porte.)*..... Eh bien ! qui envoie cette lettre ?

CRISPIN.

Mon maître, qui se désespère de ce qu'Alcine lui a dit tantôt touchant le mariage de son père et d'elle.

DORINE.

Il faut empêcher que cela ne se fasse.

CRISPIN.

Diantre ! tu y perdrois plus que personne : tu n'aurois pas l'avantage de m'avoir pour mari, moi qui t'aime plus que cinquante.

DORINE.

Tu crois donc que ce soit un grand avantage ?

CRISPIN.

Assurément. Mais ne parlons point là-dessus davantage ; monsieur vaut bien madame, et ma-

dame vaut bien monsieur. Dis-moi, d'où vient que tu étois ici avec monsieur Mirobolan ?

DORINE.

C'est qu'il doit faire demain la dissection d'un pendu ; et, comme il a choisi ce lieu pour ce sujet, il m'ordonnoit de le faire ajuster au plus tôt. Maintenant, il faut que ton maître prenne d'autres mesures pour parler à notre demoiselle ; car cet endroit étant occupé, ils n'auront plus la liberté de s'entretenir si facilement qu'ils l'avoient. Donne-moi cette lettre ; je vais faire en sorte de la donner et d'en avoir réponse.

CRISPIN.

Tiens ; va vîte.

SCÈNE IV.

MIROBOLAN, FÉLIANTE, DORINE, CRISPIN.

MIROBOLAN, *frappant à la porte de la rue.*

Hola ! holà ! Dorine ! qu'on m'ouvre promptement.

DORINE.

Mon dieu ! que ferai-je ? c'est notre maître.

CRISPIN.

Ah, jarni ! je voudrois être bien loin.

FÉLIANTE, *frappant à une autre porte.*

Oh ! Dorine ! ouvre-moi.

DORINE.

Ah ! voilà bien encore pis ! c'est notre maîtresse.

CRISPIN.

Eh! c'est le diable!

DORINE.

Sans elle, je t'allois mettre dans la cave.

MIROBOLAN, *frappant.*

Qu'on m'ouvre donc! Dorine!

DORINE.

Je suis perdue.

CRISPIN

C'est fait de moi.

DORINE.

Crispin, mets-toi tout étendu sur cette table; je dirai que tu es ce pendu qu'on vient d'apporter.

CRISPIN.

Mais....

DORINE.

Mais ne raisonne point, fais ce que je te dis.

(Crispin se met sur la table. Dorine ouvre à Mirobolan.)

MIROBOLAN, *passant vîte, à Dorine.*

Tu me fais bien attendre. J'ai oublié quelque chose là-haut, qu'il faut que j'aille chercher promptement.

(Il entre dans une porte proche de celle où est Féliante. Dorine ouvre à Féliante.)

FÉLIANTE.

D'où vient que tu te fais tant appeler?

DORINE, *à Féliante.*

J'étois occupée à recevoir ce corps, et je ne vous ai entendue que cette fois.

MIROBOLAN, *repassant.*

Ma femme, que faites-vous ici?

FÉLIANTE.

Je viens voir si Dorine a ajusté ce lieu comme il faut.

MIROBOLAN, *s'en allant.*

Voyez, voyez.

FÉLIANTE.

Dorine, prends le soin de bien accommoder tout ceci : pour moi, je m'en vais au plus tôt; car je n'aime point à voir de tels objets; cela cause toujours des pensées funestes. *(Elle sort.)*

DORINE.

Allez, allez, madame; je ferai tout ce qui sera nécessaire. *(Elle referme les portes.)*

SCÈNE V.

CRISPIN, DORINE.

DORINE, *après avoir fermé la porte.*

EH BIEN! Crispin, mon invention n'a-t-elle pas réussi?

CRISPIN.

Fort bien; et nous en sommes quittes à fort bon marché. Mais je sors au plus tôt, pour éviter un nouvel embarras : peut-être que, si je demeure davantage....

SCENE VI.

DORINE, CRISPIN, MIROBOLAN, *dehors.*

MIROBOLAN, *frappant à la porte de la rue.*

Dorine! Dorine! ouvre, ouvre-moi.

DORINE.

Ah! remets-toi promptement en la même posture; c'est encore notre monsieur.

CRISPIN, *se remettant sur la table.*

Le diable l'emporte!

(*Dorine ouvre la porte.*)

MIROBOLAN, *entrant.*

Je pense que je suis aujourd'hui imbriaque; j'oublie la moitié des choses dont j'ai besoin : certaines pilules que j'ai promises...... (*Apercevant Crispin sur la table.*) Mais que vois-je là, Dorine?

DORINE.

C'est ce corps qu'on vient d'apporter : il étoit déja ici, quand vous êtes venu.

MIROBOLAN.

Fort bien : mais d'où vient qu'il a encore ses habits?

DORINE.

Ils ont dit qu'on auroit le soin de les rendre.

MIROBOLAN, *tâtant Crispin.*

On n'y manquera pas. Je suis d'avis, tandis qu'il est encore tout chaud, d'en commencer la dissection. Va-t'en me querir mes bistouris, qui sont là haut dans mon cabinet.

DORINE.

Mais, monsieur, vous n'avez rien de préparé; cela fera un trop grand embarras; et, d'ailleurs, vos malades attendent après vous.

MIROBOLAN.

Pour attendre deux ou trois heures, il n'y a pas grand mal.

DORINE.

Mais s'il en vient à mourir quelqu'un, cependant.

MIROBOLAN.

Ce ne sera pas ma faute; car, s'il doit mourir dans si peu de temps, ma visite ne lui serviroit pas de grand'chose.

DORINE.

Mais un remède à propos,...

MIROBOLAN.

Va seulement, et m'apporte un paquet de cordes, et des clous que tu trouveras tout proche les bistouris. Pendant qu'il a ce reste de chaleur, je trouverai plus facilement les veines lactées, et les réservoirs qui conduisent le chyle au cœur, pour la sanguification.

DORINE.

Mais, monsieur, vous m'allez ôter la liberté d'approprier ce lieu comme je le voudrois : attendez à demain, comme vous avez dit.

MIROBOLAN.

Va donc, ou j'irai moi-même.

DORINE.

J'y vais, puisque vous le voulez. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

MIROBOLAN, CRISPIN *sur la table.*

MIROBOLAN, *regardant Crispin.*

Il n'a pas mauvaise mine; mais il a pourtant quelque chose de fâcheux dans le visage. Oui, ou toutes les règles de la métoposcopie et de la physionomie sont fausses, ou il devoit être pendu. *(Il le déboutonne.)* Ah! quel plaisir je vais prendre à faire sur son corps une incision cruciale, et à lui ouvrir le ventre, depuis le cartilage xiphoïde, jusqu'aux os pubis! Le cœur lui bat encore! Ah! s'il y avoit ici de mes confrères, particulièrement de ceux qui sont dans l'erreur, je leur ferois bien voir, par sa systole et diastole, le mouvement de la circulation du sang.

SCÈNE VIII.

UN CHIRURGIEN, MIROBOLAN, CRISPIN *sur la table.*

LE CHIRURGIEN, *entrant par la porte que Mirobolan a laissée ouverte.*

Monsieur, monsieur le baron est fort empiré depuis hier; et vous devriez le venir voir au plus tôt.

MIROBOLAN.

J'irai tantôt; je n'ai pas le loisir à présent.

LE CHIRURGIEN.

Mais le mal presse, monsieur; il serait nécessaire que vous y vinssiez maintenant.

MIROBOLAN.

Je ne puis pas : allez, saignez-le toujours ; je le verrai dans deux heures.

LE CHIRURGIEN.

Monsieur, je ne crois pas que la saignée lui soit bonne.

MIROBOLAN.

Saignez-le, vous dis-je ; je sais bien ce que je fais.

LE CHIRURGIEN.

Mais, monsieur....

MIROBOLAN.

Mais, encore une fois, saignez-le.

LE CHIRURGIEN.

Mais, monsieur....

MIROBOLAN.

Mais je veux qu'il soit saigné. C'est bien à faire aux chirurgiens à raisonner avec les médecins !

LE CHIRURGIEN.

Monsieur, je ne le saignerai point ; car je suis assuré que la moindre saignée est capable de lui causer la mort.

MIROBOLAN.

Il le sera, en dépit de vous ; et je le ferai saigner par un autre.

LE CHIRURGIEN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira ; pour moi, je n'en ferai rien. Adieu.

MIROBOLAN.

Adieu.

SCÈNE IX.

DORINE, MIROBOLAN, CRISPIN *sur la table.*

DORINE, *ayant écouté.*

Je ne saurois trouver tous vos affutiaux; et, d'ailleurs, madame m'a dit de vous avertir qu'on étoit venu vous demander, avec grand empressement, de chez monsieur le baron.

MIROBOLAN.

Il faut donc remettre la partie à demain. Dorine, fais porter ce corps à la cave. *(Il sort.)*

DORINE, *fermant la porte après lui.*

Allez, je n'y manquerai pas.

SCÈNE X.

DORINE, CRISPIN.

CRISPIN, *se relevant de dessus la table.*

Et moi, sans m'amuser à raisonner, je sors au plus vîte.

DORINE.

Où veux-tu aller?

CRISPIN.

Comment, diable! où je veux aller? Laisse-moi sortir. Quoi! tu vas froidement querir les bistouris et tous ces brimborions, pour me tailler en pièces, et tu veux que je demeure? Tu te railles de moi.

DORINE.

Apprends que, quand je suis sortie pour aller

chercher ses ferrements, ç'a été dans la pensée de les cacher, de sorte qu'il ne pût les trouver; et c'est ce que je n'ai pas manqué de faire.

CRISPIN.

Oh! c'étoit fort bien fait. Aussi, je m'étonnois, moi qui dois être ton mari, que tu eusses le courage de me voir couper si barbarement....

DORINE.

Je n'avois garde d'y consentir. Mais attends-moi ici, je vais tâcher de donner cette lettre, et d'en avoir la réponse.

CRISPIN.

Je ne veux point attendre en ce lieu.

DORINE.

Pourquoi?

CRISPIN.

Le mot de bistouri me fait trembler. Je vais t'attendre dans la rue; là, je ne craindrai point messieurs les bistouris. Pour moi, il me semble, par la peur que j'ai eue, que cette salle en est toute remplie.

DORINE.

Va; mais, surtout, ne t'impatiente point.

CRISPIN.

Je ne me lasserai point d'attendre, quand je serai hors d'ici. *(il va pour sortir, on heurte à la porte...)* Ah! voici bien encore le diable! d'abord qu'on ouvrira la porte, je m'enfuis.

DORINE.

Garde-t'en bien; tu gâterois tout. Remets-toi promptement.

CRISPIN.

Je n'en ferai rien, quoi qu'il puisse arriver. S'il avoit quelque bistouri dans sa poche....

DORINE.

Si je n'avois oublié la clef de la cave, je te mettrois dedans.

CRISPIN.

Fais ce que tu voudras; mais je ne m'y mettrai point davantage.

DORINE.

Écoute; je vais te querir là-haut une robe de médecin : tu diras qu'ayant su qu'il devoit faire une dissection, tu venois pour lui rendre visite. Quant au pendu, je dirai que je l'ai fait mettre à la cave.

CRISPIN.

Va; j'aime encore mieux faire le médecin que le pendu. *(Dorine sort.)*

SCÈNE XI.

CRISPIN, *seul. (On heurte encore à la porte.)*

PARBLEU ! attends, si tu veux, que je sois habillé. Il faut payer d'effronterie : du moins, sous cet habit, je ne courrai point risque d'être taillé ou d'être battu. Quand je paroîtrois ignorant, il y a bien d'autres médecins qui le sont aussi bien que moi.

SCÈNE XII.

DORINE, *apportant une robe de médecin.*

TIENS, mets promptement, que j'ouvre.

CRISPIN, *ayant mis la robe.*

Me voilà fort bien.

(Dorine va ouvrir la porte de la rue.)

SCÈNE XIII.

LISE, CRISPIN, DORINE.

LISE, *entrant, à Dorine.*

MONSIEUR le médecin est-il ici ?

DORINE, *à Lise.*

Non.

LISE, *montrant Crispin.*

Le voilà : pourquoi me le céler ?

DORINE.

Que lui voulez-vous ?

LISE.

Lui dire seulement deux mots.

CRISPIN, *à Lise, faisant le grave.*

Que souhaitez-vous de moi ?

LISE, *à Crispin.*

Monsieur, vous saurez que ma maîtresse a perdu un petit chien qu'elle aime éperdument, qu'elle s'en désespère, et qu'elle en met la faute sur moi. Or, comme on m'a dit que vous savez l'art de deviner, aussi-bien que la médecine....

CRISPIN.

Je suis aussi savant en l'un comme en l'autre.

LISE.

C'est ce qui me fait venir ici, pour vous prier, en payant, de m'en dire quelque nouvelle.

CRISPIN.

Combien y a-t-il qu'il est perdu?

LISE.

Deux jours.

CRISPIN.

A quelle heure?

LISE.

Sur les onze heures du matin.

CRISPIN.

De quel poil est-il?

LISE.

Blanc et noir.

CRISPIN, *faisant semblant de rêver.*

C'est assez.

LISE, *à Dorine.*

O le brave homme! il nous va dire des nouvelles de notre petit chien.

DORINE, *à Lise.*

Sans doute.

CRISPIN.

Écoutez, il y a deux jours?

LISE.

Oui, monsieur.

CRISPIN.

Sur les onze heures?

LISE.

Oui.

CRISPIN.

Blanc et noir?

LISE.

Oui, monsieur.

CRISPIN.

Prenez des pilules.

LISE.

Des pilules?

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais cela fera-t-il trouver le chien?

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais encore, de quelles pilules?

CRISPIN.

Les premières venues de chez l'apothicaire.

LISE.

Mais, monsieur....

CRISPIN.

Mais il ne faut pas tant raisonner; faites seulement ce que je vous dis.

LISE.

Combien en faut-il prendre?

CRISPIN.

Trois.

LISE, *lui donnant un écu blanc.*

C'est assez. Si je trouve mon chien par ce moyen, je vous donnerai bien des pratiques.

CRISPIN.

Si vous ne le retrouvez, ce ne sera pas là faute du remède.

LISE.

Je vous crois. Adieu, monsieur.

CRISPIN.

Adieu.

(Dorine reconduit Lise, et ferme la porte.)

SCÈNE XIV.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

Eh bien, Crispin! tu n'as pas eu plus tôt l'habit de médecin sur le corps que tu as reçu la pièce blanche.

CRISPIN.

Diantre! je vois bien que c'est un bon métier. Sans savoir ce que l'on fait, on gagne de l'argent; et, si, on ne court point de risque, comme à contrefaire le pendu.

DORINE.

Je ne puis m'empêcher de rire de ton ordonnance. Des pilules pour retrouver un chien perdu!

CRISPIN.

Que diable voulois-tu que j'ordonnasse, moi qui ne sais ni lire ni écrire, ni rien de tout ce

qu'elle veut que je sache ? Les pilules se sont présentées, et j'en ai ordonné. *(ôtant la robe.)* J'ôte cet habit, pour aller attendre dans la rue, comme nous avons dit.

(On frappe en dehors.)

DORINE.

On heurte ; rajuste-toi.

CRISPIN.

Encore ! je crains bien que ce ne soit ton maître.

DORINE, *allant ouvrir.*

Qu'importe ? il s'en faut tirer.

SCÈNE XV.

GRAND-SIMON, DORINE, CRISPIN.

GRAND-SIMON, *à Dorine.*

Monsieur Mirobolan est-il ici ?

DORINE, *à Grand-Simon.*

Pourquoi ?

GRAND-SIMON.

Je voudrois lui parler.

DORINE.

De quelle part ?

GRAND-SIMON.

De la mienne.

DORINE.

Qui êtes-vous ?

GRAND-SIMON.

Je suis un homme que vous ne connoissez pas.

DORINE.

Je le sais. Monsieur Mirobolan vous connoît-il?

GRAND-SIMON.

Non; ni moi, lui.

DORINE, *montrant Crispin.*

Le voilà : mais il faut lui demander s'il a le temps de vous parler.

CRISPIN, *à Dorine, faisant le grave.*

Que veut-on?

DORINE, *à Crispin.*

C'est monsieur qui voudroit vous parler.

CRISPIN.

Qu'il approche, et qu'il fasse promptement.

GRAND-SIMON, *à Crispin, après quelques révérences.*

Monsieur, des gens m'ont dit que vous étiez fort savant en médecine, et surtout en l'art de divination : or, vous saurez que, sur ce qu'ils m'en ont dit, je me suis résolu de vous venir consulter touchant une petite affaire.

CRISPIN, *à Grand-Simon.*

Dites en peu de paroles.

GRAND-SIMON.

Or, vous saurez que je m'appelle Grand-Simon; que je suis d'une demi-lieue d'ici : je vous paierai bien.

CRISPIN.

On ne peut mieux parler.

GRAND-SIMON.

Vous saurez que j'aime une fille dans notre village; or, comme il y a un certain drôle qui va

quelquefois chez elle, je voudrois bien savoir de vous si elle m'aime comme elle dit, et si je l'épouserai ; car, à vous dire la vérité, je m'en défie.

CRISPIN.

Comment est-elle faite ?

GRAND-SIMON.

Elle est grande, brune et camuse.

CRISPIN.

Grande, brune et camuse?

GRAND-SIMON.

Oui, monsieur.

CRISPIN.

Prenez des pilules.

GRAND-SIMON.

Des pilules?

CRISPIN.

Oui.

GRAND-SIMON.

Des pilules!

CRISPIN.

Oui, des pilules, qu'on prend communément chez l'apothicaire : il en faut prendre au nombre de dix, à cause de votre taille.

GRAND-SIMON.

Mais il me semble que les pilules ne sont bonnes que pour purger les gens, et non pas pour....

CRISPIN.

Allez, faites ce que je vous dis, puis je ferai le reste : c'est une science qui vous est inconnue. Si vous étiez savant, et que vous sussiez le latin, je vous ferois voir des choses....

GRAND-SIMON.

Monsieur, je sais le latin, car je suis le magister de notre village.

CRISPIN.

Vous savez le latin?

GRAND-SIMON.

Oui, monsieur.

CRISPIN.

Eh bien! tant mieux pour vous. Encore un coup, faites ce que je vous dis, et adieu; j'ai affaire ailleurs.

GRAND-SIMON.

Avant que de m'en aller, il faut vous satisfaire.

CRISPIN.

C'est fort bien aviser.

GRAND-SIMON, *fouillant dans sa poche.*

Des pilules!

CRISPIN, *tendant la main.*

Oui, des pilules; oui, des pilules : vîte, vîte, et adieu.

GRAND-SIMON.

Voilà un écu d'or. Si la chose réussit...

CRISPIN.

Je vous entends; c'est assez.

GRAND-SIMON, *à part.*

Ces hommes savants ont toujours je ne sais quoi de brusque. Adieu, monsieur. (*il sort.*)

CRISPIN.

Serviteur.

(*Dorine reconduit Grand-Simon, et ferme la porte.*)

SCÈNE XVI.

DORINE, CRISPIN.

DORINE.

Un écu d'or et un écu blanc, en si peu de temps! Moi, qui t'ai fait médecin, tu devrois m'en donner la moitié.

CRISPIN.

Dorine, laisse-moi faire; nous en mangerons de bons gobets ensemble : pour à présent.... (*on frappe en dehors.*)

DORINE.

On heurte, voici encore quelque pratique.

CRISPIN.

Parbleu! je commence à m'en lasser.

(*Dorine va ouvrir la porte.*)

SCÈNE XVII.

MIROBOLAN, DORINE, CRISPIN.

CRISPIN, *apercevant Mirobolan.*

Ah! voici bien le diable!

MIROBOLAN, *à Dorine.*

Dorine, as-tu songé?....

DORINE, *à Mirobolan.*

Monsieur, je viens de faire porter ce corps à la cave; (*montrant Crispin.*) et voilà un de vos confrères, qui, ayant appris que vous devez faire une dissection, est venu pour vous voir

MIROBOLAN, *à Crispin, après plusieurs révérences.*

Monsieur, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître, vous y serez toujours le bien reçu; mais ce ne sera que demain que je commencerai à travailler. Si vous voulez me faire la grâce de vous trouver à l'ouverture, vous entendrez un petit discours, qui, je crois, ne sera pas fort commun.

CRISPIN, *à Mirobolan.*

Ah! monsieur, je n'ai garde d'y manquer. La réputation de monsieur Mirobolan est une réputation qui.... dans les choses.... fait enfin... que... je n'y manquerai pas.

DORINE.

Monsieur, si vous voulez que j'accommode cette salle, il me faut laisser en liberté.

MIROBOLAN, *à Dorine.*

Tout à l'heure. (*à Crispin.*) Monsieur, je voudrois vous demander un petit mot d'avis, touchant un malade que je traite.

CRISPIN.

Vous m'excuserez s'il vous plaît; j'ai une affaire qui me presse beaucoup.

MIROBOLAN.

J'aurai fait en peu de paroles. Vous saurez que ce malade a eu la fièvre quarte, tierce et continue; enfin nous l'avons tiré de là. Mais il lui reste une chose qui m'inquiète grandement pour lui; car, outre une grande insomnie qui le fatigue beaucoup, ce qu'il crache est extrêmement blanc; et c'est, à mon sens, un très mauvais signe, parce que

à pituitâ albâ aqua inter cutem supervenit, nous dit Hippocrate; et c'est, comme vous savez, ce que les Grecs appellent *leucophlegmatia*. Si donc, selon Hippocrate, cette pituite blanche est un signe évident que l'hydropisie doit survenir; que croiriez-vous qu'il faudroit lui donner de plus souverain, pour empêcher que cet accident ne lui survînt?

CRISPIN.

Vous n'avez pas besoin de conseil; vous êtes un homme qui.... oui.... car.... enfin je ne dis rien.

MIROBOLAN.

Non, parlez-moi franchement; je serai fort aise de savoir votre sentiment là-dessus.

CRISPIN.

Je n'ai garde; je sais trop....

MIROBOLAN.

Pour moi, j'agis sans façon; je ne suis pas de ces messieurs qui ne chérissent que leurs opinions, et qui, plutôt que d'en démordre, aiment mieux laisser crever un malade. Parlez; je vous écoute.

DORINE, *bas à Crispin.*

Dis ce que tu pourras. (*à Mirobolan.*) Mais, monsieur, dépêchez-vous; car j'ai plus d'une affaire.

MIROBOLAN.

Dorine, encore un moment.

CRISPIN.

Monsieur, dans ces sortes de maladies, je ne sais pas si.... quand.... là-dessus... on.... la....

MIROBOLAN, *à Crispin.*

Hom ?

CRISPIN.

Des pilules....

MIROBOLAN.

Lui donner des pilules ! Ce seroit ruiner les parties, qui sont déja fort altérées par le désordre qu'ont causé ces différentes maladies.

CRISPIN.

Oh! je ne dis pas cela ; je dis.... que des pilules que j'ai prises ce matin m'obligent à vous quitter au plus tôt.

MIROBOLAN.

Oh! je ne veux pas vous contraindre. Dorine, conduisez monsieur où il a besoin d'aller. Je suis votre serviteur. (*il sort.*)

SCÈNE XVIII.

CRISPIN, DORINE.

CRISPIN, *se déshabillant.*

Je vais t'attendre, sans raisonner davantage.

DORINE.

Moi, je vais faire mes diligences pour avoir la réponse, et songer, en même temps, à faire en sorte que, lorsqu'on apportera ce pendu, nos gens n'en puissent rien savoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une rue.

SCÈNE I.

GÉRALDE, CRISPIN.

CRISPIN.

Eh bien! monsieur, que dites-vous de mes aventures?

GÉRALDE.

Je dis qu'elles sont particulières.

CRISPIN.

Pendu, médecin, des cordes, des bistouris, des clous, des pilules, des.... Parbleu! en voilà très bien.

GÉRALDE.

Il est vrai qu'en voilà beaucoup; mais il faut que tu retournes encore au logis de monsieur Mirobolan.

CRISPIN.

Moi, monsieur?

GÉRALDE.

Oui, toi-même.

CRISPIN.

Parbleu! je ne veux point aller me faire bistouriser, ou bien recevoir quelques coups de bâton: vous y pouvez aller vous-même.

5.

GÉRALDE.

Il est vrai que je le puis; mais je crains, en y allant, de ruiner mon amour; car, si monsieur Mirobolan venoit à me rencontrer, il ne manqueroit pas d'avertir mon père des choses qui se passent. Pour toi, tu ne hasardes rien; il ne te connoît pas.

CRISPIN.

Je hasarde mon dos, mes bras, mes jambes, mon corps; car, de la manière que j'ai ouï parler monsieur Mirobolan de clous, de cordes, de bistouris, un médecin n'a non plus de pitié d'un homme, qu'un avocat d'un écu.

GÉRALDE.

Il faut pourtant, mon cher Crispin, y retourner encore une fois. Aussi tu dois croire que, quand je serai en pouvoir, je reconnoîtrai tous les bons services que tu me rends.

CRISPIN.

Oh! je n'en doute pas; mais, au moins, dites-moi la raison qui vous oblige à m'y renvoyer.

GÉRALDE.

Tiens, écoute la lecture du billet que tu m'as apporté. (*Il lit.*)

« J'ai quantité de choses à vous mander; mais « je n'ai pas le temps de vous les écrire : pour avoir « celui de vous faire ce mot, il a fallu se servir de « plusieurs stratagèmes. Envoyez tantôt Crispin; « je ferai mes efforts pour lui donner une lettre, « qui vous instruira de tout. » ALCINE.

Eh bien! tu vois, Crispin.

CRISPIN.

Oui, je vois bien qu'il y faut aller. Mais si monsieur Mirobolan, qui m'a pris pour un pendu, sous mon habit, et qui m'a envisagé sous l'habit de médecin, vient à me reconnoître, comment me tirer de cet embarras, sans être un peu étrillé ? hem ?

GÉRALDE.

Il est vrai que cela est fort embarrassant; mais, mon cher Crispin, il faut hasarder quelque chose pour ton maître. Cherche, invente quelque chose, pour ne pas courir de risque.

CRISPIN.

Écoutez; faites-moi avoir une robe de médecin; j'aime mieux paroître devant lui en cet état, que de faire la figure d'un pendu. Du reste, je m'en tirerai comme je pourrai : j'en suis, tantôt, sorti par les pilules, j'en sortirai par quelqu'autre remède.

GÉRALDE.

Je vais, de ce pas, à la friperie, pour avoir ce que tu demandes : cependant va-t'en chez mon père, pour recevoir l'argent qu'il t'a promis; car nous en aurons grand besoin.

CRISPIN.

J'y vais. Mais, monsieur, apprenez-moi seulement en latin : Je suis médecin.

GÉRALDE.

Volontiers : *Medicus sum.*

CRISPIN.

Medicus sum. Medicus sum.

GÉRALDE.

Fort bien.

CRISPIN.

Suffit; adieu. Allez-vous-en songer à l'habit; et moi, je vais chez le bon homme.

(*Géralde sort.*)

SCÈNE II.

CRISPIN, *seul.*

Medicus *sum. Medicus sum.* C'est une belle chose, que de savoir le latin! Il faut repasser souvent ces mots, de peur de les oublier : *Medicus sum. Medicus sum.* C'est assez; allons-nous-en chez le bon homme Lisidor.

SCÈNE III.

LISIDOR, CRISPIN, MARIN.

CRISPIN.

Mais je le vois qui vient ici.

LISIDOR, *à Crispin.*

Que fais-tu en ce lieu?

CRISPIN, *à Lisidor.*

Monsieur, ennuyé d'attendre au logis, je me promenois.

LISIDOR.

Où est ton maître? dis-moi.

CRISPIN.

Voilà une belle demande! Il est à Bourges. Vous plaît-il de me donner de l'argent, afin que je m'en retourne?

LISIDOR.

Oui-da. Dis-moi, où loge-t-il, à Bourges?

CRISPIN.

Eh! il loge.... proche les écoles.

LISIDOR.

Comment nomme-t-on la rue?

CRISPIN.

La rue?

LISIDOR.

Oui.

CRISPIN.

On la nomme.... on la nomme.... Vous y avez été devant moi, vous le savez bien.

LISIDOR.

Mais encore?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus. Il y a des pendards de noms, dans cette ville, qui sont si difficiles à retenir, que je ne saurois les mettre dans ma cervelle; et puis, je ne m'en soucie guère. A quoi bon s'embrelicoquer l'esprit de ces bâtards de noms? Quand on est logé, on est logé.

MARIN.

Il a grande raison.

CRISPIN, *à Marin.*

Morbleu! tais-toi; ou bien... vois-tu!... jarni! Enfin....

LISIDOR.

Patience....

CRISPIN, *à Lisidor.*

C'est que je ne veux pas qu'il se mêle de ce qu'il n'a que faire.

LISIDOR, *à Marin.*

Taïs-toi. (*A Crispin.*) Que fait ton maître ordinairement?

CRISPIN.

Il étudie; puis il a souvent à dîner et à souper des gens avec qui il parle latin, comme tous les diables. Ce que j'y trouve de plaisant, c'est qu'ils se querellent, comme s'ils vouloient s'étrangler le blanc des yeux; après, ils s'apaisent, en buvant chacun cinq ou six coups.

LISIDOR.

Cela n'est pas mal : mais, cependant, trois ou quatre personnes m'ont dit qu'il étoit en cette ville, et qu'on l'y avoit vu.

CRISPIN.

Celui qui l'a dit, en a menti; et je le soutiendrai devant toute la France.

LISIDOR.

Confesse la vérité; je n'en parlerai point. Il est ici?

CRISPIN.

Je ne le confesserai point; car cela n'est pas vrai.

LISIDOR.

Oh! je sais bien que si, moi; et si tu déguises davantage....

CRISPIN.

Vous voulez donc me faire dire une chose qui n'est pas?

LISIDOR.

J'ai donc menti?

CRISPIN.

Vous avez tout ce qu'il vous plaira; mais cela n'est pas, cela n'est pas.

MARIN, *à Lisidor.*

Monsieur, quittez là cet impertinent; il vous mettroit en colère, sans raison.

CRISPIN, *à Marin.*

Impertinent! morbleu! tu en as menti : il faut t'en faire tâter tout du long et tout du large. *(Il s'élance sur Marin.)*

MARIN, *à Crispin.*

Viens, viens, que je t'ajuste de toutes pièces.

(Crispin et Marin se battent.)

LISIDOR, *les séparant avec son bâton.*

Coquins! si vous ne vous arrêtez, je vous donnerai cent coups. Ah, morbleu! c'en est trop. Crispin, puisque ton maître n'est pas à Paris, je te commande de l'aller au plus tôt retrouver à Bourges, et de lui dire que, quand il m'aura fait savoir son adresse, je lui ferai tenir de l'argent par un banquier de cette ville.

CRISPIN.

Mais, monsieur....

LISIDOR.

Point de réponse davantage; n'approche pas seulement de mon logis, si tu ne veux avoir cent coups de bâton.

CRISPIN.

Si vous me battez, je sais bien ce que je ferai.

LISIDOR.

Que feras-tu?

CRISPIN, *montrant Marin.*

Je le frotterai comme un diable.

LISIDOR.

Pourquoi le frotteras-tu?

CRISPIN.

Eh! pourquoi me battrez-vous?

LISIDOR.

Parce que tu es un fripon.

CRISPIN.

Et parce qu'il est un factoton, et qu'il veut me faire battre.

LISIDOR, *levant son bâton.*

Je te donnerai....

CRISPIN.

Donnez, pour voir; vous verrez si je ne lui rendrai pas!

LISIDOR.

Ah! morbleu! je n'en puis plus souffrir.

(Lisidor, voulant frapper Crispin de son bâton, Crispin baisse la tête; ce qui fait que Lisidor tombe. Crispin va donner un coup de poing à Marin qui tombe de l'autre côté; ensuite Crispin s'enfuit.)

SCÈNE IV.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

Ah, le traître! je crois qu'il m'a estropié, de ce coup.

LISIDOR.

Marin, viens m'aider à me relever.

MARIN, *se relevant.*

Eh! monsieur, j'aurois besoin qu'on me relevât moi-même. *(Il va aider Lisidor à se relever.)*

LISIDOR, *se relevant.*

Le coquin! il le payera.

MARIN.

Si jamais je l'attrape, il s'en repentira.

LISIDOR.

Je me suis blessé l'épaule en tombant.

MARIN.

Et moi, je crois que j'ai la mandibule démise.

LISIDOR.

Il t'a donné un furieux coup!

MARIN.

De toute sa force.

LISIDOR.

Patience.

MARIN.

Il faut bien la prendre malgré moi.

LISIDOR.

Va voir si monsieur Mirobolan est au logis.

MARIN.

Quoi, monsieur! vous voulez encore lui parler de votre mariage, après que sa femme vous a dit, à votre nez, qu'il n'en sera jamais rien?

LISIDOR.

Fais seulement ce que je te dis : vois s'il est au logis.

MARIN, *frappant à la porte de Mirobolan.*

Holà!

SCÈNE V.

DORINE, LISIDOR, MARIN.

DORINE, *ouvrant à Marin.*

Qui est-ce?

MARIN, *à Dorine.*

Monsieur Mirobolan est-il ici?

DORINE.

Non : qui le demande?

LISIDOR, *à Dorine.*

C'est moi, ma chère.

DORINE, *à Lisidor.*

Il n'y est pas. Voulez-vous parler à madame? elle est là haut qui dort, je l'irai éveiller.

LISIDOR.

Il la faut laisser reposer. Ma chère enfant, si tu pouvois, par tes soins, la faire consentir à me donner Alcine en mariage, je ferois....

DORINE.

Vous donner Alcine en mariage! Que diantre en feriez-vous, à l'âge où vous êtes?

LISIDOR.

Eh! j'en ferois....

DORINE.

Ma foi, vous n'en feriez toujours rien qui vaille. Mais n'avez-vous autre chose à me dire? Je rentre.

LISIDOR.

Ma chère, dis à monsieur Mirobolan que son ami Lisidor étoit venu pour le voir, et que je le prie de penser à ce qu'il m'a promis. Adieu, ma bonne enfant. *(Il sort. Marin le suit.)*

DORINE.

Adieu, monsieur, je n'y manquerai pas.

SCÈNE VI.

DORINE, *seule.*

Ce bon homme est-il fou, de prétendre épouser une fille de dix-huit ans? Il faut avouer que, quand la vieillesse se met l'amour en tête, elle fait cent fois plus d'extravagances que la jeunesse.

SCÈNE VII.

CRISPIN, *en habit de médecin,* DORINE.

CRISPIN, *à la cantonnade.*

Chez moi, chez moi, vous dis-je; là, je vous répondrai de bonne sorte.

DORINE.

Qu'as-tu, Crispin? et d'où vient que tu es habillé de cette manière?

CRISPIN.

Deux visages que j'ai rencontrés, qui m'ont dit qu'ils étudioient en médecine, et qui m'ont demandé mon sentiment sur la trans..... la..... la..... la..... la transconfusion du sang. Ils m'ont quasi fait devenir sourd, à force de me parler.

DORINE.

Que t'ont-ils dit?

CRISPIN.

Que diable sais-je, moi? Une bête sur une autre.... l'artère.... le sang littéral.... artérial.... un tuyau par où entre le sang.... une bête morte; l'autre qui ne vaut guère mieux.... le mauvais sang répandu... le bon dans les veines de l'autre bête.... Enfin, le diable les emporte, avec tout leur raisonnement!

DORINE.

Tu devois leur ordonner des pilules.

CRISPIN.

J'aurois voulu, de tout mon cœur, qu'ils en eussent eu chacun cinquante dans le ventre.

DORINE, *riant.*

Mais pourquoi as-tu cet habit?

CRISPIN.

Je l'ai pris, pour avoir plus de facilité d'entrer chez vous, et pour....

SCÈNE VIII.

LISIDOR, MARIN, CRISPIN, DORINE.

LISIDOR.

Ma chère Dorine, j'avois oublié de te donner cette bague; mais je veux recouvrer....

CRISPIN, *se tournant de l'autre côté.*

Ah!....

MARIN, *à part à Lisidor.*

Monsieur, si je ne me trompe, voilà Crispin, habillé en robe longue.

LISIDOR, *à Crispin.*

Que fais-tu ici avec cet habit?

CRISPIN, *à Lisidor, faisant le grave.*

Que souhaitez-vous de moi? Avez-vous quelque maladie secrète? Dites; en l'absence de monsieur Mirobolan, je pourrois vous donner quelques bons avis.

LISIDOR.

Non, coquin, nous n'avons point de maladie.

CRISPIN.

Coquin!

LISIDOR.

Oui, coquin.

CRISPIN.

Non sum coquinus : medicus sum, medicus sum.

LISIDOR.

Toi, médecin?

CRISPIN.

Oui, médecin; et vous êtes un impertinent. *Araca, lostovi, baritonovaï, forlutum, transconfusiona*.... Si vous étiez raisonnable, je vous parlerois de la transconfusion; mais je vois bien que vous en tenez. Allez, prenez des pilules.

LISIDOR.

Si je prends un bâton, je t'en donnerai cent coups.

CRISPIN.

Ce sera contre mon ordonnance.

DORINE, *à Crispin.*

Monsieur, entrez au logis, pour y attendre notre maître, et laissez là ces extravagants.

CRISPIN, *rentrant avec Dorine.*

Il est vrai que je ferai mieux.

SCÈNE IX.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

Monsieur, je doute que ce soit Crispin; car il parle latin.

LISIDOR.

C'est assurément lui-même. Je me doute de quelque fourberie; et je veux entrer là-dedans, pour en être éclairci. (*Il frappe à la porte de Mirobolan.*)

SCÈNE X.

DORINE, LISIDOR, MARIN.

DORINE, *ouvrant, à Lisidor.*

Que demandez-vous, monsieur? est-ce que vous voulez quereller encore cet honnête homme qui est chez nous?

LISIDOR, *à Dorine.*

C'est un fripon de valet....

DORINE.

Cela n'est pas vrai; c'est un des confrères de notre maître; et vous avez mauvaise grâce de parler de la sorte : je m'en plaindrai tantôt à....

SCÈNE XI.

MIROBOLAN, LISIDOR, DORINE, MARIN.

MIROBOLAN, *à la cantonnade.*

Je vous soutiens que cela n'est pas possible, et que cette opinion est extravagante.

LISIDOR, *à Mirobolan.*

Monsieur....

MIROBOLAN, *de même.*

Il faut penser bien creux, pour imaginer une chose si éloignée du bon sens.

LISIDOR.

Monsieur, je veux....

MIROBOLAN, *de même.*

Il faut, sans doute, que cette vision vienne d'un homme qui avoit la fièvre chaude.

DORINE *va au-devant de Mirobolan et le fait tomber.*

Qu'avez-vous, monsieur ? et qui vous oblige à vous emporter de la sorte ?

MIROBOLAN, *à Dorine.*

Impertinente, qui a pensé faire casser le cou à un des principaux membres de la médecine.

SCÈNE XII.

LISE, MIROBOLAN, DORINE, LISIDOR, MARIN.

LISE, *à Dorine.*

MONSIEUR Mirobolan est-il ici ?

DORINE, *à Lise.*

Le voilà (*à part.*) Elle vient fort à propos.

MIROBOLAN, *à Lise.*

Que me voulez-vous ?

LISE, *à Mirobolan.*

Je voudrois que vous fussiez pendu. M'avoir ordonné des pilules qui m'ont pensé faire mourir !

MIROBOLAN.

Moi ?

LISE.

Oui, vous. Voilà comme vous faites, bons affronteurs : vous ordonnez souvent les choses à tort et à travers. Allons, prends, et rencontre, si tu peux. Des pilules pour retrouver un chien perdu !

MIROBOLAN.

Vous vous méprenez ; je ne vous ai jamais vue.

LISE.

Jamais! ne vous ai-je pas, tantôt, donné un écu blanc?

MIROBOLAN.

Vous êtes folle.

LISE.

Tu en as menti; et....

SCÈNE XIII.

GRAND-SIMON, LISE, MIROBOLAN, LISIDOR, DORINE, MARIN.

GRAND-SIMON.

Ah! si je rencontre monsieur Mirobolan, je m'en vais lui chanter diablement sa gamme.

LISE, *à Grand-Simon.*

Tenez, le voilà.

GRAND-SIMON, *à Mirobolan.*

Parbleu! monsieur, il faut que vous soyez un grand ignorant, d'ordonner des pilules pour savoir si l'on est aimé d'une fille! Et moi bien fou de les avoir prises! Elles m'ont quasi envoyé en l'autre monde, et je n'en suis pas encore remis.

MIROBOLAN.

Vous êtes fou de me parler de la sorte; je ne vous connois point.

GRAND-SIMON.

Ne vous ai-je pas tantôt donné un écu d'or?

LISE.

Il vous va tout nier comme il m'a fait.

MIROBOLAN.

Il faut vous mettre tous deux aux petites maisons : car vous êtes des fous.

GRAND-SIMON.

Morbleu! tu en as menti; je ne suis point fou. Trève à de tels discours; car je pourrois bien te donner de mon bâton sur les oreilles.

LISE, *à Mirobolan.*

Et moi, t'arracher la barbe.

MIROBOLAN.

Ah! c'en est trop endurer. Dorine, qu'on aille querir un commissaire.

GRAND-SIMON.

Qu'elle aille, qu'elle aille; je l'attends.

LISE.

Et moi aussi.

GRAND-SIMON.

Vous verrez que ces messieurs tueront les gens, et qu'ils auront encore raison! Parbleu! je veux ravoir mon écu d'or.

LISE.

Et moi, mon écu blanc, ou je ferai grand bruit.

DORINE, *à Grand-Simon et à Lise.*

Ma foi, si vous ne tirez pays, j'irai chercher le commissaire.

GRAND-SIMON.

C'est ce que je demande.

LISE.

Et c'est ce que j'attends.

SCÈNE XIV.

FÉLIANTE, CRISPIN, LISIDOR, MIROBOLAN, DORINE, MARIN, GRAND-SIMON, LISE.

CRISPIN, *à Féliante, sortant de sa maison.*

Mais, madame....

FÉLIANTE, *à Crispin.*

Mais, monsieur, encore une fois, je ne veux pas que ma fille parle aux gens tête-à-tête. Si vous avez envie de voir mon mari, vous pouvez prendre le temps qu'il soit au logis.

CRISPIN.

Madame, vous pouvez croire que....

FÉLIANTE.

Je sais ce qu'il faut que je croie; mais, encore un coup, vous n'avez que faire chez moi, quand mon mari n'y sera pas.

LISE, *à Grand-Simon.*

Il me semble que ce visage ressemble bien à celui qui m'a ordonné des pilules.

GRAND-SIMON.

Parbleu! c'est le médecin qui m'a pensé faire crever. *(à Crispin.)* Ah! trompeur, tu me rendras mon argent.

LISE, *à Crispin.*

Tu me rendras aussi le mien.

LISIDOR, *prenant Crispin au collet.*

Ah, coquin! je te tiens à présent.

CRISPIN.

Non sum coquinus, medicus sum.

MIROBOLAN.

Messieurs, il ne faut pas maltraiter un de mes confrères de la sorte : on doit lui laisser conter ses raisons.

LISIDOR.

C'est le valet de mon fils.

LISE.

C'est le médecin qui nous a ordonné des pilules.

GRAND-SIMON.

Et qui m'ont donné bien de la peine.

LISIDOR.

Coquin! réponds donc à toutes ces choses.

CRISPIN, *à Lisidor.*

Monsieur, il ne vous faut plus rien déguiser. Votre fils n'est point sorti de Paris, à cause de l'amour qu'il a pour la fille de monsieur Mirobolan : elle l'aime passionnément; enfin ils s'aiment tous deux, et m'ont fait jouer plusieurs personnages pour les servir dans leurs amours.

FÉLIANTE, *à Crispin.*

Ma fille aime ton maître?

CRISPIN.

Oui, madame, et fortement.

FÉLIANTE.

Encore, pour le fils, c'est quelque chose; mais, pour le père, il ne doit jamais espérer d'épouser ma fille.

GRAND-SIMON.

Mais qui t'obligeoit à nous faire prendre des pilules? Cela pouvoit-il servir de quelque chose pour les amours de ton maître?

CRISPIN.

Ce sont des choses dont je vous éclaircirai dans un autre temps.

MIROBOLAN, *à Grand-Simon et à Lise.*

Vous voyez bien que vous me blâmiez sans raison : mais faites-moi la grâce de revenir une autre fois; je vous promets de vous contenter, d'une façon ou d'une autre.

LISE, *à Mirobolan.*

J'y consens; mais n'y manquez donc pas.

GRAND-SIMON, *à Mirobolan.*

J'y consens aussi; mais, au moins, plus de pilules.

MIROBOLAN.

Non; adieu.

(Grand-Simon et Lise sortent.)

SCÈNE XV.

FÉLIANTE, CRISPIN, LISIDOR, MIROBOLAN, DORINE, MARIN.

LISIDOR, *à Crispin.*

Ton maître, dis-tu, aime passionnément la fille de monsieur Mirobolan?

CRISPIN.

Oui, monsieur, et cent fois plus que je ne vous dis.

LISIDOR.

Eh bien! si la chose est ainsi, je vois bien que c'est une nécessité de consentir qu'il l'épouse, pourvu que le père et la mère y consentent.

MIROBOLAN.

Pour moi, je le veux de tout mon cœur, pourvu que ma femme le veuille.

FÉLIANTE.

Je ne sais pas bien si je le dois vouloir.

MIROBOLAN.

Hé! ma femme!

FÉLIANTE.

Puisque vous m'en priez, j'en demeure d'accord.

LISIDOR.

Où est-il donc ton maître?

CRISPIN.

Le voilà qui vient tout à propos.

SCÈNE XVI.

GÉRALDE, MIROBOLAN, FÉLIANTE, LISIDOR, DORINE, CRISPIN, MARIN.

LISIDOR, *à Géralde.*

VENEZ, monsieur de Bourges.

GÉRALDE, *se jetant aux genoux de son père.*

Ah, mon père! je vous demande pardon.

MIROBOLAN.

Hé, mon dieu! laissons tous ces beaux discours; entrons au logis, et là nous discuterons toutes les choses.

FÉLIANTE.

C'est fort bien avisé; allons, rentrons.

MIROBOLAN.

Allons, monsieur Lisidor, l'honneur vous appartient.

FIN DE CRISPIN MÉDECIN.

LE

COCHER SUPPOSÉ,

COMÉDIE,

PAR HAUTEROCHE,

Représentée, pour la première fois, le 9 avril 1684.

PERSONNAGES.

M. Hilaire, oncle de Dorothée.

M. Eutrope, amant de Dorothée.

Lisidor, autre amant de Dorothée.

Dorothée, amante de Lisidor, et promise à M. Eutrope.

Julie, amante de Lisidor.

Rosette, suivante de Julie.

Roline, suivante de Dorothée.

Morille, valet de Lisidor, et cocher de M. Hilaire.

Adrian, frère de Rosette.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Hilaire.

LE

COCHER SUPPOSÉ,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

LISIDOR, MORILLE.

MORILLE.

Ah! monsieur, je viens de vous chercher.

LISIDOR.

Et moi, Morille, je rodois autour d'ici, pour voir si je pourrois te rencontrer. Pourquoi me cherchois-tu?

MORILLE.

Pour deux choses : l'une, pour vous faire savoir qu'hier je rencontrai, par hasard, un de mes amis arrivé du Mans, qui me fit des baise-mains de la chère Rosette, et qui m'assura que madame Julie est fort en peine de votre retardement à Paris. Elle sait qu'il y a déja long-temps que vos affaires sont terminées, et que vous devriez être de retour.

LISIDOR.

Je sais tout cela; mais n'as-tu rien d'ailleurs à m'apprendre?

MORILLE.

Oui; mais, monsieur, madame Julie est une personne qui....

LISIDOR.

Eh! laisse là Julie, et me parle de Dorothée.

MORILLE.

Lisez ce billet, et souffrez que je vous quitte. Quelques gens pourroient sortir du logis..... serviteur.

LISIDOR.

Tu as raison. Va.

SCÈNE II.

LISIDOR, *seul, lit.*

« J'irai tantôt me promener aux Invalides; ne « manquez pas de vous y trouver : je m'y rendrai « de bonne heure, pour avoir la joie d'être plus « long-temps avec vous. Adieu; aimez-moi tou- « jours autant que je vous aime. »

DOROTHÉE.

J'aperçois son oncle qui sort de sa maison : éloignons-nous.

SCÈNE III.

HILAIRE, EUTROPE.

EUTROPE.

Soyez persuadé, monsieur Hilaire, que la chose est véritable.

HILAIRE.

Je vous avoue, seigneur Eutrope, que j'ai peine à croire ce que vous venez de me dire.

EUTROPE.

Rien n'est pourtant plus assuré.

HILAIRE.

Mais, seigneur Eutrope, n'est-ce point aussi quelque sentiment de jalousie qui s'est emparé de votre imagination? Souvent les amans trop délicats prennent l'ombre pour le corps, et le faux pour le vrai.

EUTROPE.

Encore une fois, monsieur Hilaire, c'est la vérité.

HILAIRE.

Mais, de qui tenez-vous la chose?

EUTROPE.

Je la tiens d'un billet cacheté qu'on a envoyé chez moi, en mon absence, sans savoir de quelle part il vient; je n'en connois pas même l'écriture.

HILAIRE.

C'est peut-être une chose supposée, ou une histoire faite à plaisir.

EUTROPE.

Non; rien n'est plus certain, et j'en suis fortement persuadé.

HILAIRE.

Pourroit-on voir ce billet?

EUTROPE.

Facilement; le voilà.

HILAIRE *lit.*

à monsieur Eutrope.

« Un intérêt particulier qui me regarde, m'o-
« blige à vous avertir que madame Dorothée, nièce
« de monsieur Hilaire, de laquelle vous êtes si
« passionnément amoureux, aime un cavalier qui
« vous est inconnu, et qu'ils se voient tous les
« jours à la promenade. Si vous doutez de ce que
« je vous écris, vous pouvez vous-même, avec un
« peu de soin, vous éclaircir aisément de cette
« vérité. »

EUTROPE.

C'est ce que je n'ai pas manqué de faire ; et je la vis hier, dans le bois de Vincennes, en grande conversation avec un monsieur que je ne connois point.

HILAIRE.

Hors du carrosse ?

EUTROPE.

Hors du carrosse, et se promener avec lui assez familièrement.

HILAIRE.

Vous me surprenez. Je veux, tout à l'heure, éclaircir cette affaire devant vous, et lui en faire reproche.

EUTROPE.

Non, ce n'est pas ce que je demande ; je craindrois qu'elle ne s'irritât contre moi, et qu'elle ne trouvât mauvais que je censurasse ses actions avant que d'être son époux ; je ne veux pas même

qu'elle sache que ce rapport vienne de ma part : je connois son esprit, et....

HILAIRE.

Je vous entends, seigneur Eutrope, il suffit. Vous aimez ma nièce?

EUTROPE.

On ne sauroit en douter sans me faire injure.

HILAIRE.

Seigneur Eutrope, je vous ai promis ma nièce, et je vous la promets : dans trois jours, au plus tard, elle sera votre femme.

EUTROPE

Je n'ai rien à souhaiter davantage, et vous me mettrez par là au comble de la joie. Mais, surtout, je vous prie de manier les choses avec douceur : je serois au désespoir si elle en recevoit quelque mauvais traitement.

HILAIRE.

Allez, soyez en repos ; vous aurez de mes nouvelles dans peu : je dois promptement m'instruire de tout ceci.

SCÈNE IV.

HILAIRE, *seul, appelle.*

HOLÀ, cocher! Morille!

SCÈNE V.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE, *de son écurie.*

MONSIEUR? (*entrant.*) Que vous plaît-il, monsieur? Faut-il mettre les chevaux au carrosse? Ils sont en bon état. Aussi je puis dire, sans vanité, que, dans tout Paris, il n'y a point de cocher qui prenne tant de soin de ses chevaux que moi. Je viens de les ramener de chez le maréchal.

HILAIRE.

Pourquoi les as-tu menés chez le maréchal?

MORILLE.

C'est qu'il y en avoit un, monsieur, à qui un fer s'étoit cassé en revenant de l'abreuvoir, et qu'à l'autre, il y manquoit cinq ou six clous.

HILAIRE.

Tu as bien la mine de t'entendre avec le maréchal pour manger avec lui le fer et les clous.

MORILLE.

Je ne suis point de ces fripons-là, et vous ne me connoissez pas. Je sais que la plupart des cochers s'entendent avec le sellier, le maréchal et le charron pour attraper de quoi boire; mais je n'ai rien à craindre là-dessus.

HILAIRE.

Je crois que tu vaux bien mieux que les autres! Dis-moi un peu : quel est ce muguet qui se rencontre à toutes les promenades que fait ma nièce,

et qui, hier encore, dans le bois de Vincennes, se promenoit tête-à-tête avec elle, dans des lieux écartés des routes ordinaires?

MORILLE.

Je ne sais ce que c'est, monsieur.

HILAIRE.

Comment! tu ne sais ce que c'est?

MORILLE.

Non, monsieur.

HILAIRE.

Veux-tu soutenir que cela n'est pas véritable?

MORILLE.

Moi, monsieur? Vous voyez que je ne soutiens rien.

HILAIRE.

On t'a fait le bec, et on t'a donné la pièce blanche pour te taire; mais il faut que tu me dises tout maintenant la vérité.

MORILLE.

Je vous la dis

HILAIRE.

Qu'est-ce que tu me dis?

MORILLE.

Je vous dis que je ne sais ce que c'est.

HILAIRE.

Oses-tu mentir avec tant d'impudence?

MORILLE.

Je ne ments point.

HILAIRE.

Tu ne ments point, pendard? C'est une chose que j'ai vue de mes propres yeux.

MORILLE, *embarrassé,*

Vous l'avez donc vue tout seul; car.... pour moi.... je n'ai rien vu. *(à part.)* Que faire ici?

HILAIRE.

As-tu l'effronterie de m'assurer que tu n'as rien vu? Hem? réponds, parle.

MORILLE.

Monsieur, j'aime mieux me taire que de mal parler.

HILAIRE.

Ne crois pas te sauver par le silence; je veux que tu parles.

MORILLE.

Mais, en parlant, que faut-il que je dise?

HILAIRE.

Il faut dire ce que tu sais.

MORILLE.

Je ne sais rien.

HILAIRE.

Quoi! tu persisteras à nier toujours? Par la mort!....

MORILLE, *à part.*

Il faut ici payer d'esprit. *(haut.)* Est-ce que je prends garde aux choses que fait un maître ou une maîtresse? Je ne pense qu'à mener mon carrosse, et à faire ce qu'on me commande.

HILAIRE.

Je veux savoir absolument quel est ce drôle avec qui elle a des intelligences.

MORILLE.

Monsieur, il ne faut jamais qu'un serviteur mette le nez dans les affaires de ceux dont il mange le pain, à moins qu'ils ne l'ordonnent.

HILAIRE.

Eh bien ! je t'ordonne de me dire, sur l'heure, quel est ce monsieur avec qui ma nièce a commerce.

MORILLE.

Ce n'est point aux valets à s'ingérer de pénétrer les actions des personnes qu'ils servent.

HILAIRE.

Veux-tu répondre à ce que je te demande ?

MORILLE.

Ce n'est point là mon humeur.

HILAIRE.

Je perds patience.

MORILLE.

Depuis deux mois que je vous sers, je ne crois pas que vous puissiez vous plaindre de ma langue.

HILAIRE.

Le diable t'emporte !

MORILLE.

Nous savons la gouverner.

HILAIRE.

Que la peste t'étouffe !

MORILLE.

Vous voulez sans doute m'éprouver; mais vous ne m'y tenez pas.

HILAIRE.

Que le ciel te confonde!

MORILLE.

Je ne suis pas de ces gens qui s'abandonnent à parler de leurs maîtres à tort et à travers.

HILAIRE.

Que la foudre t'écrase!

MORILLE.

Nous savons vivre, dieu merci.

HILAIRE.

Oh! je n'en puis plus.

MORILLE.

Il faut, dans le monde, tout voir, tout entendre, et se taire.

HILAIRE

Maraud! je te....

MORILLE.

C'est la maxime des grands hommes.

HILAIRE.

Ah! je déteste.

MORILLE.

Quoique je ne sois qu'un cocher, j'ai de la morale; et je puis dire, sans vanité, que j'ai vu, lu et retenu, et que....

HILAIRE.

Ah, bourreau! il faut que je t'étrangle.

MORILLE.

Tout doux, tout doux, monsieur ; vous vous mettez en colère.

HILAIRE.

Eh! n'ai-je pas raison, chien que tu es?

MORILLE.

Monsieur, sans vous emporter si fort, faites-moi, s'il vous plaît, la grâce de m'écouter.

HILAIRE.

Çà, que veux-tu me dire?

MORILLE.

Faisons-nous justice : seriez-vous bien-aise, monsieur, que j'allasse découvrir à madame votre nièce l'intrigue secrète que vous avez avec certaine bourgeoise que je fais entrer, sans bruit, deux fois la semaine, par la porte de derrière, et que je conduis, par votre ordre, jusqu'au petit degré qui rend à votre garderobe? Plaît-il?

HILAIRE.

Il n'est pas, à présent, question de cela.

MORILLE.

Il est vrai ; mais c'est pour vous faire connoître qu'un domestique doit être discret, et qu'il ne faut jamais qu'il s'émancipe de raisonner sur les choses qui regardent ses supérieurs.

HILAIRE.

Est-ce là tout ce que tu as à me dire? et n'aurai-je point d'autres raisons de toi?

MORILLE.

Il feroit beau voir vraiment, qu'après m'avoir honoré de votre confiance, j'allasse imprudemment faire éclater cet agréable joli petit commerce, et que....

HILAIRE, *lui donnant un soufflet.*

Oh, morbleu ! c'en est trop.

MORILLE.

Vous avez grand tort, monsieur; vous voyez que je parle raison.

HILAIRE.

Et moi, je réponds ainsi.

MORILLE.

La réponse est violente, et je ne m'en accommode nullement. *(à part.)* Peste soit des amours de mon maître !

HILAIRE.

Holà, quelqu'un ! Il faut tenter une autre voie.

SCÈNE VI.

HILAIRE, MORILLE, ROLINE.

ROLINE.

Que voulez-vous, monsieur ?

HILAIRE.

Qu'on fasse venir ma nièce.

ROLINE.

Elle est empêchée, monsieur.

HILAIRE.

A quoi faire ?

ROLINE.

A battre le petit laquais.

HILAIRE.

Elle le battra une autre fois ; qu'elle vienne tout maintenant.

ROLINE.

Faut-il que je vienne aussi, monsieur ?

HILAIRE.

Non ; je n'ai que faire de toi.

(Roline sort.)

SCÈNE VII.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE, *bas, à part.*

Je crains bien que la nièce....

HILAIRE.

Que dis-tu entre tes dents ?

MORILLE.

Je dis, monsieur, que je n'aime point une telle réponse, et que nous ne mangerons pas un minot de sel ensemble.

HILAIRE.

Coquin ! si je prends un bâton....

MORILLE, *voulant s'en aller.*

Oh ! prenez tout ce qu'il vous plaira.

HILAIRE, *s'opposant à sa sortie.*

Où vas-tu ?

MORILLE.

Je vais voir à mes chevaux, qui m'appellent.

HILAIRE.

Tes chevaux n'ont que faire de toi ; demeure là.

MORILLE.

J'obéis ; mais, si vous me frappez davantage, je quitte tout à l'heure.

SCÈNE VIII.

HILAIRE, DOROTHÉE, MORILLE.

DOROTHÉE, *à Hilaire.*

On dit que vous me demandez, mon oncle ?

HILAIRE, *à Dorothée.*

Oui ; venez çà. Quel est ce monsieur qui, depuis quelque temps, s'empresse à se trouver à toutes les promenades que vous faites, et avec qui vous étiez hier en grande conversation dans le bois de Vincennes ?

DOROTHÉE.

Moi, mon oncle ?

HILAIRE.

Oui, vous.

DOROTHÉE.

Je ne sais si Morille auroit fait quelque imposture.

MORILLE.

Moi ? je n'en fis jamais. Il y a une heure qu'on me querelle et qu'on me bat pour me forcer à dire ce que je ne sais point ; mais je suis incorruptible.

HILAIRE, *à Morille.*

Tais-toi. *(à Dorothée.)* Et vous, répondez.

DOROTHÉE, *se rassurant.*

Je ne sais, mon oncle, de qui vous me parlez, et l'on me prend sans doute pour une autre.

HILAIRE.

Il est inutile de vouloir nier la vérité; c'est une chose que j'ai vue.

DOROTHÉE.

Ah! mon oncle, je n'ai rien à répondre là-dessus.

HILAIRE.

Vous avouez donc que la chose est véritable?

DOROTHÉE.

Non pas, mon oncle, s'il vous plaît : je vous dirai seulement que ce n'est point à moi à combattre vos sentimens, et que, quand il y auroit du mensonge, je dois être toujours dans le respect.

HILAIRE.

Fort bien! On appelle cela se sauver par les marais. Écoutez, ma nièce : vous savez que vous êtes promise à monsieur Eutrope; que c'est un homme qui vous aime; et que, d'ailleurs, il est en droit, quand il voudra, de nous faire un procès qui nous coûteroit plus de dix mille écus, si nous venions à le perdre : ainsi, préparez-vous à l'épouser au plus tôt.

DOROTHÉE.

Tout ce qu'il vous plaira, mon oncle.

HILAIRE.

C'est bien dit. Cependant, jusqu'au jour de votre mariage, je vous défends de sortir du logis

sans mon consentement ; (*à Morille*) et à toi, de mettre les chevaux au carrosse sans ma permission.

SCÈNE IX.

DOROTHEE, MORILLE.

DOROTHÉE.

Hé bien, Morille, que dis-tu de tout ceci?

MORILLE.

Hé ! qu'en pourrois-je dire, madame, sinon que je vois les amours de vous et de mon maître en fort mauvaise posture ?

DOROTHÉE.

Quel remède, Morille ?

MORILLE.

Ma foi, madame, je n'en sais point ; car quel personnage voulez-vous que je fasse à présent ? Vous avez voulu, de concert avec mon maître, que je vinsse ici me mettre cocher, moi qui n'avois en ma vie mené de carrosse. Je vous tiens fort heureuse que mon ignorance ne vous ait point fait casser le cou, ou quelque membre. Mais aujourd'hui, puis-je jouer un autre rôle sans que votre oncle s'en aperçoive ?

DOROTHÉE.

Mais, Morille, tout est-il désespéré ?

MORILLE.

Parbleu ! j'y vois beaucoup d'apparence, et c'est à vous à vous consulter là-dessus. Quant à

moi, je suis d'avis de demander mon congé; car le métier de cocher, que je fais malgré moi pour servir vos amours, m'attirera sans doute quelque maligne influence. Tout franc, je crains la destinée de monsieur Phaéton, c'est-à-dire, que la foudre ne tombe sur mes épaules : il me souvient que votre oncle a déja commencé, par un soufflet, à faire le Jupiter sur mon visage.

DOROTHÉE.

J'en suis fâché ; mais pour adoucir en quelque façon ton déplaisir, prends cette bague, et surtout ne m'abandonne point en l'état où je suis.

MORILLE.

Je crois qu'il est à propos d'aller trouver mon maître pour l'avertir de tout ce qui se passe.

DOROTHÉE.

Fais en sorte que je puisse lui parler.

MORILLE.

Mais en quel lieu, madame?

DOROTHÉE.

Je ne sais.

MORILLE.

Ni moi ; à moins que vous ne me permettiez de l'introduire dans la maison.

DOROTHÉE, *s'en allant.*

Fais comme tu l'entendras.

MORILLE.

C'est assez, c'est assez.

SCÈNE X.

MORILLE, *seul.*

Cette bague peut, en quelque manière, amoindrir les chagrins qu'un soufflet inspire; et.... mais ne perdons point de temps; allons au plus tôt chercher mon maître.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

JULIE, ROSETTE, ADRIAN.

ROSETTE, *à Julie.*

Ah! madame, regardez; il me semble que voilà Morille. Oui, c'est lui : il faudroit l'appeler.

JULIE, *à Rosette.*

Tais-toi; je ne veux pas que Lisidor sache que je suis en cette ville.

ROSETTE.

Peut-être que, si je parlois à Morille....

JULIE.

Fais ce que je t'ordonne, et non davantage.

ADRIAN, *à Julie.*

Madame, voilà le logis de monsieur Hilaire, de la nièce duquel, comme je vous ai dit, monsieur Lisidor est passionnément amoureux.

JULIE.

Le traître! le perfide!

ADRIAN.

Vous m'avez envoyé, depuis un mois, ici, pour observer les actions de votre amant; soyez persuadée que je n'y ai point perdu de temps, et que par mes lettres, je vous en ai rendu un fidèle compte.

JULIE, *à Adrian.*

Crois que je suis fort contente de tes soins, et que tu le seras de moi.

ADRIAN.

Madame, je suis votre serviteur. Mais que dites vous du billet que j'ai écrit à monsieur Eutrope, pour lui donner martel en tête, et traverser votre amant dans ses nouvelles amours?

JULIE.

Rien n'est mieux imaginé, et le tour est adroit.

ROSETTE.

Je vous avois bien dit, madame, que mon frère en savoit bien long, et qu'il n'étoit pas un sot : c'est un compère... Il est vrai qu'il n'est pas riche, non plus que moi; mais il possède, en fonds d'esprit, plus de cinq cents écus de revenu : le jeu lui en fournit une bonne partie; et certains autres petits négoces, que les occasions présentent, lui répondent du reste. J'avoue que souvent il n'y a pas beaucoup de droiture dans tout ce trafic, mais on doit l'excuser; il a cela de commun avec de bien plus grands seigneurs que lui.

ADRIAN.

Ma sœur aime à plaisanter.

ROSETTE, *à Adrian.*

J'aime à parler franchement et sans fard. Mais rends-moi raison sur Morille, cocher dans ce logis, lui qui n'a jamais mené de carrosse.

ADRIAN.

N'ai-je pas dit à madame que c'étoit sûrement une adresse pour faciliter leur entrevue; et que, dans toutes les promenades, j'ai remarqué que monsieur Lisidor s'y rencontroit toujours?

ROSETTE.

Il est vrai : excuse; c'est que j'ai la mémoire courte.

JULIE.

Laisse-nous, Adrian, et va faire apporter mes hardes à l'hôtellerie : sur-tout, cache bien qui je suis.

ADRIAN.

Madame, soyez en repos.

SCÈNE XII.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

Que voulez-vous faire dans les rues, en l'équipage où vous êtes, madame?

JULIE.

Hélas! ma chère Rosette, l'état de mon âme est bien plus en désordre que celui de mon corps. Faut-il que j'aime un homme si perfide?

ROSETTE.

Il est vrai que monsieur Lisidor ne fait pas trop bien son devoir; et, qu'après les obligations qu'il vous a, il n'en use guère en galant-homme : mais c'est le procédé ordinaire de tous les infidèles.

JULIE.

Que ne puis-je changer comme lui?

ROSETTE.

Ma foi, madame, vous devriez oublier cet inconstant.

JULIE.

Il est inconstant; mais, Rosette, je l'aime.

ROSETTE.

Il ne mérite pas que vous pensiez à lui. Considérez qu'au préjudice de la promesse de mariage qu'il vous a donnée, il cherche à vous manquer de foi. Chassez de votre mémoire ce volage, pour y laisser régner sa trahison. Il faut que ce soit un grand scélérat; car, quand je me souviens des termes passionnés dont il vous a tant de fois exprimé sa tendresse, je ne sais où j'en suis. Pour moi, je vous confesse qu'à tout ce qu'il disoit, je donnois autant de croyance que vous, et même j'en sentois dans le cœur.... des mouvements.... qui s'épandoient partout, et qui inspiroient.... des désirs.... En vérité, madame, c'est un méchant homme. *(Julie rit.)* Vous riez; c'est quelque chose: mais, mort de ma vie! je m'en vengerois.

JULIE.

Et que ferois-tu?

ROSETTE.

J'en épouserois un autre à sa barbe.

JULIE.

Ah! Rosette, quand on aime fortement, il n'est guère en notre pouvoir de faire ce que tu dis.

ROSETTE.

Merci de ma vie! je n'en ferois point à deux fois. Tu en aimes un autre? adieu; au diable.

JULIE.

Tu es bien heureuse, Rosette, de savoir si facilement te défaire de ta passion.

ROSETTE.

Il ne faut que le vouloir, et l'on en vient à bout.

JULIE.

Pourtant, tu n'as pas entièrement oublié Morille?

ROSETTE.

Mafique! je ne pense plus à lui.

JULIE.

Cependant, quand tu l'as aperçu, tu n'as pu t'empêcher de faire paroître beaucoup d'émotion, et cela s'est vu sur ton visage.

ROSETTE.

Je ne m'en défends pas. Vous savez que, quand on a eu de l'amitié et qu'on revoit la personne qu'on a aimée, il est difficile qu'on ne ressente, à sa vue, certains petits remuemens.... dans le cœur.... qui.... Ne seriez-vous pas bien aise de rencontrer monsieur Lisidor?

JULIE.

Je serois ravie de le voir; mais je serois fâchée qu'il m'eût vue.

ROSETTE.

Mais, madame, quel est votre dessein?

JULIE.

Je ne le sais pas bien encore, Rosette; mais le temps m'inspirera les moyens nécessaires pour triompher de mon inconstant, et....

SCÈNE XIII.

ADRIAN, JULIE, ROSETTE.

ADRIAN.

Ah! madame, je viens de rencontrer, chemin faisant, Morille et monsieur Lisidor, qui, sans doute, dressent leurs pas de ce côté; j'ai accouru pour vous en avertir.

JULIE, *à Rosette et à Adrian.*

Retirons-nous à l'écart, et tâchons de les observer.

SCÈNE XIV.

MORILLE, LISIDOR.

MORILLE.

Monsieur, demeurez autour d'ici, sans vous impatienter; je vais prendre mon temps pour tâcher à vous faire entrer dans l'endroit où je couche, comme nous l'avons concerté.

LISIDOR.

Va donc, Morille, et reviens promptement : je brûle d'impatience de parler à ma chère Dorothée.

SCÈNE XV.

LISIDOR, *seul.*

J'ESPÈRE que, lorsque nous serons ensemble, nous trouverons les moyens de prévenir les malheurs qui nous menacent, et je hasarderai toutes choses pour avoir le bonheur d'être son époux. Mait il me semble que j'aperçois quelqu'un venir ici : éloignons-nous un peu.

SCÈNE XVI.

EUTROPE, *seul.*

O Amour ! ô Amour ! ô Amour ! que tu fais régner puissamment dans mon cœur l'aimable Dorothée ! Quand je ne la vois pas, je suis dans des inquiétudes cruelles ; et quand je la vois, je sens des élancemens de joie qui me causent des émotions incompréhensibles. J'ai une impatience extrême de la voir, et d'apprendre de monsieur Hilaire le succès de leur entretien touchant les plaintes que je lui ai faites. Entrons.

(Il frappe à la porte de monsieur Hilaire.)

SCÈNE XVII.

EUTROPE, ROLINE.

ROLINE, *ouvrant.*

Que vous plaît-il, monsieur?

EUTROPE.

Monsieur Hilaire est-il au logis?

ROLINE.

Non, monsieur.

EUTROPE.

Et mademoiselle Dorothée?

ROLINE.

Elle est à sa chambre; venez, je vais vous y conduire.

EUTROPE.

Volontiers.

SCÈNE XVIII.

LISIDOR, *seul.*

Que je suis malheureux! Falloit-il que ce maudit rival vînt en ce moment, pour traverser notre dessein? Mais n'importe; il faut absolument, quoi qu'il arrive, que je parle à ma chère Dorothée.

SCÈNE XIX.

LISIDOR, MORILLE.

MORILLE.

Monsieur, tout est favorable pour vous couler dans mon taudis. Venez vîte; et après, quand je trouverai l'occasion, je ferai le reste.

LISIDOR.

Mais....

MORILLE.

Point de mais; suivez-moi.

SCÈNE XX.

JULIE, ROSETTE *et* ADRIAN, *sortant de l'endroit où ils étoient cachés.*

ADRIAN, *à Julie.*

Eh bien! madame, vous ne pouvez plus l'ignorer.

JULIE.

Ah, ciel! que viens-je de voir et d'entendre? le traître!

ROSETTE.

Madame, il faut entrer là dedans, et frotter le maître et le valet comme tous les diables.

JULIE.

Le lâche! le scélérat! Adrian, va-t'en au logis, et fais ce que je t'ai dit.

ADRIAN.

Suffit, madame. *(Il sort.)*

SCÈNE XXI.

JULIE, ROSETT

JULIE.

Le fourbe! me trahir ainsi!

ROSETTE.

Tout franc, si j'aimois comme vous aimez, j'aurois déja mis le feu à la maison.

JULIE.

La violence est ici bien moins nécessaire que l'adresse.

ROSETTE.

Morguenne! il s'en souviendroit. Mais que prétendez-vous faire? Quant à moi, j'enrage de battre. Ah! que je prendrois un grand plaisir à bourrer un infidèle, et à lui faire rentrer dans le ventre sa perfidie et son inconstance.

JULIE, *après avoir un peu rêvé.*

Cesse tes emportemens, baisse ta coiffe, heurte, et demande le maître de la maison. *(Elle baisse sa coiffe.)*

ROSETTE.

Pourquoi cela, madame?

JULIE.

Garde le silence, et me laisse agir.

ROSETTE.

Mais, si Morille vient à paroître, je commencerai d'abord à lui donner sur les oreilles.

JULIE.

Non, je te le défends; tu ruinerois, par là, le dessein que j'ai pris. Ne bouge; j'y vais moi-même : mais, surtout, ne parle point.

ROSETTE, *baissant sa coiffe.*

Il faudra se contraindre.

SCÈNE XXII.

HILAIRE; JULIE *et* ROSETTE, *ayant leurs coiffes baissées.*

(Comme Julie va pour heurter, elle rencontre Hilaire qui aveint son passe-partout.)

HILAIRE, *à Julie.*

Que cherchez-vous, madame?

JULIE, *sa coiffe baissée.*

Je cherche monsieur Hilaire, le maître de ce logis.

HILAIRE.

Vous parlez à lui, madame.

JULIE, *se mettant à genoux.*

Ah! s'il est ainsi, monsieur, souffrez que j'implore votre justice.

HILAIRE, *la relevant.*

Contre qui, madame?

JULIE.

Contre un perfide, un traître, un scélérat que vous avez chez vous.

HILAIRE.

Et quel est-il, madame ?

JULIE.

C'est Morille, monsieur, votre cocher.

HILAIRE.

Et que vous a-t-il fait ?

JULIE.

Hélas ! plutôt, que ne m'a-t-il point fait ? Il m'a abandonnée misérablement avec deux pauvres petits enfants.

HILAIRE.

Comment ! êtes-vous sa femme ?

JULIE.

Oui, monsieur, pour mon malheur.

HILAIRE.

Il ne m'avoit point dit qu'il fût marié : mais la plupart des serviteurs en usent de la sorte, pour se conserver une condition. Çà, que souhaitez-vous de moi ?

JULIE.

Je voudrois seulement le voir, et que vous voulussiez prendre la peine de nous remettre bien ensemble.

HILAIRE.

De tout mon cœur : mais voyons un peu votre visage.

JULIE, *levant sa coiffe.*

Volontiers.

HILAIRE.

Ah, ciel! l'aimable personne! Quoi! vous êtes la femme de ce maraud-là ?

JULIE.

Oui, monsieur, puisque le ciel l'a voulu ainsi.

HILAIRE.

C'est un meurtre que vous soyez la femme d'un fat comme lui.

JULIE.

Il est mon mari.

HILAIRE.

Il n'est pas digne de ce nom-là, et vous méritez une autre fortune.

JULIE.

Vous me flattez, monsieur.

HILAIRE.

Je veux prendre votre parti contre lui, et par là vous donner des marques sensibles de l'estime que j'ai pour vous.

JULIE.

Que je vous serai redevable!

HILAIRE.

Votre abord m'a touché d'une telle manière, que je l'étranglerois s'il refusoit de faire son devoir auprès de vous

JULIE.

Que je vous suis obligée!

HILAIRE.

Point; au contraire, c'est moi qui, en vous servant, trouve que je vous suis encore redevable. Une

femme aussi belle et aussi bien faite mérite assurément qu'on ait de la tendresse pour elle. C'est un pendard! Quelle est cette autre dame?

JULIE.

C'est une de mes parentes. (*à Rosette.*) Ma cousine, saluez monsieur.

ROSETTE, *levant sa coiffe.*

Je suis sa très-humble servante.

HILAIRE.

Elle est assez jolie; mais, tout franc, vous l'êtes encore plus qu'elle. Je vais faire ouvrir mon appartement pour vous y faire entrer, et là nous nous expliquerons avec lui de bonne manière.

SCÈNE XXIII.

JULIE, ROSETTE.

ROSETTE.

Ma foi, madame, je crois que ce monsieur Hilaire se sent remuer.... dans lui.... quelque chose pour vous.

JULIE.

Qu'importe?

ROSETTE.

Il embrasse votre intérêt avec beaucoup de chaleur; et cela signifie que vos yeux lui inspirent de certains sentiments qui.... enfin, vous m'entendez.

JULIE.

Cela m'est fort indifférent; mais je suis bien aise de l'engager dans mes intérêts.

ROSETTE.

Vous ne vous y prenez pas mal. Mais, s'il vous plaît, madame, à quoi bon dire que vous êtes la femme de Morille? Je n'y comprends rien.

JULIE.

N'en sois point jalouse; c'est pour mieux ménager les choses, et ne pas commettre d'abord mon infidèle.

ROSETTE.

Voilà bien des réserves pour un amant qui vous trahit.

JULIE.

Il est vrai; mais l'amour....

ROSETTE.

Mais l'amour.... mais l'amour.... L'amour est un sot quand il excuse un infidèle : pour moi, je ne mourrai point satisfaite, que je n'aie assommé un inconstant.

JULIE.

Ta violente humeur va toujours à l'extrémité : mais laisse-moi faire; et, surtout, ne parle point que je ne te l'ordonne.

ROSETTE.

C'est assez; vous serez obéie.

JULIE.

On ouvre; baissons nos coiffes.

SCÈNE XXIV.

(On tire une ferme qui représente une grande porte d'appartement et celles de deux cabinets.) [1]

HILAIRE, ROLINE, JULIE, ROSETTE.

ROLINE, *à Hilaire.*

MONSIEUR Eutrope est là haut, avec votre nièce, monsieur.

HILAIRE.

J'en suis ravi. Sors, Roline, et fais venir ici Morille..

ROLINE, *faisant la révérence.*

N'avez-vous besoin de rien, monsieur?

HILAIRE.

Non; laisse-moi en repos, et va faire ce que je t'ordonne.

ROLINE, *s'en allant.*

J'y cours.

SCÈNE XXV.

HILAIRE, JULIE, ROSETTE.

HILAIRE, *à Julie.*

MADAME, voici l'appartement de votre serviteur, dont vous êtes la maîtresse.

---

[1] Ce changement de décoration, pendant qu'il y a des acteurs sur la scène, est une faute inexcusable.

JULIE.

Ah! monsieur....

HILAIRE.

Morille va venir; entrez dans ce cabinet pour nous ecouter, et vous verrez comme je vais prendre la chose.

JULIE, *entrant dans le cabinet.*

D'accord.

(Rosette entre aussi dans le cabinet.)

SCÈNE XXVI.

HILAIRE, MORILLE.

MORILLE.

Que vous plaît-il, monsieur?

HILAIRE.

Venez çà, maraud; venez çà, pendard. N'avez-vous point de honte de faire ce que vous faites?

MORILLE.

Moi, monsieur?

HILAIRE.

Oui, toi : oui, toi.

MORILLE.

Et que fais-je, monsieur?

HILAIRE.

Comment, traître! ce que tu fais?

MORILLE, *bas, à part.*

Je tremble. *(haut.)* J'ignore, monsieur, ce que vous voulez me dire.

HILAIRE.

Je veux dire que tu es un coquin fieffé, et que tu mériterois une punition rigoureuse, pour t'apprendre à faire ce que tu dois.

MORILLE, *bas, à part.*

Tout est perdu.

HILAIRE.

Allons, qu'on se repente de son crime, et qu'on m'avoue la vérité.

MORILLE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira. (*bas, à part.*) Que mon maître n'est-il hors d'ici !

HILAIRE.

Trahir une personne pour qui tu devrois avoir le dernier respect ! Qui te porte à faire une telle perfidie ?

MORILLE, *bas, à part.*

Tout est découvert. (*haut.*) Monsieur !...

HILAIRE.

Quoi, monsieur... ? Parle.

MORILLE.

Monsieur....! monsieur !

HILAIRE.

Hé bien ? quoi ?

MORILLE, *à genoux.*

Je vous demande pardon.

SCÈNE XXVII.

JULIE, HILAIRE, MORILLE.

HILAIRE, *amenant Julie qu'il a été prendre dans le cabinet.*

Ce n'est pas à moi que tu dois demander pardon; c'est à cette aimable personne que ta mauvaise humeur maltraite.

MORILLE.

Ah, ciel! que vois-je? Je ne sais où j'en suis.

HILAIRE.

Te voilà tout interdit, coquin! Allons, qu'on l'embrasse tout-à-l'heure devant moi; qu'on lui témoigne son repentir, et qu'on la prie de vouloir te pardonner. (*à Julie.*) Le voulez-vous pas bien?

JULIE, *à Hilaire.*

Tout ce qu'il vous plaira, monsieur.

HILAIRE, *à Morille.*

Ah, pendard! tu ne mérites pas une femme si aimable. Allons donc, qu'on l'embrasse.

MORILLE, *résistant à Hilaire.*

Hé! monsieur....

HILAIRE.

Quoi! tu y montres de la répugnance!

JULIE.

Vous le voyez, monsieur.

HILAIRE, *prenant Morille par le bras.*

Vîte, qu'on fasse ce que je dis.

MORILLE, *se retirant.*

Vous vous moquez de moi, monsieur.

HILAIRE.

Est-ce me moquer de toi, quand je veux te remettre bien avec ta femme?

MORILLE.

Ma femme!

HILAIRE.

Oui, ta femme, et dont tu as deux petits enfants.

MORILLE.

Moi?

HILAIRE.

Oui, toi : oses tu soutenir que tu n'es pas marié avec elle?

MORILLE.

Oui, monsieur, je l'ose, puisque cela n'est pas.

JULIE, *à Morille.*

Cela n'est pas, infâme? Peux-tu, sans rougir, proférer ces paroles?

MORILLE.

Quoi! vous êtes ma femme?

JULIE.

Oui, oui, je la suis; et tes débauches t'ont porté à me quitter pour une autre, qui, sans doute, vaut moins que moi : le Mans, où je suis née, est témoin de ce que je dis.

HILAIRE.

Voilà de nos debauchés, qui souvent abandonnent des femmes aimables, pour courir après des gueuses et des chèvres coiffées.

JULIE, *à Hilaire.*

Quel avantage aurois-je, s'il n'était pas mon mari, de venir ici me dire sa femme ?

HILAIRE.

En effet. Qu'as-tu à répliquer là-dessus ? car, auprès d'elle, tu n'es qu'un magot.

MORILLE, *à part.*

Je n'y connois plus rien.

HILAIRE.

Eh bien ! que réponds-tu à cela ?

MORILLE.

Monsieur.... elle veut être ma femme ; j'en demeure d'accord.

HILAIRE.

Vraiment, te voilà bien malade ! voyez qu'il est à plaindre ! Allons donc, qu'on l'embrasse au plus vîte.

MORILLE, *allant pour embrasser Julie.*

Puisque vous l'ordonnez, monsieur, c'est de tout mon cœur.

JULIE.

Non, monsieur ; souffrez que je n'en fasse rien : il m'a refusée, en votre présence, et il est juste que je le refuse à mon tour, afin qu'il cherche à mériter cette faveur.

HILAIRE.

Elle a parbleu raison, et je n'en ferois pas moins en sa place. (*à Julie.*) Mais, pour l'amour de moi, touchez-vous dans la main.

JULIE, *présentant sa main à Morille.*

J'obéis à vos ordres avec bien du plaisir.

MORILLE, *prenant la main de Julie pour la baiser.*

Et moi pareillement.

(*Julie retire sa main.*)

HILAIRE, *serrant la main de Julie.*

J'ai de la joie de vous voir en bonne intelligence, et que ce soit par mon moyen.

JULIE.

Je vous remercie de toute mon âme.

MORILLE.

Monsieur, je suis.... votre serviteur. (*à part.*) Parbleu! je n'y vois goutte.

HILAIRE.

Voilà qui ne va pas mal. (*à Julie.*) Il faut, pour bien fomenter ce raccommodement, que vous demeuriez dans mon logis avec votre mari. Ma nièce se marie, au plus tard, dans trois jours, et j'ai besoin, en son absence, d'une personne qui prenne soin de ma maison; je serai ravi d'en mettre la conduite entre vos mains. Qu'en dites-vous?

JULIE.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

HILAIRE, *à Morille.*

Et toi, qu'en dis-tu?

MORILLE.

Je ne m'oppose à rien, monsieur. (*à part.*) Je ne comprends point tout ceci.

HILAIRE.

Votre réunion ne sera pas bien faite que vous n'ayez couché ensemble.

MORILLE, *à part.*

Je voudrois voir cela.

JULIE.

Rien ne presse, monsieur.

HILAIRE.

J'en demeure d'accord; mais, dans ces sortes de réconciliations, le particulier de l'homme et de la femme est un grand secours pour terminer bien des contestations. Vous pouvez, en attendant mieux, disposer de ce cabinet, vous y déshabiller et vous mettre au lit.

JULIE.

Oh! monsieur....

MORILLE, *se déboutonnant.*

Quant à moi, monsieur, je suis tout prêt à obéir.

HILAIRE, *à Morille.*

C'est bien fait. (*à Julie.*) Vous devez, à son exemple, montrer un peu d'empressement pour les choses.

JULIE.

Monsieur, permettez-moi.....

HILAIRE.

Sans façon; je veux vous voir ensemble dans le lit; et pour cela, il faut vous laisser seule avec votre époux : l'occasion achevera de cimenter ce que j'ai mis en beau chemin.

JULIE.

Je suis confuse de vos bontés.

HILAIRE, *à Morille.*

Qu'elle est charmante!

MORILLE.

Cela est vrai.

HILAIRE.

Qu'on fasse désormais son devoir, et que je n'entende aucune plainte.

MORILLE.

Je n'y manquerai pas. (*à part.*) Ma foi, tout coup vaille; voyons où la chose ira.

HILAIRE, *à Julie.*

Je cherche entièrement votre satisfaction.

JULIE.

Je vous en ai les dernières obligations. (*à Morille*) Remercie donc monsieur de tant de grâces qu'il nous fait.

HILAIRE.

Je l'en dispense : il faut un peu l'excuser; il est tout étourdi du bateau.

MORILLE.

Un autre le seroit à moins. (*à part.*) Que mon maître peste contre moi! (*haut.*) Monsieur, l'excès de mon silence vous explique.... souverainement.... ma reconnoissance.

HILAIRE, *à Morille.*

C'est fort bien dit. (*à Julie.*) Je vais emmener votre parente avec moi et la conduire dans un au-

tre appartement. Un tiers est toujours incommode en de pareilles rencontres.

JULIE, *à Hilaire.*

Souffrez qu'elle reste encore un moment ici, après elle sortira.

HILAIRE.

Vous avez vos raisons pour cela, que je ne veux point pénétrer. Quand vous jugerez à propos qu'elle sorte, Morille prendra le soin de la mettre entre les mains de Roline. Soyez persuadée de mon estime.

JULIE.

J'aurois tort d'en douter.

SCÈNE XXVIII.

JULIE, MORILLE.

JULIE, *après avoir fermé la porte.*

Nous voici maintenant comme je l'ai souhaité. Or çà, monsieur le faquin, que me direz-vous ?

SCÈNE XXIX.

ROSETTE, JULIE, MORILLE.

ROSETTE, *sortant du cabinet, à Morille.*

C'est à ce coup que nous te tenons, pendard !

MORILLE.

Quoi ! Rosette aussi !

ROSETTE.

Oui, c'est Rosette, fourbe ! Mais réponds à madame.

MORILLE, *à Rosette.*

Que veux-tu que je lui réponde ? Elle se dit ma femme ; elle a des enfants de moi ; tout le Mans le sait : je ne comprends point ce qu'elle veut par-là.

JULIE.

Je veux par-là prévenir tes fourberies et m'expliquer avec toi sur les perfidies de ton maître.

MORILLE, *à Julie.*

Je ne suis point un fourbe. Mais monsieur Hilaire vous a-t-il causé quelque déplaisir ?

JULIE.

Ce n'est pas de monsieur Hilaire que je parle ; c'est du traître Lisidor, chien !

MORILLE.

Madame, il y a trois mois que je ne suis plus avec lui et que je ne l'ai vu.

JULIE.

L'effronté menteur ! Il n'est donc pas amoureux de la nièce de monsieur Hilaire, et tu ne t'es pas mis cocher céans pour servir ses nouvelles amours ? hem ?

MORILLE.

Cela n'est point vrai.

ROSETTE, *donnant un soufflet à Morille.*

Impudent ! un démenti mérite un soufflet. Nous savons tes ruses.

MORILLE, *à Rosette.*

Morbleu ! je n'entends point raillerie.

ROSETTE.

Oh! tu n'y es pas encore; je t'en dois bien d'autres. Mais réponds, réponds, et dis la vérité; car, autant de fois que tu mentiras, autant de soufflets.

JULIE.

Où est-il, Lisidor?

MORILLE.

Qu'il soit où il voudra; ce n'est pas mon affaire.

(Il va pour sortir.)

JULIE, *l'arrêtant.*

Non, non; tu ne sortiras point.

MORILLE, *résistant.*

Madame, laissez-moi.

JULIE, *le battant.*

Ah, maraud! il faut que je t'étrangle.

ROSETTE, *le battant aussi.*

Assommons ce trompeur. Ah, traître! ah, scélérat! tu passeras par nos mains.

MORILLE, *criant.*

A l'aide! au meurtre! ah! ah! on m'assomme!

SCÈNE XXX.

HILAIRE, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

HILAIRE, *en dehors, à la porte.*

Quel bruit est-ce là?

JULIE, *après avoir ouvert, à Hilaire.*

Hélas! monsieur, c'est ce méchant qui m'assassine; et, sans ma parente, je crois qu'il m'auroit estropiée.

HILAIRE, *poussant rudement Morille.*

Comment, infâme! vous osez maltraiter votre femme chez moi! Oh! je vous apprendrai à vivre.

ROSETTE, *à Hilaire.*

Monsieur, d'un coup qu'il m'a donné, je pense avoir le cou rompu. Ah! ah! je n'en puis plus.

MORILLE, *à Hilaire.*

Monsieur, elles ne disent pas vrai; et je vais vous faire connoître....

HILAIRE, *le repoussant.*

Taisez-vous, impudent, taisez-vous, autrement je vous traiterai comme vous le méritez. (*à Julie.*) Votre intérêt m'est cher. (*à Morille.*) Allons, qu'on aille à son écurie, et qu'on nous laisse ici.

JULIE, *se mettant au devant de Morille, à Hilaire.*

Non, monsieur, je ne souffrirai point qu'il sorte; il y va trop du vôtre.

HILAIRE, *à Julie.*

Comment?

JULIE.

Il faut que vous sachiez sa trahison; je ne puis plus la celer. Il a fait cacher, depuis une demi-heure, un homme céans, qui, sans doute, y est encore; il est important que vous sachiez à quel sujet.

HILAIRE.

Que me dites-vous là?

JULIE.

Je vous dis la vérité; nous l'avons vu.

ROSETTE.

Rien n'est plus assuré, monsieur; et c'est ce que nous lui reprochions quand il nous a battues.

HILAIRE.

Il y a de la vraisemblance à ce que vous dites : c'est peut-être un certain drôle qui, dit-on, en veut à ma nièce, et qui, possible, a de l'intelligence avec lui. (*à Morille.*) Quel est cet homme ?

MORILLE, *embarrassé.*

Monsieur.... je ne sais pas....

HILAIRE.

Par la mort ! par le ventre ! je le veux savoir, ou je t'estropie.

MORILLE.

Monsieur, je vous demande pardon : c'est un de mes amis, fort galant homme, qui, pour une action d'honneur, appréhende la justice, et qui, pour sa sûreté, m'a prié instamment de le cacher deux ou trois jours, dans le lieu où je couche.

HILAIRE.

Quoi ! sans ma permission !

MORILLE.

Excusez-moi, monsieur; je n'ai pas encore trouvé le temps de vous en parler.

JULIE.

Croyez, monsieur, qu'il vous abuse : les bontés que vous m'avez témoignées, me forcent à prendre ici votre intérêt contre le sien.

HILAIRE, *à Julie, la caressant.*

Que ne vous dois-je point ?

JULIE.

Si vous voulez que je vous en dise davantage, faites venir cet homme en ce lieu, et que, devant eux, vous soyez instruit de toutes choses.

HILAIRE.

Il faut vous satisfaire. *(à Morille.)* Je commence à me persuader que tu es un fourbe. Donne-moi la clef.

MORILLE.

J'y vais avec vous, monsieur.

HILAIRE.

Je ne le veux pas; demeure là.

JULIE.

Empêchez, sur-tout, que cet homme ne sorte de chez vous, et pour cause.

(Morille donne sa clef à Hilaire.)

HILAIRE, *sortant, à Julie.*

Laissez-moi faire; vous serez contente.

SCÈNE XXXI.

JULIE, ROSETTE. MORILLE.

ROSETTE, *à Morille.*

Eh bien! monsieur le fripon, voilà tantôt toutes vos tromperies à bout.

MORILLE, *à Rosette.*

Que veux-tu que j'y fasse? est-ce ma faute?

ROSETTE.

A qui donc, chien de pendard?

MORILLE.

A la violente humeur de mon maître, qui m'a contraint à faire tout ce que j'ai fait. Mais, Rosette, ma chère Rosette, suis-je indigne du pardon que je demande? (*à Julie.*) Madame, je suis perdu, si vous n'avez pitié de moi.

ROSETTE.

Tu fais le chien couchant, à présent.

MORILLE.

Rosette, ma chère Rosette, par l'amour que j'ai pour toi, porte madame à me pardonner, quoique, Dieu me damne, je ne sois point coupable.

ROSETTE, *à Julie.*

Madame, il s'explique à cœur ouvert.

JULIE, *à Rosette.*

Crois-tu qu'il soit véritable?

MORILLE.

Oui, la peste m'étouffe, ou le diable m'emporte.

ROSETTE, *à Morille.*

Penses-tu qu'on te croie, pour jurer?

MORILLE.

Quoi! Rosette, seras-tu une roche pour Morille? n'auras-tu point compassion de ses larmes, et ne sauroit-on te toucher par quelque endroit? Rosette! Rosette!

ROSETTE, *à Julie.*

Madame, ses pleurs me percent l'ame, et je vous demande sa grâce.

JULIE.

Eh bien! je lui pardonne à ta considération.

MORILLE.

Ah! me voilà trop content! arrive tout ce qu'il pourra, maintenant : j'ai votre appui, c'est assez.

ROSETTE, *à Morille.*

Mort de ma vie! n'y retourne pas; autrement...

MORILLE, *l'embrassant.*

Rosette, crois que je suis au désespoir de t'avoir déplu; et que, quand il iroit de la potence....

SCÈNE XXXII.

DOROTHÉE, JULIE, MORILLE, ROSETTE.

DOROTHÉE, *derrière le théâtre.*

MORILLE!

MORILLE, *répondant à Dorothée.*

On y va. *(à Julie.)* C'est Dorothée.

JULIE, *à Rosette.*

Taisons-nous.

DOROTHÉE, *entrant.*

Quel bruit ai-je entendu?

MORILLE, *à Dorothée.*

Je ne sais.

DOROTHÉE, *à Morille.*

Quelles sont ces demoiselles?

MORILLE.

Je ne sais.

DOROTHÉE.

Pourquoi sont-elles ici?

MORILLE.

Je ne sais.

DOROTHÉE.

Que demandent-elles ?

MORILLE.

Votre oncle.

DOROTHÉE.

Mon oncle ? et où est-il ?

MORILLE.

Il va venir tout à l'heure avec monsieur Lisidor.

DOROTHÉE.

Que dis-tu ?

MORILLE.

Je dis que tout est découvert.

DOROTHÉE.

Comment ?

SCÈNE XXXIII.

HILAIRE, LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE, DOROTHÉE.

MORILLE, *apercevant Hilaire et Lisidor.*

Les voici.

DOROTHÉE, *à part.*

O ciel ! que je suis malheureuse !

HILAIRE, *à Lisidor.*

Monsieur, c'est en ce lieu qu'il faut s'expliquer nettement et sans détours.

LISIDOR, *à part.*

Que vois-je ? Julie en ces lieux !

HILAIRE.

Çà, pour quel dessein êtes-vous dans mon logis? Répondez.

LISIDOR, *embarrassé, à Hilaire.*

Monsieur, ce n'est point en ce lieu que je dois expliquer les choses; lorsque nous serons seuls, vous et moi, je vous en instruirai.

HILAIRE.

Il n'est pas nécessaire d'être seuls pour cela; il faut parler franc.

LISIDOR.

Vous le voulez ainsi, et moi je n'en ferai rien : serviteur. *(Il va pour sortir.)*

JULIE, *à Lisidor, l'arrêtant.*

Non, tu ne sortiras point que je n'aie éclairci toutes les choses.

LISIDOR, *à Julie*

Madame....

JULIE.

Hé bien? madame.... Que veux-tu dire?

HILAIRE, *à Julie.*

Qu'est-ce ceci?

JULIE, *à Hilaire.*

Apprenez, monsieur, que, pour mon malheur, j'aime ce perfide; que j'ai de lui une promesse de mariage, et qu'il cherche à me manquer de parole pour tâcher à surprendre votre nièce.

HILAIRE.

Vous avez une promesse de mariage de monsieur?

JULIE.

Oui, monsieur, et la voilà.

HILAIRE.

Vous n'êtes donc pas la femme de Morille?

JULIE.

Non, monsieur; et ce Morille est le valet de mon infidèle.

ROSETTE, *à Hilaire.*

C'est la pure vérité, monsieur; et moi je suis la servante de madame. (*à Morille.*) Parle; n'est-il pas véritable?

HILAIRE, *à Morille.*

Que réponds-tu à cela, maraud?

MORILLE, *à Hilaire.*

Hé! rien,.... monsieur.

HILAIRE.

J'entends; c'est assez. (*à Lisidor.*) Et vous, monsieur, qu'avez-vous à répondre là-dessus?

LISIDOR.

Que cela peut être vrai, et peut être faux.

HILAIRE.

La réponse est un peu normande. (*à Dorothée.*) Et vous, notre nièce, qu'en dites-vous?

DOROTHÉE, *s'en allant.*

Que c'est un fourbe, un scélérat que je déteste.

(*Elle sort.*)

HILAIRE.

Fort bien.

SCÈNE XXXIV.

HILAIRE, LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

HILAIRE, *à Lisidor et à Morille.*

Savez-vous, morbleu! que si vous ne sortez au plus tôt de ma maison, je vais vous mettre entre les mains de la justice, comme des fourbes et des ravisseurs?

JULIE.

Monsieur, vous excuserez, s'il vous plait, la liberté que j'ai prise, et vous pardonnerez à la tendresse d'une amante jalouse....

HILAIRE.

Allez au diable, et sortez promptement de mon logis. Pour ma nièce, elle épousera, dès demain, monsieur Eutrope ou un couvent. (*à Morille, lui donnant un soufflet en sortant.*) Et pour toi, voilà ton salaire.

SCÈNE XXXV.

LISIDOR, JULIE, ROSETTE, MORILLE.

MORILLE.

Me voilà payé de mes gages.

ROSETTE.

Tu en es quitte à bon marché.

LISIDOR, *à Julie.*

Je ne sais que trop bien, madame, que je suis coupable envers vous; mais je suis prêt à faire tout

ce qu'il vous plaira, pourvu que vous m'accordiez le pardon que je vous demande. (*Il se met à genoux.*)

JULIE, *le relevant.*

On pardonne aisément aux personnes qu'on aime.

MORILLE.

Et toi, Rosette, n'en fais-tu pas de même?

ROSETTE.

De tout mon cœur.

LISIDOR.

Mais par quelle aventure êtes-vous ici?

JULIE.

Vous l'apprendrez une autre fois. Sortons, et ne donnons point sujet à monsieur Hilaire de se plaindre davantage.

MORILLE.

Je vous suis; car il ne fait pas bon ici pour moi.

FIN DU COCHER SUPPOSÉ.

LE CHEVALIER

A LA MODE,

COMÉDIE,

PAR DANCOURT,

Représentée, pour la première fois, le 28 octobre 1687.

NOTICE
SUR DANCOURT.

Florent Carton Dancourt est le plus fécond et peut-être le plus gai de nos auteurs dramatiques. Il a composé plus de cinquante ouvrages, dont quarante-deux ont été joués avec succès au théâtre françois. Né à Fontainebleau le premier novembre 1661, il fit ses études aux Jésuites, et mérita d'être distingué par le Père Delarue, qui chercha inutilement à l'attacher à sa société. La profession d'avocat étoit celle où le portèrent ses dispositions et son goût naturels. Il s'y adonnoit avec la plus vive ardeur, lorsqu'à peine âgé de 23 ans, il fit connoissance de Thérèse Lenoir Lathorillère, sœur du dernier comédien de ce nom. La passion qu'il conçut pour cette jeune personne, fut caüse qu'il l'enleva et l'épousa malgré sa famille. Après cet éclat, il ne vit plus d'autre carrière pour lui que le théâtre, et y débuta avec beaucoup de succès en 1685.

De bon comédien, Dancourt devint bientôt auteur distingué. Quoique jouant les premiers rôles de la haute comédie, il travailla dans un genre à la fois moins noble et plus facile.

La première pièce qu'il fit représenter fut LE NOTAIRE OBLIGEANT, comédie en trois actes, jouée en 1685 et remise, l'année suivante, sous le titre des FONDS PERDUS ; elle fut suivie de LA DÉSOLATION DES JOUEUSES, et du CHEVALIER A LA MODE. La première, en un acte, parut le 23 août 1687, à l'occasion de la défense de jouer le lansquenet, et eut quatorze représentations. La seconde, en cinq actes, jouée le 28 octobre de la même année, fut donnée quarante fois.

A compter de ce moment, Dancourt ne laissa presque point passer d'année sans faire représenter une ou plusieurs pièces de sa composition. LA MAISON DE CAMPAGNE, l'une de ses plus jolies comédies, en un acte, fut jouée en 1688.

Les années suivantes virent paroître les pièces dont voici les titres :

1690. LA PARISIENNE, L'ÉTÉ DES COQUETTES, LA FOLLE ENCHÈRE, en un acte.

1691. LA FEMME D'INTRIGUES, en cinq actes

1693. LES BOURGEOISES A LA MODE, LA GAZETTE et L'OPÉRA DE VILLAGE, la première en cinq actes, et les deux autres en un acte.

1694. L'IMPROMPTU DE GARNISON, LES VENDANGES, chacune en un acte.

1695. Le Tuteur, la Foire de Bezons, les Vendanges de Surêne, en un acte.

1696. La Foire Saint-Germain, et le Moulin de Javelle, en un acte.

1697. Les Eaux de Bourbon, les Vacances, Renaud et Armide, la Loterie, le Charivari, le Retour des officiers, toutes six en un acte.

1698. Les Curieux de Compiègne, le Mari retrouvé, en un acte.

1699. Les Fées, en trois actes.

1700. Les Bourgeoises de qualité, ou la Fête de village, les trois Cousines, toutes deux en trois actes.

1701. Colin-Maillard, en un acte.

1702. L'Opérateur Barry, en un acte.

1704. Les Enfants de Paris, en cinq actes.

1705. Le Galant Jardinier, le Divertissement de Sceaux, l'Impromptu de Livry, en un acte.

1707. Le Diable boiteux en un acte; le second chapitre du Diable boiteux, en deux actes; la Trahison punie, en cinq actes.

1708. Madame Artus, en cinq actes, en vers.

1710. La Comédie des comédiens, ou

l'Amour charlatan, les Agioteurs, la première en trois actes, la deuxième en un acte.

1711. Céphale et Procris, en trois actes, en vers.

1713. Sancho Pança gouverneur, l'Impromptu de Surêne, en un acte.

1714. Le Vert galant, en un acte.

1717. Les Fêtes nocturnes du Cours, le Prix de l'arquebuse, la Métempsycose des amours, les deux premières en un acte, la dernière en trois actes.

Dancourt quitta le théâtre en 1718. Il paroît qu'il cessa à la même époque de composer des pièces. Il avoit alors cinquante-sept ans, et se retira dans la terre de Courcelles-le-Roi qu'il avoit achetée.

Il s'occupa dans ses dernières années à composer une tragédie sainte, et à traduire en vers les psaumes de David. Il mourut le 7 décembre 1725, dans sa soixante-quatrième année.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER de Ville-Fontaine.

MADAME PATIN, veuve, amoureuse du Chevalier.

MONSIEUR SERREFORT, beau-frère de madame Patin.

LUCILE, fille de M. Serrefort.

LA BARONNE, vieille plaideuse.

MONSIEUR MIGAUD, rapporteur de la Baronne.

LISETTE, fille de chambre de madame Patin.

CRISPIN, valet du Chevalier.

UN NOTAIRE.

LE COCHER de madame Patin.

LA BRIE, laquais de madame Patin.

JASMIN, laquais de la Baronne.

Plusieurs domestiques de madame Patin.

La scène est à Paris chez madame Patin.

LE CHEVALIER A LA MODE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADAME PATIN, LISETTE.

(*Madame Patin entre avec beaucoup de précipitation et de désordre, suivie de Lisette.*)

LISETTE.

Qu'est-ce donc, madame? qu'avez-vous? que vous est-il arrivé? que vous a-t-on fait?

MADAME PATIN.

Une avanie..... ah! j'étouffe; une avanie.... je ne saurois parler; un siège.

LISETTE, *lui donnant un siège.*

Une avanie? à vous, madame, une avanie? cela est-il possible?

MADAME PATIN.

Cela n'est que trop vrai, ma pauvre Lisette. J'en mourrai. Quelle violence! en pleine rue, on vient de me manquer de respect.

LISETTE.

Comment donc, madame, manquer de respect à une dame comme vous? madame Patin, la veuve d'un honnête partisan, qui a gagné deux millions de bien au service du roi? Et qui sont ces insolents-là, s'il vous plaît?

MADAME PATIN.

Une marquise de je ne sais comment, qui a eu l'audace de faire prendre le haut du pavé à son carrosse, et qui a fait reculer le mien de plus de vingt pas.

LISETTE.

Voilà une marquise bien impertinente : quoi? votre personne, qui est toute de clinquant, votre grand carrosse doré qui roule pour la première fois, deux gros chevaux gris-pommelés à longues queues, un cocher à barbe retroussée, six grands laquais, plus chamarrés de galons que les estafiers d'un carrousel, tout cela n'a point imprimé de respect à votre marquise?

MADAME PATIN.

Point du tout; c'est du fond d'un vieux carrosse, traîné par deux chevaux étiques, que cette gueuse de marquise m'a fait insulter par des laquais tout déguenillés.

LISETTE.

Ah! mort de ma vie, où étoit Lisette? que je lui aurois bien dit son fait!

MADAME PATIN.

Je l'ai pris sur un ton proportionné à mon équi-

page; mais elle, avec un *taisez-vous, bourgeoise*, m'a pensé faire tomber de mon haut.

LISETTE.

Bourgeoise! bourgeoise! dans un carrosse de velours cramoisi à six poils, entouré d'une crépine d'or!

MADAME PATIN.

Je t'avoue qu'à cette injure assommante, je n'ai pas eu la force de répondre; j'ai dit à mon cocher de tourner et de m'amener ici à toute bride.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, LISETTE, LA BRIE.

LISETTE.

Ah, vraiment, voilà un de vos laquais en bel équipage! Vous moquez-vous, la Brie? Comment paroissez-vous devant madame? Quel désordre est-ce là? diroit-on que vous avez mis aujourd'hui un habit neuf?

LA BRIE.

Les autres sont plus chiffonnés que moi, et je venois dire à madame que la Fleur et Jasmin ont la tête cassée par les gens de cette marquise, et qu'il n'a tenu qu'à moi de l'avoir aussi.

LISETTE.

Et que ne disiez-vous à qui vous étiez?

LA BRIE.

Nous l'avons dit aussi.

MADAME PATIN.

Hé bien?

LA BRIE.

Hé bien, madame, je crois que c'est à cause de cela qu'ils nous ont battus.

LISETTE.

Les lourdauds!

MADAME PATIN.

Va-t'en dehors, mon enfant.

LA BRIE.

Mais la Fleur et Jasmin sont chez le chirurgien.

MADAME PATIN.

Hé bien, qu'ils se fassent panser, et qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, madame, il faut prendre cette affaire-ci du bon côté : ce n'est pas à votre personne qu'ils ont fait insulte, c'est à votre nom. Que ne vous dépêchez-vous d'en changer?

MADAME PATIN.

J'y suis bien résolue, et j'enrage contre ma destinée de ne m'avoir pas fait tout d'abord une femme de qualité.

LISETTE.

Eh! vous n'avez pas tout-à-fait sujet de vous plaindre; et si vous n'êtes pas encore femme de

qualité, vous êtes riche au moins, et, comme vous savez, on achète facilement de la qualité avec de l'argent; mais la naissance ne donne pas toujours du bien.

MADAME PATIN.

Il n'importe, c'est toujours quelque chose de bien charmant qu'un grand nom.

LISETTE.

Bon, bon, madame; vous seriez ma foi bien embarraseée si vous vous trouviez comme certaines grandes dames de par le monde, à qui tout manque, et qui, malgré leur grand nom, ne sont connues que par un grand nombre de créanciers qui crient à leurs portes depuis le matin jusqu'au soir.

MADAME PATIN.

C'est là le bon air; c'est ce qui distingue les gens de qualité.

LISETTE.

Ma foi, madame, avanie pour avanie, il vaut mieux, à ce qu'il me semble, en recevoir d'une marquise que d'un marchand; et croyez-moi, c'est un grand plaisir de pouvoir sortir de chez soi par la grande porte, sans craindre qu'une troupe de sergents viennent saisir le carrosse et les chevaux. Que diriez-vous, si vous vous trouviez réduite à gagner à pied votre logis, comme quelques-unes à qui cela est arrivé depuis peu?

MADAME PATIN.

Plût au ciel que cela me fût arrivé, et que je fusse marquise?

LISETTE.

Mais, madame, vous n'y songez pas.

MADAME PATIN.

Oui, oui, j'aimerois mieux être la marquise la plus endettée de toute la cour, que de demeurer veuve du plus riche financier de France. La résolution est prise, il faut que je devienne marquise, quoi qu'il en coûte; et pour cet effet, je vais absolument rompre avec ces petites gens dont je me suis encanaillée. Commençons par monsieur Serrefort.

LISETTE.

Monsieur Serrefort, madame! votre beau-frère!

MADAME PATIN.

Mon beau-frère! mon beau-frère! parlez mieux, s'il vous plaît.

LISETTE.

Pardonnez-moi, madame, j'ai cru qu'il étoit votre beau-frère, parce qu'il étoit frère de feu monsieur votre mari.

MADAME PATIN.

Frère de feu mon mari, soit; mais mon mari étant mort, dieu merci, monsieur Serrefort ne m'est plus rien. Cependant il semble à ce crasseux-là qu'il me soit de quelque chose; il se mêle de censurer ma conduite, de contrôler toutes mes actions. Son audace va jusqu'à vouloir me faire prendre de petites manières comme celles de sa femme, et faire des comparaisons d'elle à moi. Mais

est-il possible qu'il y ait des gens qui se puissent méconnoître jusqu'à ce point-là?

LISETTE.

Oui, oui, je commence à comprendre qu'il a tort, et que vous avez raison, vous. C'est bien à lui et à sa femme à faire des comparaisons avec vous! Il n'est que votre beau-frère, et elle n'est que votre belle-sœur, une fois.

MADAME PATIN.

Il n'y a pas jusqu'à sa fille qui ne se donne aussi des airs. Allons-nous en carrosse ensemble, elle se place dans le fond à mes côtés : sommes-nous à pied, elle marche toujours sur la même ligne, sans observer aucune distance entre elle et moi.

LISETTE.

La petite ridicule! une nièce vouloir aller de pair avec sa tante?

MADAME PATIN.

Ce qui m'en déplaît encore, c'est qu'avec ses minauderies, elle attire les yeux de tout le monde, et ne laisse pas aller sur moi le moindre petit regard.

LISETTE.

Que le monde est fou! parce qu'elle est jeune et jolie, on la regarde plus volontiers que vous.

MADAME PATIN.

Cela changera, ou je ne la verrai plus.

LISETTE.

Vous la corrigerez aisément, et en devenant sa belle-mère, madame, vous aurez des droits sur elle, que la qualite de tante ne vous donne pas.

MADAME PATIN.

Comment donc, sa belle-mère? Tu crois qu'après ce qui vient de m'arriver, je me piquerai de tenir parole à monsieur Migaud, que je l'épouserai!

LISETTE.

Oui, madame. Et qu'a de commun ce qui vient de vous arriver avec les deux mariages que l'on a conclus de vous avec monsieur Migaud, et du fils de monsieur Migaud avec Lucile, votre nièce?

MADAME PATIN.

Vraiment, je serois bien avancée. C'est un beau nom que celui de madame Migaud! J'aimerois autant demeurer madame Patin.

LISETTE.

Oh! il y a bien de la différence. Le nom de Migaud est un nom de robe, et celui de Patin n'est qu'un nom de financier.

MADAME PATIN.

Robe ou finance, tout m'est égal; et depuis huit jours, je me suis résolue d'avoir un nom de cour, et de ceux qui emplissent le plus la bouche.

LISETTE, *à part.*

Ah, ah! ceci ne vaut pas le diantre pour monsieur Migaud.

MADAME PATIN.

Que dis-tu?

LISETTE.

Je dis, madame, qu'un nom de cour vous siéra à merveille; mais que ce n'est pas assez d'un nom,

à ce qu'il me semble; que je crois qu'il vous faut un mari, et que vous devez bien prendre garde au choix que vous en ferez.

MADAME PATIN.

Je me connois en gens, et j'ai en main le plus joli homme du monde.

LISETTE.

Comment? Ce choix est déja fait, et je n'en savois rien?

MADAME PATIN.

Le chevalier n'a pas voulu que je te le dise.

LISETTE.

Quel chevalier? Le chevalier de Ville Fontaine?

MADAME PATIN.

Lui-même.

LISETTE.

Quoi! c'est le chevalier de Ville-Fontaine que vous voulez épouser?

MADAME PATIN.

Justement.

LISETTE.

Vous n'y songez pas, madame; ce chevalier n'a pas un sou de bien.

MADAME PATIN.

J'en ai suffisamment pour tous deux, et il y a même quelque justice à ce que je fais. Monsieur Patin n'a pas gagné trop légitimement son bien en Normandie; et c'est une espèce de restitution que de relever, avec ce qu'il m'a laissé, une des meilleures maisons de la province.

LISETTE.

Ah! puisque c'est un mariage de conscience, je n'ai plus rien à vous dire. Que monsieur Migaud sera surpris quand vous lui apprendrez votre dessein!

MADAME PATIN.

Je n'ai garde de l'en informer; il ne manqueroit pas d'en aller faire ses plaintes à monsieur Serrefort : monsieur Serrefort viendroit, à son ordinaire, m'étourdir de ses sots raisonnements. Pour m'épargner l'embarras d'y répondre, je ne veux point que l'un ni l'autre sache cette affaire qu'elle ne soit tout-à-fait conclue.

LISETTE.

Mais, madame, il me semble qu'avant que d'épouser le chevalier de Ville-Fontaine, il faudroit vous défaire honnêtement de monsieur Migaud.

MADAME PATIN.

C'est mon dessein, vraiment, et je veux lui faire une querelle d'allemand dès que je le verrai. Pour peu qu'il ait d'intelligence, il entendra bien ce que cela veut dire.

LISETTE.

Une querelle d'allemand? vous avez raison. Voilà une manière tout-à-fait honnête pour vous en défaire. Mais le voici.

SCÈNE IV.

M. MIGAUD, MADAME PATIN, LISETTE.

M. MIGAUD.

Madame, j'entre peut-être indiscrètement; mais je viens moi-même vous apporter la réponse du billet que vous m'écrivîtes hier au soir.

MADAME PATIN.

Moi! je vous ai écrit, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame; une vieille baronne, qui a un procès dont je suis rapporteur, m'apporta hier une recommandation de votre part.

MADAME PATIN.

Ah! je m'en souviens; oui, oui: c'est une vieille importune qui me fatigue depuis huit jours pour vous parler en sa faveur, et je vous écrivis hier pour m'en débarrasser.

M. MIGAUD.

Je suis bien aise, madame, que vous ne preniez pas grande part à son affaire. Il y a dans sa cause plus de chimère que de raison; et en vérité, il y a peu d'honneur à se mêler....

MADAME PATIN.

Comment, monsieur, vous ne lui ferez pas gagner son procès?

M. MIGAUD.

Moi, madame? cela ne dépend pas de moi seulement, et la justice....

MADAME PATIN.

La justice! la justice! vraiment, si la justice étoit pour elle, on auroit bien affaire de vous solliciter; quelle obligation prétendriez-vous que je vous eusse?

M. MIGAUD.

Mais, madame....

MADAME PATIN.

Mais, monsieur, je ne prétends pas qu'on dise dans le monde qu'une recommandation comme la mienne n'a servi de rien; et je ne suis pas assez laide, ce me semble, pour avoir la réputation de n'avoir pu mettre un juge dans les intérêts des personnes que je protège.

M. MIGAUD.

En vérité, madame, je ne vois pas la raison qui vous oblige à vouloir que je m'intéresse dans une cause où il n'y a que de la honte à recevoir.

MADAME PATIN.

En vérité, monsieur, je ne vois pas la raison qui vous oblige, lorsque je vous en prie, de vouloir refuser de donner un bon tour à une méchante affaire. Eh fi, monsieur! il semble que vous ayez encore la pudeur d'un jeune conseiller.

M. MIGAUD.

Sérieusement, madame....

MADAME PATIN.

Ah! monsieur, point de réplique, je vous prie. Je me fais entendre, si je ne me trompe. C'est à vous de prendre vos mesures là-dessus. Lisette, si

la personne dont je vous ai parlé vient ici, qu'on me fasse avertir chez Araminte, où je vais jouer au reversis. Monsieur, je vous donne le bon jour.

SCÈNE V.

M. MIGAUD, LISETTE.

M. MIGAUD.

Lisette?

LISETTE.

Monsieur?

M. MIGAUD.

Que veut dire cette manière? quel accueil me fait ta maîtresse?

LISETTE.

Vous n'en êtes pas fort content, à ce que je vois?

M. MIGAUD.

Trouves-tu que j'aie sujet de l'être?

LISETTE.

Il me semble que non, franchement.

M. MIGAUD.

Comment faut-il que j'explique tout ceci?

LISETTE.

Pour peu que vous ayez de l'intelligence, vous entendez bien ce que cela signifie.

M. MIGAUD.

Je m'y perds, plus je l'examine.

LISETTE.

Il me semble pourtant que cela n'est pas bien difficile à comprendre.

M. MIGAUD.

Aide-moi, je te prie, à le pénétrer.

LISETTE.

Vous aimez madame Patin, ma maîtresse, et vous avez cru jusqu'ici que madame Patin vous aimoit?

M. MIGAUD.

Nos affaires sont assez avancées pour me le faire présumer; et ce qui me surprend, c'est qu'aux termes où nous en sommes, elle prenne des airs si brusques.

LISETTE.

Cela seroit aussi un peu surprenant, si vous ne la connoissiez pas; mais vous savez ce qu'il en faut croire.

M. MIGAUD.

Sans le respect que j'ai pour elle, je croirois....

LISETTE.

Eh! laissez là le respect, monsieur, et dites librement que vous la croyez un peu folle. Je me connois trop bien en gens pour vous en dédire.

M. MIGAUD.

Écoute, Lisette, puisque tu me parles franchement, je t'avouerai de bonne foi que le caractère de madame Patin m'a toujours fait peur, et que, sans certains intérêts de mon fils, je n'aurois jamais songé à l'épouser. M. Serrefort, comme tu sais, appréhende que sa belle-sœur ne dissipe les grands biens que son mari lui a laissés en mourant; et c'est pour s'assurer cette succession, qu'en

donnant Lucile à mon fils, il ne consent à ce mariage qu'à condition que j'épouserai madame Patin.

LISETTE.

Et vous aurez la complaisance de vouloir bien souscrire à cette condition?

M. MIGAUD.

J'assure par-là plus de quarante mille livres de rente à ma famille.

LISETTE.

Cela vaut bien que vous vous exposiez à enrager le reste de vos jours.

M. MIGAUD.

J'aurai moins à souffrir que tu ne penses; et je suis, grâces au ciel, d'une profession et d'un caractère à mettre une femme à la raison.

LISETTE.

Commencez donc dès à présent à y mettre madame Patin; car je vous avertis que si vous attendez, pour la rendre sage, que vous soyez son mari, vous courez risque de la voir mourir folle.

M. MIGAUD.

Que me dis-tu là?

LISETTE.

Je me suis senti de l'inclination à vous rendre service; et il me semble que monsieur votre fils, qui est un garçon si sage et si honnête, fera bien un meilleur usage des quarante mille livres de rente à qui vous en voulez, que le petit fat à qui madame Patin les destine.

M. MIGAUD.

Explique-moi cette énigme-là ? Ta maîtresse auroit-elle changé de pensée ?

LISETTE.

Elle s'est mis la cour en tête ; et, pour y paroître avec éclat, elle prétend épouser le chevalier de Ville-Fontaine.

M. MIGAUD.

Cela ne se peut pas.

LISETTE.

Je ne sais pas si cela se peut, mais je sais bien que cela est.

M. MIGAUD.

Le chevalier de Ville-Fontaine ! Tu te moques, mon enfant, cet homme-là n'est point fait pour épouser. C'est un aventurier qui n'en a pas le temps, un jeune extravagant qui n'a pas cent pistoles de revenu, qu'on ne connoît à la cour que par les ridicules qu'il s'y donne, et qui n'a pour tout mérite que celui de boire, et de prendre du tabac.

LISETTE.

Eh bien ! monsieur, boire et prendre du tabac, c'est ce qui fait aujourd'hui le mérite de la plupart des jeunes gens.

M. MIGAUD.

Je ne saurois croire ce que tu me dis.

LISETTE.

Non, ne le croyez pas ; mais avertissez-en toujours monsieur Serrefort par précaution, et prenez

vos mesures comme si vous en étiez persuadé; la suite vous convaincra du reste. Voici notre chevalier; adieu. Ne perdez point de temps, et comptez que ce n'est pas peu que je me mêle de vos affaires.

M. MIGAUD.

L'étrange chose que la tête d'une femme!

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

BONJOUR, ma pauvre Lisette. Ah, ah! tu as du dessein aujourd'hui. Te voilà plus parée que de coutume, et toujours plus belle que tout ce que j'ai vu de plus beau. Quel charmant embonpoint?

LISETTE.

Est-ce à moi que vous parlez, monsieur?

LE CHEVALIER.

Et à qui donc?

LISETTE.

J'ai cru que c'étoit un compliment pour quelque dame, que vous répétiez comme une leçon. Madame vous a attendu long-temps, monsieur.

LE CHEVALIER.

En vérité, tu es une des plus aimables filles que je connoisse. Mais qui te fait tes manteaux? Je veux mettre ton ouvrière en crédit. Par ma foi, voilà le plus galant négligé qu'on ait jamais vu. Comme elle se coiffe, la friponne!

LISETTE.

Vous voulez bien, monsieur, que j'aille dire à madame que vous êtes ici. Elle n'est qu'à dix pas, chez une de ses amies.

LE CHEVALIER.

Attends, attends, Lisette : un moment plus ou moins ne fera rien à la chose.

LISETTE.

Pardonnez-moi, monsieur, je serai bien aise qu'on l'avertisse de votre impatience; aussi bien, voilà Crispin qui a quelque chose à vous dire.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Ah! vous voilà, monsieur; je vous cherchois par-tout pour vous dire que la baronne....

LE CHEVALIER.

Paix, paix; tais-toi. Ne vois-tu pas où nous sommes?

CRISPIN.

Oui, monsieur; mais la baronne....

LE CHEVALIER.

Eh! ventrebleu, maraud, ne t'ai-je pas dit que quand je suis chez une femme, je ne veux point que tu me viennes parler d'aucune autre?

CRISPIN.

Cela est vrai; mais, monsieur, cette baronne....

LE CHEVALIER.

Mais, monsieur le fat, taisez-vous, encore une fois, et ne venez point gâter une affaire qui est peut-être la meilleure qui me puisse arriver.

CRISPIN.

Oh, oh! quoi, monsieur! la maîtresse du logis parle-t-elle de mariage? songez-vous à l'épouser? l'aimez-vous?

LE CHEVALIER.

Moi, l'aimer? pauvre sot!

CRISPIN.

De quelle affaire parlez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je l'épouserai, si je veux; mais je la hais comme la peste, et ce ne seroit pas elle que j'épouserois.

CRISPIN.

Non? Le diable m'emporte, si je vous entends.

LE CHEVALIER.

Ce seroit quarante mille livres de rente qu'elle possède dont je pourrois être amoureux.

CRISPIN.

C'est-à-dire, que ce sont les quarante mille livres de rente que vous épouseriez en l'épousant?

LE CHEVALIER.

Et quoi donc? Si j'avois à aimer, ce ne seroit pas madame Patin, dieu me damne.

CRISPIN.

Ce ne seroit pas aussi la vieille baronne; car vous lui promettez tous les huit jours de l'épouser

dans la semaine, et il y a près d'un an que vous l'amusez.

LE CHEVALIER.

Si la baronne avoit gagné ses procès, je la préférerois à madame Patin; et quoiqu'elle ait quinze ou vingt années davantage, ses procès gagnés lui donneroient quinze ou vingt mille livres de rente plus que n'a madame Patin.

CRISPIN.

C'est-à-dire, que s'il en venoit encore quelqu'autre plus riche que ces deux-là, vous prendriez parti avec la dernière?

LE CHEVALIER.

Je les ménagerai toutes, autant qu'il s'en présentera, le plus long-temps que je pourrai, et je me déterminerai pour celle qui accommodera le mieux mes affaires.

CRISPIN.

Et pour accommoder les miennes, j'ai envie d'en prendre quelqu'une de celles que vous ne voudrez point; car, entre nous, monsieur, je n'aime point les soubrettes, voyez-vous. A propos d'aimer, je crois que vous n'aimez rien, vous, que votre profit.

LE CHEVALIER.

Je ne sais si je n'aimerois point une petite brune, qui est la plus charmante du monde; et si elle étoit aussi riche qu'elle voudroit me le faire croire, je n'hésiterois point à lui sacrifier toutes les autres.

CRISPIN.

Quelle petite brune? comment l'appelez-vous?

LE CHEVALIER.

Je n'ai pu encore savoir son nom.

CRISPIN.

Je m'étonnois aussi; car il n'y a point de petite brune sur mon mémoire.

LE CHEVALIER.

Ce n'est que depuis quatre jours que je la vois tous les soirs aux Tuileries. Je lui ai fait croire qu'on m'appeloit le marquis des Guerrets. Parbleu, c'est une conquête aussi difficile que j'en connoisse. Je ne suis pourtant pas mal auprès d'elle.

CRISPIN.

En quatre jours! voilà une conquête bien difficile, vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Elle a un père extrêmement bizarre, à ce qu'elle m'a dit; et ce n'est que sous le prétexte d'aller voir une certaine tante qu'elle trouve moyen de venir les soirs à la promenade.

CRISPIN.

Toute jeune et toute petite personne qu'elle est, elle ment déja à la perfection, n'est-ce pas?

LE CHEVALIER.

Elle a de l'esprit au-delà de l'imagination, une vivacité.... La charmante petite créature!

CRISPIN.

Diable!

LE CHEVALIER.

Ne m'en parle plus, Crispin, ne m'en parle plus, je t'en prie. Vois-tu; j'ai des entêtemens de fortune, et je craindrois de me faire, avec cette petite personne, une affaire de cœur qui me mèneroit peut être trop loin.

CRISPIN.

Vous avez raison.

LE CHEVALIER.

Songeons au solide, mon ami; nous donnerons ensuite dans la bagatelle.

CRISPIN.

C'est bien dit. Or çà, je vois bien que c'est la dame d'ici qui est la meilleure à ménager, et je m'en vais renvoyer madame la baronne avec ses présens.

LE CHEVALIER.

Comment? que parles-tu de présens?

CRISPIN.

C'est ce que je vous ai voulu dire d'abord, que madame la baronne vous attend chez vous avec des présens; mais je vais les renvoyer.

LE CHEVALIER.

Attends, attends un peu. Et qu'est-ce que c'est que ces présens?

CRISPIN.

Hé! monsieur, c'est, par exemple, un fort beau carrosse qu'elle a fait mettre sous une de vos remises, deux gros chevaux dans votre écurie, un

cocher et un gros barbet qui ont amené tout cela, et que je vais renvoyer, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Non, non, demeure. Cette pauvre femme! elle m'aime dans le fond, et je ne veux pas la fâcher.

CRISPIN.

Vous avez raison; mais vous ne songez pas que madame Patin....

LE CHEVALIER.

Je songe que madame Patin aime le grand air et le grand équipage. Le carrosse est beau?

CRISPIN.

Il est des plus beaux qui se portent.

LE CHEVALIER.

Cette pauvre baronne! et les chevaux?

CRISPIN.

Les chevaux sont des chevaux qui ont l'air aisé. Vous n'en avez jamais encore eu comme ceux-là.

LE CHEVALIER.

La pauvre femme! Va, va-t'en lui dire que je la remercie, et que j'aurai l'honneur de la voir cette après-dînée.

CRISPIN.

Oh! sans vous, il n'y a rien à faire; et je m'en vais gager qu'elle emmènera les chevaux, le carrosse et le barbet, si vous ne venez les recevoir vous-même; et encore faut-il vous dépêcher, car elle a des affaires, et il me semble qu'elle m'a dit qu'un de ses procès se jugeoit demain sans faute.

LE CHEVALIER.

Eh bien, dis-lui seulement que je la verrai aujourd'hui sans y manquer.

CRISPIN.

Vous lui avez manqué vingt fois de parole : voulez-vous qu'elle se fie à la mienne ?

LE CHEVALIER.

Voilà madame Patin. Va vîte faire ce que je dis.

CRISPIN.

Parbleu, vous viendrez, puisque vous voulez garder l'équipage.

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maraud, et laisse-moi sortir honnêtement d'avec celle-ci.

SCÈNE VIII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN.

Je vous fais attendre, monsieur le chevalier ; mais vous me devez savoir bon gré de ne me pas trouver chez moi. Comme je n'y veux être que pour vous, je suis bien aise de me dérober aux importunités de quelques gens qui se croient en droit de me parler à toute heure, et à qui mes gens n'osent fermer la porte au nez, quoique je leur aie commandé plus de mille fois de le faire.

LE CHEVALIER.

On est trop payé, madame, du chagrin d'avoir attendu, quand on a le bonheur de vous voir un moment, et j'attendrai toujours volontiers, quand je serai sûr de ne pas attendre inutilement.

MADAME PATIN.

Qu'il est obligeant, et qu'il dit les choses de bonne grâce! Au moins, monsieur le chevalier, Lisette m'a rendu compte de votre honnêteté; vous ne vouliez pas qu'elle me vînt avertir, de peur de me détourner; mais j'aurois été bien fâchée contre elle.

LE CHEVALIER.

Je craignois de donner du chagrin à la compagnie que vous venez de quitter.

MADAME PATIN.

Il n'y avoit que des femmes, au moins; et vous n'avez point de rivaux à craindre.

CRISPIN, *bas, au chevalier.*

Le carrosse s'ennuiera sous la remise.

LE CHEVALIER.

Paix.

MADAME PATIN.

Que dit Crispin?

CRISPIN.

Rien, madame.

MADAME PATIN.

Passons dans mon cabinet, nous y serons mieux qu'ici.

CRISPIN, *bas, au chevalier.*

Les chevaux s'impatienteront, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Te tairas-tu ?

MADAME PATIN.

Allons, monsieur le chevalier.

CRISPIN.

Adieu l'équipage.

MADAME PATIN.

A qui en a-t-il? Que parle-t-il d'équipage ?

LE CHEVALIER.

Je ne sais, madame, ce qu'il marmotte entre ses dents, de carrosse, de chevaux, d'équipage. C'est mon sellier qui m'attend, n'est-ce pas ?

CRISPIN.

Oui, monsieur.

LE CHEVALIER.

M'a-t-on amené ces deux chevaux neufs ?

CRISPIN

Oui, monsieur, et ils vous attendent, comme je vous ai dit.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame; c'est un nouveau carrosse que je me donne. Je sais que je vous fais plaisir de me bien mettre en équipage; et je meurs d'impatience de voir si vous devez être contente de celui-ci.

MADAME PATIN.

Je vais le voir avec vous; et puisque c'est pour me plaire que vous faites cette dépense, je serai

bien aise d'être la première à vous en dire mon sentiment. Allons.

LE CHEVALIER.

Ah! madame! songez de grâce....

MADAME PATIN.

A quoi, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Eh, madame!

MADAME PATIN.

Comment?

LE CHEVALIER.

Que diroit-on, madame, dans le monde, des petits soins qu'on vous verroit prendre? Cela seul suffiroit pour découvrir ce que nous avons intérêt de cacher; et je serois au désespoir que quelques soupçons nous attirassent de chagrinantes remontrances de votre famille et de la mienne.

CRISPIN.

Assurément, madame, et il ne seroit pas honnête que mon maître essayât son carrosse devant vous. La femme de son sellier est une causeuse!

LE CHEVALIER.

Oui, madame, il y a des suites à craindre que je prévois, et que je ne saurois vous dire. Adieu, madame, je reviendrai dans un instant, si vous voulez me le permettre.

MADAME PATIN.

Adieu donc, chevalier. Ne tardez pas, je vous prie, et passez chez votre notaire pour ce que vous savez.

SCÈNE IX.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ma foi, madame, ce n'étoit pas la peine de quitter le jeu pour être sacrifiée par monsieur le chevalier à l'impatience de voir son carrosse.

MADAME PATIN.

Que tu es folle, Lisette! Je lui sais bon gré de cette impatience. C'est pour me faire plaisir qu'il a fait faire ce carrosse. Je gage qu'il y a fait mettre des chiffres.

LISETTE.

Je ne sais; mais je crains bien que ce monsieur le chevalier ne vous donne bien des chagrins. Les gens de la cour, et les jeunes gens surtout, sont d'étranges personnages. Celui-ci, encore qu'il soit votre amant, vous voyez avec quelle brusquerie il vous quitte, pour aller voir un carrosse neuf. S'il est jamais votre mari, il se levera d'auprès de vous dès quatre heures du matin, pour voir panser ses chevaux. Le beau régal pour une femme!

MADAME PATIN.

Tu ne sais ce que tu dis.

LISETTE.

Vous m'en direz des nouvelles.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. SERREFORT, LISETTE.

LISETTE.

Au moins, monsieur, dites-lui bien que vous êtes entré malgré moi : elle n'y veut pas être, comme je vous dis, et vous me feriez quereller infailliblement.

M. SERREFORT.

Ne te mets pas en peine, je la chapitrerai de manière qu'elle n'aura pas la hardiesse de quereller de plus de huit jours. L'extravagante! Elle se fait de belles affaires! S'il faut malheureusement que celle-ci éclate à la cour, nous ne pourrons jamais nous parer de quelque grosse taxe.

LISETTE.

De quelle affaire parlez-vous là?

M. SERREFORT.

Est-ce que tu n'étois pas avec elle ce matin, quand elle a eu bruit avec cette femme de qualité?

LISETTE.

Vous savez déja cette aventure?

M. SERREFORT.

Je l'ai sue un quart d'heure après qu'elle est arrivée; et, comme on achevoit de me la conter,

monsieur Migaud est venu m'avertir du dessein où elle est d'épouser un certain chevalier de Ville-Fontaine.

LISETTE.

Franchement, monsieur, vous avez là une belle-sœur qui vous donnera de la peine à la réduire ; je doute que vous en veniez à bout.

M. SERREFORT.

J'y brûlerai mes livres.

LISETTE.

Surtout ne manquez pas de crier bien fort, et de prendre un ton d'autorité avec elle ; car, voyez-vous, quoiqu'elle vous méprise quand vous n'y êtes pas, elle vous craint quand elle vous voit, et elle n'ose pas vous contredire en face.

M. SERREFORT.

Laisse-moi faire.

LISETTE.

La voici.

SCÈNE II.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur a voulu demeurer malgré moi, madame.

MADAME PATIN.

Ah ! monsieur Serrefort, quel dessein vous amène ? Vous m'auriez fait plaisir de me souffrir

seule aujourd'hui; mais, puisque vous voilà, finissons, je vous en prie. De quoi s'agit-il?

M. SERREFORT.

Qu'est-ce donc, madame ma belle-sœur? de quel ton le prenez-vous là, s'il vous plaît? Écoutez, vous vous donnez des airs qui ne vous conviennent point; et, sans parler de ce qui me regarde, vous prenez un ridicule dont vous vous repentirez quelque jour.

MADAME PATIN.

Un fauteuil, Lisette. Je prévois que monsieur va m'endormir.

M. SERREFORT

Non, madame, et si vous êtes sage, ce que j'ai à vous dire, vous réveillera terriblement, au contraire.

MADAME PATIN.

Ne prêchez donc pas long-temps, je vous prie.

M. SERREFORT.

Si vous pouviez profiter de mes sermons, il ne vous arriveroit pas tous les jours de nouvelles affaires qui vous perdront entièrement à la fin.

MADAME PATIN.

Ah, ah! vous vous intéressez étrangement à ma conduite.

M. SERREFORT.

Et qui s'y intéressera, si je ne le fais pas? Vous êtes la tante de ma fille, veuve de maître Paul Patin, mon frère, et je ne veux point que l'on dise

dans le monde que la veuve de mon frère, la tante de ma fille, est une folle achevée.

MADAME PATIN.

Comment, une folle? Vous perdez le respect, monsieur Serrefort, et il faut que je trouve les moyens de me défaire de vous, pour ne plus entendre des sottises, à quoi je ne sais point répondre.

M. SERREFORT.

Hé, ventrebleu! madame Patin, vous devriez vous défaire de toutes vos manières et de vos airs de grandeur, sur-tout pour ne plus recevoir d'avanie pareille à celle d'aujourd'hui.

MADAME PATIN.

Vous devriez, monsieur Serrefort, ne me point reprocher des choses où je ne suis exposée que parce qu'on me croit votre belle-sœur; mais voilà qui est fait, monsieur Serrefort; je ferai afficher que je ne la suis plus depuis mon veuvage; je vous renonce pour mon beau-frère, monsieur Serrefort; et puisque jusqu'ici mes dépenses, la noblesse de mes manières et tout ce que je fais tous les jours n'ont pu me corriger du défaut d'avoir été la femme d'un partisan, je prétends....

M. SERREFORT.

Hé! têtebleu, madame Patin, c'est le plus bel endroit de votre vie que le nom de Patin; et sans l'économie et la conduite du pauvre défunt, vous ne seriez guère en état de prendre des airs si ridicules. Je voudrois bien savoir....

MADAME PATIN.

Courage, courage, monsieur Serrefort; vous faites bien de jouer de votre reste.

M. SERREFORT.

Je voudrois bien savoir, vous dis-je, si vous ne feriez pas mieux d'avoir un bon carrosse, mais doublé de drap couleur d'olive, avec un chiffre entouré d'une cordelière, un cocher maigre, vêtu de brun, un petit laquais seulement pour ouvrir la portière, et des chevaux modestes, que de promener par la ville ce somptueux équipage, qui fait demander qui vous êtes; ces chevaux fringants qui éclaboussent les gens de pied, et tout cet attirail, enfin, qui vous fait ordinairement mépriser des gens de qualité, envier de vos égaux, et maudire par la canaille. Vous devriez, madame Patin, retrancher tout ce faste qui vous environne.

LISETTE.

Mais, monsieur.... (*à madame Patin, qui tousse, crache et se mouche.*) Qu'avez-vous, madame?

MADAME PATIN.

Je prends haleine. Monsieur ne va-t-il pas passer au second point?

M. SERREFORT.

Non, madame, et j'en reviens toujours à l'équipage.

MADAME PATIN.

Le fatigant homme!

M. SERREFORT.

Que faites-vous entre autres choses, de ce cocher à barbe retroussée? Quand ce seroit celui de la reine de Saba....

LISETTE.

Mais, est-ce que vous voudriez, monsieur, que madame allât faire la barbe à son cocher?

M. SERREFORT.

Non; mais qu'elle en prenne un autre.

MADAME PATIN.

Oh bien, monsieur, en un mot comme en mille, je prétends vivre à ma manière; je ne veux point de vos conseils et me moque de vos remontrances. Je suis veuve, dieu merci : je ne dépends de personne que de moi-même. Vous venez ici me morigéner comme si vous aviez quelque droit sur ma conduite; c'est tout ce que je pourrois souffrir à un mari.

M. SERREFORT.

Quand monsieur Migaud sera le vôtre, il fera comme il l'entendra, madame; car je crois que vous ne manquerez pas de parole; et si vous aimez tant la dépense, ce mariage au moins vous donnera quelque titre qui rendra vos grands airs plus supportables.

MADAME PATIN.

Oui, monsieur; quand monsieur Migaud sera mon mari, je prendrai ses leçons, pourvu qu'il ne suive pas les vôtres. Il s'accommodera de mes manières, ou je me ferai aux siennes. Est-ce fait? avez-

vous tout dit? Sortez-vous, ou voulez-vous que je sorte?

M. SERREFORT.

Non, madame, demeurez; je ne me mêlerai plus de vos affaires, je vous assure; mais qu'une tête bien sensée en ait au plus tôt la conduite, et que ce double mariage que nous avons résolu, se termine avant la fin de la semaine, je vous prie.

MADAME PATIN.

Ne vous mettez pas en peine.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Voila un sot homme, de ne pas dire d'abord les choses. Il étoit bien besoin de tout ce préambule pour en venir à l'affaire de monsieur Migaud. Que ne s'expliquoit-il dès en entrant? vous lui auriez dit oui tout aussitôt, et il ne vous auroit pas tant ennuyée.

MADAME PATIN.

Hé! ne faut-il pas bien qu'il me fatigue? Il semble qu'il ne soit fait que pour cela.

LISETTE.

Franchement, madame, il m'ennuie quelquefois pour le moins autant que vous.

MADAME PATIN.

Que je le hais! Je ne serai point satisfaite qu'il ne lui soit arrivé quelque aventure désespérante.

LISETTE.

Il le mérite bien; et quand vous serez une fois la belle-mère de sa fille, vous aurez bien des occasions de le désespérer.

MADAME PATIN.

La belle-mère de sa fille, moi! tu n'y songes pas, Lisette. Ne t'ai-je pas tantôt fait confidence de l'affaire du chevalier?

LISETTE.

Ah! par ma foi, madame, je vous demande pardon; je ne m'en souvenois pas, et je croyois que vous l'aviez oublié, à cause de ce que vous venez de dire à monsieur Serrefort.

MADAME PATIN.

Que tu es bête, ma pauvre Lisette! j'aurois promis à monsieur Serrefort tout ce qu'il auroit voulu pour après-demain.

LISETTE.

Oui, madame?

MADAME PATIN.

Oui, vraiment; car dès demain je me mettrai hors d'état de lui pouvoir tenir parole.

LISETTE.

Cela est bien adroit.

MADAME PATIN.

Nous avons pris, le chevalier et moi, toutes les mesures qu'il faut pour nous marier cette nuit, à cinq heures du matin.

LISETTE.

Vous avez des précautions admirables. Mais voici votre petite nièce bien échauffée.

MADAME PATIN.

Quoi, je serai toujours obsédée ou par le père, ou par la fille! La mère ne viendra-t-elle point encore?

SCÈNE IV.

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

J'attendois avec impatience que mon père sortît, ma tante, pour vous dire une nouvelle, qui vous fera voir que je suis autant dans vos intérêts que mon père vous est contraire.

MADAME PATIN.

Que vous soyez dans mes intérêts, ou qu'il n'y soit pas, c'est pour moi la même chose.

LUCILE.

Oh! ma tante, je crois que vous ne serez pourtant pas fâchée de savoir ce qu'on a dit à mon père.

MADAME PATIN

Et qu'a-t-on pu dire à votre père?

LUCILE.

Que vous vouliez épouser un homme de la cour, et il a résolu je ne sais combien de choses pour vous en empêcher.

MADAME PATIN.

Et qui peut avoir dit cette nouvelle, Lisette?

LISETTE.

Je ne sais, madame. Le chevalier a causé, peut-être : les chevaliers sont de grands causeurs ordinairement.

LUCILE.

Le moyen de rompre ses mesures, c'est de faire vos affaires tout doucement, ma tante, et de vous marier en cachette.

MADAME PATIN.

Je sais ce qu'il faut que je fasse. Les gens qui ont dit cette nouvelle sont des bêtes, et votre père aussi.

LUCILE.

Je vous demande pardon, ma tante; mais j'ai une démangeaison furieuse de vous voir femme de qualité.

MADAME PATIN.

Vous aurez bientôt ce plaisir-là, et je vous conseille, par avance, de commencer de bonne heure à garder avec moi certain respect où vous devez être, et où vous auriez peut-être peine à vous accoutumer dans la suite.

LUCILE.

Comment donc, ma tante?

MADAME PATIN.

Défaites-vous sur-tout de *ma tante*, et servez-vous du mot de *madame*, je vous prie, ou demeurez chez votre père.

LUCILE.

Mais, ma tante, puisque vous êtes ma tante, pourquoi faut-il que je vous appelle autrement?

MADAME PATIN.

C'est qu'étant femme de qualité, et vous ne l'étant pas, je ne pourrois pas honnêtement être votre tante, sans déroger en quelque façon.

LUCILE.

Oh! que cela ne vous embarrasse pas, ma tante; je deviendrai bientôt aussi femme de qualité.

MADAME PATIN.

Que dites-vous?

LUCILE.

Il ne tiendra qu'à moi d'être pour le moins aussi grande dame que vous.

MADAME PATIN.

Plaît-il?

LUCILE.

Je connois un seigneur tout des plus jolis, que j'ai vu plusieurs fois aux Tuileries, qui m'épousera dès que je voudrai. Ne vous mettez pas en peine.

MADAME PATIN.

Ah, ah! et comment s'appelle-t-il ce seigneur?

LUCILE.

On l'appelle monsieur le marquis des Guerrets. Il est fort riche, et fort de qualité; car il me l'a dit.

MADAME PATIN.

Vraiment, je suis bien aise, ma nièce, que, malgré la mauvaise éducation que votre père vous

a donnée, vous preniez des sentiments dignes de l'honneur que je vous fais, de vouloir être votre parente. Voilà de quoi vous avez profité à me voir, et vous m'avez cette obligation.

LUCILE.

Il faut que je vous en aie encore une autre, ma tante.

MADAME PATIN.

Que faut-il faire?

LUCILE.

Vous marier, au plus tôt, s'il vous plaît, avec ce monsieur que vous aimez, afin que cela m'autorise à épouser celui que j'aime aussi, et que quand mon père voudra me quereller, je puisse lui répondre : *Je n'ai pas fait pis que ma tante.*

LISETTE.

Vous avez raison. C'est une terrible chose que l'exemple.

LUCILE.

Mais il faudroit que ma tante se dépêchât, car monsieur le marquis des Guerrets, qui m'aime, a furieusement d'impatience.

MADAME PATIN.

Oh bien, ma nièce, puisque vous êtes dans de si bonnes dispositions, je veux bien vous faire une confidence, que je n'ai encore faite à personne qu'à vous. Je me marie demain à cinq heures du matin.

LUCILE.

A cinq heures du matin!

MADAME PATIN.

Oui, ma nièce, à cinq heures. Si l'exemple vous encourage, c'est à vous de voir à quoi vous vous déterminez.

LUCILE.

Je vais écrire à mon amant, et lui mander qu'il prenne toutes ses précautions, afin que nous nous dépêchions aussi. Adieu, ma tante.

MADAME PATIN.

Adieu, ma nièce.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Ah, Lisette, que voilà bien de quoi me venger de M. Serrefort! Sa fille est entêtée d'un homme de cour, un homme de cour la veut épouser, et elle meurt d'être épousée. Si le père et la mère en pouvoient mourir de chagrin, nous serions débarrassés de deux ennuyeux personnages.

LISETTE.

Mais, madame, est-ce que vous donnerez les mains aux desseins de votre nièce?

MADAME PATIN.

Assurément, et je n'ai garde de manquer une si belle occasion de désespérer M. Serrefort.

LISETTE.

Cela est bien charitable, vraiment. Mais voici le chevalier.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Eh bien! madame, n'ai-je pas fait diligence?

MADAME PATIN.

Quelque peu que vous ayez tardé, chevalier, je trouve les moments bien longs quand je ne vous vois point, et mon impatience....

LE CHEVALIER.

Jugez de la mienne par la vôtre, madame; faites-moi, je vous prie, la justice de croire que je ne vis qu'autant que je suis auprès de vous.

MADAME PATIN.

Cela est tout-à-fait obligeant.

LISETTE, *bas.*

Je crains la conversation qu'ils vont avoir ensemble, et je voudrois bien que quelqu'un vînt les interrompre.

MADAME PATIN.

Lisette, dites là-bas que je n'y veux être pour personne, et mettez-nous, je vous prie, cette après-dînée, à couvert des importuns.

LISETTE.

Oui, madame. *(bas en s'en allant.)* S'il n'en vient point, j'en irai chercher moi-même.

SCÈNE VII.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER.

MADAME PATIN.

Eh bien! chevalier, êtes-vous bien content de votre équipage?

LE CHEVALIER.

Il marchera ce soir; s'il est de votre goût, madame, il ne lui manquera aucune chose pour être parfaitement au mien.

MADAME PATIN.

Puisque cela est, je l'admire par avance, et je le trouve des mieux entendus. Vous y avez fait mettre vos armes?

LE CHEVALIER.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Des chiffres? Je l'ai deviné dès tantôt.

LE CHEVALIER.

En vérité, madame, je ne sais ce que le peintre s'est avisé d'y mettre.

MADAME PATIN.

Allez, allez, je vous le pardonne.

LE CHEVALIER.

Quoi, madame?

MADAME PATIN.

Le chiffre doit être fort beau, l'N et l'U font un assemblage fort agréable.

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

Comme je m'appelle Nanette, l'N y domine apparemment?

LE CHEVALIER.

Madame.

MADAME PATIN.

Vous faites le discret, chevalier; mais vous êtes un badin, et dans les termes où nous en sommes, toutes ces façons-là ne sont pas permises.

LE CHEVALIER, *bas.*

J'enrage; le chiffre du carrosse est apparemment celui de la baronne.

MADAME PATIN.

Avez-vous passé chez le notaire?

LE CHEVALIER.

Oui, madame. Je ne l'ai point trouvé, et je lui ai laissé un billet.

SCÈNE VIII.

LA BARONNE, LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE, *repoussant la baronne.*

Mais, madame....

LA BARONNE.

Vous êtes une sotte, ma mie, votre maîtresse y est toujours pour moi.

LE CHEVALIER.

Vous êtes mal obéie, madame, et voici quelqu'un qui vous demande.

MADAME PATIN.

Ah, juste ciel! c'est une importune plaideuse, dont nous ne serons débarrassés d'aujourd'hui.

LE CHEVALIER, *bas*.

Comment, morbleu, c'est ma baronne! Voici bien un autre embarras. Par où diantre me tirer d'intrigue?

LISETTE.

Il nous a été impossible de faire tête à madame, et le portier ni moi n'avons pu lui persuader que vous n'y étiez pas.

MADAME PATIN.

Et pourquoi lui dire que je n'y suis pas? Est-ce pour des personnes comme elle qu'on n'y veut pas être? Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Je vous le disois bien, ma mie; vous êtes une bête, comme vous voyez. Ah, ah! monsieur le chevalier, que faites-vous ici?

LE CHEVALIER.

Mais vous, madame, par quelle aventure....

MADAME PATIN, *à Lisette*.

Le chevalier connoît la baronne!

LA BARONNE.

Je venois ici, madame, pour solliciter encore vos recommandations pour mon procès; mais je

ne m'attendois pas d'y trouver monsieur le chevalier. Qu'y vient-il faire, madame?

MADAME PATIN, *bas, à Lisette.*

Elle y prend un grand intérêt. *(haut.)* Madame, je ne sais....

LE CHEVALIER, *à madame Patin.*

Ah, madame! regardez, je vous prie, les affaires de madame la baronne comme les miennes propres; vous ne me sauriez faire plus de plaisir. *(à la baronne.)* Vous voyez comme je m'intéresse pour vous, madame.

MADAME PATIN, *bas.*

Voilà un brouillamini où je ne comprends rien.

LA BARONNE, *bas.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

MADAME PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends point d'où vient votre curiosité sur le chapitre de monsieur le chevalier, ni par quel motif....

LA BARONNE.

Comment, madame, par quel motif?

LE CHEVALIER, *à la baronne.*

Hé, madame, de grâce! *(à madame Patin.)* Que tout ceci ne vous étonne point; madame est une personne de qualité (c'est ma cousine germaine) qui m'estime cent fois plus que je ne mérite; (je suis son héritier;) elle a pour moi quelque bonté : (ne parlez pas de notre mariage;) j'en ai toute la reconnoissance imaginable; (elle y mettroit obstacle,) et comme elle a de certaines vues pour mon établis-

sement et pour ma fortune, elle craint que je ne prenne des mesures contraires aux siennes.

LA BARONNE.

Oui, madame, voilà par quel motif....

MADAME PATIN.

Je vous demande pardon, madame.

LA BARONNE.

Vous vous moquez, madame. Mais dites-moi seulement, je vous prie, quel commerce monsieur le chevalier....

MADAME PATIN.

Commerce, madame! Qu'est-ce que cela veut dire, commerce?

LE CHEVALIER.

Comment, madame la baronne? ignorez-vous que la maison de madame est le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'illustre à Paris? (C'est une ridicule.) Que pour être en réputation dans le monde, il faut être connu d'elle? (Ne lui dites rien de notre dessein.) Que sa bienveillance pour moi est ce qui fait tout mon mérite? (C'est une babillarde qui le diroit); et qu'enfin, je fais tout mon bonheur de lui plaire, et que c'est cela qui m'amène ici?

MADAME PATIN.

Oui, madame, voilà tout le commerce que nous avons ensemble.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, madame.

LE CHEVALIER.

Hé, de grâce! mesdames, n'entrez point dans des éclaircissemens qui ne sont bons à rien. Soyez amies pour l'amour de moi, je vous en conjure, et que celle de vous deux qui m'estime le plus, embrasse l'autre la première.

(La baronne et madame Patin courent s'embrasser avec empressement.)

LA BARONNE.

Madame, je suis votre servante.

MADAME PATIN.

C'est moi qui suis la vôtre, madame.

LE CHEVALIER.

Parlons, parlons de votre procès, madame, je vous prie.

MADAME PATIN.

Au moins, je n'ai pas attendu vos recommandations, monsieur le chevalier, pour parler de l'affaire de madame; mais on trouve sa cause fort mauvaise.

LA BARONNE.

Madame, on a menti, je la maintiens bonne. Demandez à monsieur le chevalier, il la sait sur le bout de son doigt. Contez, contez-la un peu à madame.

LE CHEVALIER.

Vous avez tant d'affaires, madame, que je ne sais pas de laquelle il est question. Je sais seulement qu'elles sont toutes aussi claires que le jour, et accompagnées de certaines circonstances dont

je ne me souviens pas bien, mais qui sont les plus justes du monde, sans contredit.

LA BARONNE.

Je vous en fais juge vous-même, madame; écoutez seulement. C'est un procès intenté dès avant la bataille de Pavie. Mon bisaïeul y commandoit un régiment; il fut tué à cette bataille Ah! s'il étoit encore au monde, je serois bien sûre de gagner ma cause. N'est-il pas vrai, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Je crois que oui, madame.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, madame. (*Elle voit rire Lisette.*) Qu'avez-vous à rire, ma mie? Vous avez là une chambrière bien impertinente, madame; elle ne fait pas la révérence quand je parle de mes aïeux.

LISETTE.

Je vous demande pardon, madame; mais je n'ai pas l'honneur de les connoître.

LA BARONNE.

N'étoit la considération de votre maîtresse....

MADAME PATIN.

Laissez-nous, Lisette. Revenons à votre procès, madame, et finissons, je vous prie.

LA BARONNE.

Je ne sais où j'en suis, madame. Remettez-moi un peu, monsieur le chevalier.

SCÈNE IX.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Lisette, dis un peu à mon maître qu'il vienne me parler, j'ai quelque chose à lui dire.

LISETTE, *s'en allant.*

Va lui dire toi-même.

LA BARONNE.

Ah! m'y voilà, voici le fait. J'ai un moulin à vent, madame, il est à moi ce moulin à vent : on m'empêche de le faire tourner. Je demande la paisible possession de mon moulin ; cela n'est-il pas juste ?

MADAME PATIN.

Et ne l'avez-vous pas, madame ?

LA BARONNE.

Eh non, je ne l'ai pas. Il y a environ cent cinquante ans, oui, il y a environ cent cinquante ans, que le grand-père de ma partie fit planter proche de ma maison un bois qui fait à présent tout l'ornement de la sienne.

LE CHEVALIER, *bas.*

Crispin me fait signe. Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA BARONNE.

Cela veut dire qu'il fit planter ce bois par malice, pour me boucher la vue, et qu'il prévoyoit

bien qu'avec le temps ce bois deviendroit haute futaie.

MADAME PATIN.

Vous croyez, madame, qu'il a fait planter ce bois par malice?

LA BARONNE.

Assurément, madame; et moi, pour lui faire pièce par représailles, j'ai fait relever un vieux moulin abandonné.

CRISPIN, *au chevalier.*

J'ai à vous parler.

LA BARONNE.

Et comme ce moulin est plus ancien que le bois de ma partie, et que ce bois.... Écoutez bien ceci, s'il vous plaît, et que ce bois....

MADAME PATIN.

En vérité, madame, je ne comprends rien dans les affaires; mais je parlerai encore de la vôtre à monsieur Migaud, je vous assure.

LA BARONNE.

Oh! je vous prie, madame, j'ai là-bas mon carrosse. Allons ensemble chez lui tout à l'heure, s'il vous plaît.

MADAME PATIN.

Je ne puis sortir d'aujourd'hui, madame.

LA BARONNE.

Mais, mon procès se juge demain, madame

LE CHEVALIER, *bas.*

Prenons cette occasion aux cheveux. (*haut.*) Eh, madame, je vous conjure de mener la ba-

ronne chez monsieur Migaud. *(bas.)* Si vous ne l'emmenez d'ici, nous ne nous en déferons d'aujourd'hui.

MADAME PATIN.

Vous m'attendrez donc ici, chevalier?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Allons, madame, puisque vous le voulez.

LE CHEVALIER.

Allez, mesdames.

LA BARONNE.

Ne venez-vous pas avec nous, monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, je vous prie, madame, je ne sais point parler de procès.

LA BARONNE, *au chevalier.*

Que je vous retrouve donc chez moi.

LE CHEVALIER.

Je n'y manquerai pas.

MADAME PATIN.

Venez-vous, madame?

LA BARONNE.

Oui, madame, je vous suis.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, CRISPIN, LISETTE.

LISETTE.

Que veut Crispin à son maître ? Observons d'ici ce que ce peut être.

LE CHEVALIER.

Les voilà parties, dieu merci. Ah ! mon pauvre garçon, qu'il faut d'esprit pour se retirer d'une méchante affaire ! Mais que me veux-tu ? qu'as-tu à me dire ? d'où vient ton empressement ?

CRISPIN.

Je ne sais, monsieur.

LE CHEVALIER.

Comment ! tu ne sais, maraud ?

CRISPIN.

Monsieur, monsieur, ne vous fâchez pas. J'ai une lettre qui vous expliquera toutes choses. Le porteur m'a dit que ce n'étoit point de la bagatelle, et qu'il y alloit de votre fortune.

LE CHEVALIER.

Voyons donc, donne-la moi. Est-ce cela ?

CRISPIN.

Non, monsieur.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc ?

CRISPIN.

C'est la liste de vos maîtresses que nous fîmes l'autre jour, Jeanneton et moi, à la porte des Tuileries.

LE CHEVALIER.

Le fat! Veux-tu déchirer ces sottises-là?

CRISPIN.

Dieu m'en garde, monsieur! quand vous reprendrez du goût pour la bagatelle, vous serez bien aise, peut-être, de relire ce petit mémoire.

LE CHEVALIER.

Donne donc la lettre.

CRISPIN.

La voici.

LE CHEVALIER.

Voyons.

CRISPIN.

Non, non, ce sont les vers que vous fîtes faire l'autre jour, pour la baronne, par ce misérable poëte à qui vous donnâtes ce vieux justaucorps qui vous avoit tant servi à la chasse.

LE CHEVALIER.

Je n'aurai donc la lettre d'aujourd'hui?

CRISPIN.

Pardonnez-moi, monsieur, la voici. Elle vous est adressée sous le nom de monsieur le marquis des Guerrets. Comme vous m'avez fait confidence de ce nom, je n'ai pas manqué à la recevoir.

LE CHEVALIER.

C'est ma petite brune des Tuileries. Lisons:

« Vous avez témoigné tant d'envie de me con-
« noître, que je me suis résolue à satisfaire votre
« curiosité. Je vous attends dans les Tuileries, où
« j'ai mille choses à vous dire; ne manquez pas de
« vous y rendre. Adieu. »

CRISPIN.

Le porteur m'a menti, monsieur; ce billet-là sent la bagatelle.

LE CHEVALIER.

Pas tant bagatelle, Crispin; je cours trouver la betite brune.

CRISPIN.

Et madame Patin, que vous avez promis d'attendre?

LE CHEVALIER.

Tu as raison, mais il n'importe. Je serai de retour avant elle. En tous cas, il faut lui écrire: n'as-tu pas là ces vers que j'envoyai à la baronne?

CRISPIN.

Oui, monsieur, les voilà.

LE CHEVALIER.

Donne, ils serviront pour madame Patin.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vous les allez rendre bien circulaires. Vous les avez déja fait servir à plus de huit personnes différentes.

LE CHEVALIER.

Bon! qu'est-ce que cela fait? S'il falloit de nouveaux vers pour toutes celles à qui l'on écrit....

CRISPIN.

Diable, votre garderobe seroit bientôt dégarnie de justaucorps.

LE CHEVALIER.

Que dis-tu?

CRISPIN.

Rien, écrivez seulement. Si le poëte a vendu ces vers autant de fois que vous les avez envoyes, il n'y a point de fille de bonne maison qui n'en doive avoir.

LE CHEVALIER.

Tiens, attends madame Patin, et tu lui donneras mes tablettes.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vos tablettes sont-elles sages au moins?

LE CHEVALIER.

Que veux-tu dire?

CRISPIN.

N'y a-t-il point dedans quelques chansons un peu libertines?

LE CHEVALIER.

Comment?

CRISPIN.

Quelques adresses scandaleuses?

LE CHEVALIER.

Que tu es extravagant! Je n'ai ces tablettes que d'hier: ce fut la baronne qui me les donna.

CRISPIN.

C'est que les tablettes de vos pareils sont ordinairement de mauvais livres, et il y auroit conscience.... Mais voici Lisette qui nous écoute, je crois.

LE CHEVALIER.

Je la croyois avec madame Patin. N'a-t-elle rien entendu ?

CRISPIN.

Ma foi, je ne sais ; mais, puisque la voici, je vais lui laisser ces tablettes ; elle les donnera à sa maitresse.

LE CHEVALIER.

Non, demeure ici ; je veux que tu les donnes toi-même.

CRISPIN.

Ma foi, monsieur, je serois bien aise d'aller voir un peu ce que c'est que votre petite brune. Je suis curieux, voyez-vous ?

LE CHEVALIER.

Tais-toi donc, maroufle. Ma pauvre Lisette, je viens de me souvenir que j'ai une affaire de conséquence qui ne me permet pas d'attendre. Si ta maitresse revient avant moi, donne-lui ces tablettes, je t'en prie.

LISETTE.

C'est assez, monsieur, je n'y manquerai pas.

CRISPIN.

Tu n'as que faire de les ouvrir, il n'y a encore rien de drôle, et mon maître ne les a que depuis peu.

LISETTE.

Hé, va, va, je n'ai point de curiosité, et j'en sais plus que toutes les tablettes du monde n'en pourroient apprendre.

SCÈNE XI.

LISETTE, *seule.*

Tout ceci ne réjouira pas madame Patin; et j'ai entendu de certaines choses.... Mais qu'est-ce que ce papier? Ah, ah! *Liste des maîtresses de mon maître, avec leurs noms, demeures et qualités....* Vraiment, voilà un surcroît de réjouissance qui ne pouvoit venir plus à propos pour confirmer ce que j'ai à lui dire, et pour la détromper de son chevalier. Profitons de cette occasion, et donnons-lui ce petit régal aussitôt qu'elle sera revenue.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

M. MIGAUD, LISETTE.

LISETTE.

Non, monsieur, madame Patin n'est pas seule entêtée d'un homme de cour; Lucile, sa nièce et votre prétendue bru, suit l'exemple de sa tante; elle donne dans les gens du bel air, et traite un mariage *incognito* avec un galant du caractère du chevalier : elle en est éperdument amoureuse.

M. MIGAUD.

Ouais, voilà une étrange famille, et il faut être bien ennemi de son repos pour vouloir épouser et la tante et la nièce.

LISETTE.

Oui, mais quarante bonnes mille livres de rente sont quelque chose de bon, et cela fait passer sur bien des petites choses.

M. MIGAUD.

Tu as raison; cet entêtement où est madame Patin pour ce chevalier m'embarrasse un peu, je te l'avoue, à cause des quarante mille livres de rente.

LISETTE.

Toute la question est de lui faire perdre cet entêtement; car, après cela, vous ne vous ferez pas une affaire de la mettre à la raison.

M. MIGAUD.

D'accord; mais je crains que mon fils ne vienne pas si facilement à bout de Lucile.

LISETTE.

Oh! pour Lucile, dès que monsieur Serrefort saura la chose, il la mettra sur le bon pied, je vous en réponds. Il n'y a seulement qu'à rompre le cours d'une intrigue naissante; elle n'est encore guère avancée, dieu merci; et pourvu qu'on fasse diligence, il n'y a rien, ce me semble, à risquer pour monsieur votre fils.

M. MIGAUD.

Oh! ma pauvre Lisette, ce sont les suites qui me paroissent à craindre. Une jeune femme dont on force les volontés, tombe souvent dans de terribles irrégularités, sur-tout quand son mari a du foible pour elle et qu'elle a du penchant pour un autre.

LISETTE.

Ce n'est pas à moi de disputer contre vous sur ces sortes de choses, et vous devez mieux savoir ce qui en est; mais, en tout cas, vous êtes un bon père de famille, et vous aurez l'œil à tout. Ne songeons présentement qu'à guérir madame Patin de son entêtement; c'est le principal, comme je vous ai dit, et j'ai en main de quoi lui donner de furieux soupçons de son chevalier. Elle est prompte à prendre la chèvre, et elle y fera réflexion, je m'assure.

M. MIGAUD.

Et pour confirmer ces soupçons, je vais mêler adroitement le chevalier dans une affaire dont je viens donner avis à ta maîtresse. Il est bon de lui brouiller la cervelle de plusieurs manières et de plusieurs choses.

LISETTE.

La voici, je l'entends. Retirez-vous un moment, je lui dirai que vous êtes là.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, M. MIGAUD, LISETTE.

MADAME PATIN.

Où est le chevalier, Lisette? Qu'a-t-il dit en mon absence? qu'a-t-il fait?

LISETTE.

Il a fait haut le pied, madame, dès que vous avez eu le dos tourné.

MADAME PATIN.

Quoi! je ne sors que pour l'obliger, il me promet de m'attendre, et je ne le trouve pas?

LISETTE.

Bon! madame, est-ce que les gens comme monsieur le chevalier sont faits pour attendre, et peuvent-ils demeurer en place? cela est bon à des gens raisonnables, comme monsieur, par exemple, qui veut vous parler, et qui n'a point voulu sortir que vous ne fussiez rentrée.

MADAME PATIN, *bas.*

J'aimerois bien mieux que celui-là se fût impatienté que l'autre. (*haut.*) Je viens de chez vous, monsieur, et cela est fort mal de ne vous y être pas trouvé.

M. MIGAUD.

Je vous aurois attendue, madame, si j'avois pu prévoir l'honneur que vous m'avez fait; mais j'ai passé chez une marquise.

MADAME PATIN.

Chez une marquise, monsieur, chez une marquise! Quand on aura affaire à vous, il faudra vous aller chercher chez des marquises? Il me semble que des personnes comme vous, dévouées au public, ne doivent être que chez eux ou au palais, occupées uniquement à leurs affaires ou à celles de leurs parties.

M. MIGAUD.

Nos affaires et celles de nos parties ne nous occupent pas toujours : nous préférons souvent celles de nos amis, et je veux bien vous avouer que quelques avis qu'on m'a donnés sur quelque chose qui vous regarde, m'ont fait remettre à deux ou trois jours le jugement de ce procès dont vous m'avez écrit.

MADAME PATIN.

C'est pour la même affaire que j'allois chez vous; mais quel avis, monsieur, vous a-t-on donné où vous preniez tant d'intérêt?

M. MIGAUD.

Puisque l'affaire vous touche, il n'est pas extraordinaire que je m'y trouve intéressé. Vous avez eu quelque démêlé de carrosse à carrosse avec une marquise qu'on nomme Dorimène.

MADAME PATIN.

Ah, ah! qui vous a conté cette histoire? Vous connoissez cette marquise-là, monsieur?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Et c'est de chez elle que vous venez?

M. MIGAUD.

Oui, madame.

MADAME PATIN.

Eh bien! monsieur, vous n'avez qu'à y retourner, s'il vous plaît. C'est une bonne impertinente, que votre marquise Dorimène, et je vous trouve bien plaisant d'aller chez elle et de me le venir dire à mon nez vous-même.

M. MIGAUD.

Je ne lui ai rendu visite que pour vous obliger, madame; je la connois; elle est d'une humeur violente; elle se croit offensée, et elle est femme à vous barbouiller terriblement dans le monde.

MADAME PATIN.

Plaît-il, monsieur? que voulez-vous dire? Hé! sont-ce des femmes comme moi qu'on barbouille?

M. MIGAUD.

Hé! madame, il n'est rien plus facile aujourd'hui que de donner des ridicules, et même aux gens qui en ont le moins. Mais, quand vous seriez au-dessus de tout cela, vous voulez bien que je vous dise qu'il y a de certaines choses que vous devez craindre plus encore que le ridicule.

MADAME PATIN.

Et qu'ai-je à craindre, s'il vous plaît?

M. MIGAUD.

Tout, madame. Vous avez l'âme parfaitement belle; vous êtes la personne du monde la plus magnifique, et cela vous fait des jaloux : votre magnificence est soutenue d'un fort gros bien, que mille gens enragent de vous voir posséder si tranquillement. On pourroit troubler cette paisible jouissance par quelque recherche, et ces sortes de recherches sont ordinairement suivies d'une chute presque infaillible.

MADAME PATIN.

Oh! pour cela, monsieur, je ne crains point que votre marquise me fasse tomber aussi facilement qu'elle a fait reculer mon carrosse.

M. MIGAUD.

Je me suis servi déja du petit pouvoir que j'ai auprès d'elle pour l'obliger à se taire.

MADAME PATIN.

Qu'elle parle, qu'elle parle, je ne serai pas muette.

M. MIGAUD.

Je le crois; mais elle est une de ces parleuses qui disent peu de paroles qui ne portent coup. Je l'ai trouvée dans le dessein de faire un étrange éclat. Son courroux a un peu perdu de sa violence à ma prière, mais je ne l'ai que suspendu; c'est à vous, madame, de l'étouffer tout-à-fait.

MADAME PATIN.

Mais encore, que faudroit-il que je fisse pour cela?

M. MIGAUD.

Il faudroit lui rendre visite, lui faire quelques civilités.

MADAME PATIN.

Moi! lui rendre visite, lui faire des civilités! moi! moi!

M. MIGAUD.

Faites-lui donc au moins parler par quelque personne qui puisse la persuader mieux que je n'ai fait. La chose est de conséquence, madame.

MADAME PATIN.

Mais je ne connois point les amis de cette femme-là, et je ne veux point me donner de peine pour les connoître.

M. MIGAUD.

Cela n'est point si difficile; et si l'on pouvoit seulement trouver quelque habitude auprès d'un certain chevalier de Ville-Fontaine.....

MADAME PATIN.

Le chevalier de Ville-Fontaine, dites-vous?

M. MIGAUD.

Oui, madame, c'est un homme qui la gouverne absolument.

MADAME PATIN.

Ce chevalier est amoureux de cette marquise?

M. MIGAUD.

Non pas, madame; c'est la marquise qui est amoureuse du chevalier, et le chevalier a la bonté de souffrir qu'elle l'aime, parce qu'il y trouve son compte.

MADAME PATIN.

Lisette, qu'est-ce ceci?

M. MIGAUD.

Faites parler cet homme-là, madame : il n'est pas que quelque femme de vos amies ne soit des siennes, et il a la réputation de connoître bien des dames.

MADAME PATIN.

J'aurai soin de m'en informer.

M. MIGAUD.

Il y en a cinq ou six, entre autres, avec qui il a quelque espèce d'engagement, pour quelque façon de mariage, à ce que j'ai ouï dire.

MADAME PATIN.

Ma pauvre Lisette!

M. MIGAUD.

C'est un caractère d'homme fort particulier : il a, comme je vous ai dit, ordinairement cinq ou six commerces avec autant de belles. Il leur promet tour à tour de les épouser, suivant qu'il a plus ou

moins affaire d'argent. L'une a soin de son équipage, l'autre lui fournit de quoi jouer, celle-ci arrête les parties de son tailleur, celle-là paye ses meubles et son appartement, et toutes ces maîtresses sont comme autant de fermes qui lui font un gros revenu.

MADAME PATIN.

Voilà, comme vous dites, un étrange caractère, et je ne sais s'il n'y a point de risque à connoître un homme comme celui-là. Cela ne fait point d'honneur dans le monde.

M. MIGAUD.

C'est pourtant le seul qui peut apaiser la marquise, et vous épargner les démarches qui vous font tant de répugnance. Adieu, madame ; ne négligez point cette affaire, je vous en conjure : elle est plus importante que vous ne pouvez vous l'imaginer.

SCÈNE III.

MADAME PATIN, LISETTE.

LISETTE.

Ce monsieur Migaud regarde toujours vos affaires comme les siennes. Le pauvre homme ! il s'attend à devenir votre époux au premier jour.

MADAME PATIN.

Seroit-il possible, Lisette, que le chevalier fût fourbe au point qu'il a voulu me le persuader ?

LISETTE.

Bon, madame, fourbe! cela ne s'appelle point fourberie : en terme de cour, à ce que j'ai ouï dire, c'est gentillesse tout au plus.

MADAME PATIN.

Monsieur Migaud ne sait point que je le connois.

LISETTE.

Il n'y a pas d'apparence.

MADAME PATIN.

Et ce qu'il m'en a dit est assurément sans dessein.

LISETTE.

Vraiment, s'il vous avoit crue de ses amies, il n'en auroit pas parlé si librement.

MADAME PATIN.

Ah, Lisette! le chevalier me trompe assurément, et je suis peut-être une de ces cinq ou six à qui il promet tour à tour.

LISETTE.

Voilà des tablettes qu'il m'a chargée de vous donner, et je n'ai pas voulu vous les rendre en présence de monsieur Migaud.

MADAME PATIN.

Tu as bien fait. Que veut-il que je fasse de ces tablettes?

LISETTE.

Il a écrit quelque chose dessus, et ce sont peut-être les raisons qui l'ont empêché de vous attendre.

MADAME PATIN.

Voyons. Ah, ah! vraiment le chevalier n'est point si coupable. Il n'est sorti apparemment que pour avoir un prétexte de me faire cette galanterie.

LISETTE.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

Ce sont des vers les plus tendres du monde, et si son cœur les a dictés, j'ai bien lieu d'en être contente. Monsieur Migaud est un médisant, le chevalier est honnête homme.

LISETTE.

Oui, madame, assurément; et pour moi, je jurerois quasi qu'il vous aime.

MADAME PATIN.

Il m'en a fait lui-même un million de sermens.

LISETTE.

Ne vous le dis-je pas?

MADAME PATIN.

Quel papier as-tu là.

LISETTE.

C'est un papier que j'ai trouvé ici. Il faut que ce soit ce fou de Crispin qui l'ait laissé tomber de sa poche. Il y a quelque chose de tout-à-fait drôle, madame, et je l'ai gardé pour vous en donner le divertissement.

MADAME PATIN.

Voyons ce que c'est. *Liste des maîtresses de mon* *avec leurs noms, demeures et qualités.* Et vous cro[illegible], Lisette, que cela doit me divertir?

LISETTE.

Oui, madame. Lisez, lisez seulement le reste, cela vous donnera du plaisir, je vous en réponds.

MADAME PATIN.

Ce commencement ne m'en fait point du tout. *Dorimène la médisante, rue des Mauvaises Paroles.* Dorimène! Dorimène! Ah! voilà ma marquise justement; monsieur Migaud avoit raison, le chevalier est un scélérat. Un siège, je n'en puis plus.

LISETTE.

Madame! madame! oh! par ma foi, je ne croyois pas que vous vous fâcheriez de ces petites bagatelles. N'achevez pas, madame, puisque vous êtes si sensible.

MADAME PATIN.

Non, non, je veux connoître toutes ses intrigues, pour le haïr mortellement.

LISETTE.

Si vous êtes dans ce dessein-là, vous n'avez qu'à continuer.

MADAME PATIN.

La sotte comtesse, rue Bétisy, à l'hôtel de Picardie. Le traître!

La magnifique marchande, rue des Cinq-Diamants, à la Folie des bourgeoises. Que je me veux mal de l'avoir aimé!

Lucinde la coquette, en cour, au grand commun. Que je le hais!

Silvanire la précieuse, rue Montorgueil. Je le déteste.

Mademoiselle du Hasard, rue des Bons-Enfans, au Repentir. C'est un monstre!

La grosse marquise au teint luisant, rue du Plâtre, proche les Enfans-Rouges. C'en est fait, je ne le veux plus voir.

LISETTE.

Mais, madame....

MADAME PATIN.

Non, je ne le veux plus voir, résolûment.

LISETTE.

Je crois que je l'entends.

MADAME PATIN.

Où vas-tu?

LISETTE.

Je cours au-devant de lui pour lui donner son congé de votre part.

MADAME PATIN.

Non, non, Lisette, laisse-le venir : je veux le confondre et voir avec quelle effronterie il soutiendra toute cette affaire.

LISETTE.

Le voici.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, MADAME PATIN, LISETTE, CRISPIN.

CRISPIN, *au chevalier.*

La baronne vous attend, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Nous avons du temps pour tout. Ah! vous voilà, madame. Que j'avois d'impatience de vous revoir!

MADAME PATIN.

De quel quartier venez-vous, monsieur? De la rue Montorgueil? Des Enfants-Rouges? Est-ce la magnifique marchande que vous venez de quitter?

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire, madame?

MADAME PATIN.

Ce que je veux dire, perfide?

CRISPIN.

Haie, haie.

LE CHEVALIER.

Je ne vous comprends point du tout, je vous assure.

MADAME PATIN.

Crispin m'entendra mieux. Approchez, monsieur Crispin, approchez.

CRISPIN.

Madame.

MADAME PATIN.

Approchez, vous dis-je. Connoissez-vous cette écriture?

CRISPIN.

Madame.... Je vais faire une petite commission que mon maître m'a donnée, je reviens tout à l'heure.

MADAME PATIN.

Non, non, il faut m'expliquer tout ceci auparavant.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous vous-même, madame. Qu'est-ce que ce papier, je vous prie?

MADAME PATIN.

Il peut vous en dire des nouvelles mieux que moi.

CRISPIN.

Monsieur.

LE CHEVALIER.

Veux-tu parler, maraud?

CRISPIN.

Monsieur, c'est la liste de vos maîtresses, que madame a achetée au Palais.

LE CHEVALIER.

La liste de mes maîtresses!

MADAME PATIN.

Ah! scélérat!

LE CHEVALIER.

Qui t'a fait écrire ces sottises-là, maroufle?

CRISPIN.

Ne vous ai-je pas dit, monsieur, que c'étoit l'autre jour, en badinant avec Jeanneton?

MADAME PATIN.

Quelle est-elle, Jeanneton?

LISETTE.

C'est une des maîtresses de monsieur Crispin, apparemment.

CRISPIN.

Non, le diable m'emporte. C'est cette marchande de bouquets qui est à la porte des Tuileries.

MADAME PATIN.

Qui, cette malheureuse?

CRISPIN.

Comment, madame! c'est une des plus jolies créatures que nous ayons. Il faut savoir aussi comme elle est employée, et combien de femmes des plus huppées sont ravies d'avoir cette Jeanneton-là dans leurs intérêts. Oh diable! c'est une illustre, vous dis-je, et qui ménage elle seule plus d'intrigues, que la Guerbois ne vend de lapins en toute une année.

MADAME PATIN.

Quel galimatias me fais-tu là, de la Guerbois et de Jeanueton?

CRISPIN.

C'est pour vous dire, madame, que cette Jeanneton est une des amies de mon maître, et que, comme je la trouve drôle, je suis de ses amis; et

que l'autre jour, comme je vous ai dit, nous nous mîmes à griffonner ensemble cette liste, et nous forgeâmes des noms, des qualités et des demeures, qui ne sont que dans l'imagination de Jeanneton et dans la mienne.

MADAME PATIN.

Fort bien, voilà ton maître pleinement justifié. C'est un nom en l'air que celui de Dorimène, je ne la connois pas, et tout cela n'est qu'un jeu d'esprit de monsieur Crispin? N'est-il pas vrai, chevalier?

LE CHEVALIER.

Non, madame, je connois Dorimène, et peut-être toutes celles qui sont sur ce papier. Il y en a même, je crois, beaucoup d'oubliées; mais ce ne sont point mes maîtresses: et, puisque monsieur Crispin s'est diverti à mes dépens, et que cette liste vous irrite si fort contre moi, je prétends que ce soit lui qui me justifie.

CRISPIN.

Moi, Monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, coquin. Donnez-vous la peine de lire, madame; et vous, monsieur le maroufle, à chaque article, expliquez à madame les raisons qui me faisoient voir toutes ces femmes-là.

CRISPIN.

Voilà une bonne diable de commission. Monsieur, vous expliqueriez mieux que moi....

LE CHEVALIER.

Non, non, votre imagination a fait la sottise, il faut que ce soit votre bouche qui la répare. Parlez, faquin, ou je vous donnerai cent coups de bâton.

CRISPIN.

Mais, que diable voulez-vous que je dise, monsieur?

LE CHEVALIER.

Lisez, lisez seulement, madame.

MADAME PATIN.

Ma pauvre Lisette, il le prend sur un ton qui me fait croire qu'il n'est point coupable.

LISETTE.

Et c'est ce ton-là qui me le feroit croire plus scélérat.

LE CHEVALIER.

Hé bien, madame, que ne l'interrogez-vous? qui vous retient?

MADAME PATIN.

La crainte de vous trouver doublement perfide.

LE CHEVALIER.

Ah! je m'expose à tout, madame, et je n'ai rien à craindre.

MADAME PATIN.

Ah! chevalier, que n'êtes-vous innocent! mais je tâche en vain de vous trouver tel. Qu'allez-vous faire, dites-moi, chez cette comtesse qui demeure à l'hôtel de Picardie? quel charme, quel mérite vous attire chez elle?

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Éclaircis madame.

CRISPIN.

Vous voyez que ce n'est pas moi qu'elle interroge.

LE CHEVALIER.

Répondras-tu?

CRISPIN.

Que dirai-je?

LE CHEVALIER.

Si tu ne parles....

CRISPIN, *à madame Patin.*

Cette comtesse-là est une folle, et c'est par une espèce de sympathie que mon maître.... Que diable, vous me ferez dire quelque sottise, et puis vous vous fâcherez contre moi.

MADAME PATIN.

La sympathie est admirable. Et cette mademoiselle du Hasard, est-ce par sympathie qu'il lui rend visite, ou pour se faire honneur dans le monde?

CRISPIN.

Hé, fi, madame! il ne la va jamais voir qu'en sortant de chez Rousseau. Quand il est un peu en train, sur les trois ou quatre heures du matin, il va faire du bruit chez elle pour se divertir.

LE CHEVALIER.

Es-tu fou?

CRISPIN.

Non, monsieur; vous me dites de parler, et je parle, comme vous voyez.

MADAME PATIN.

L'heure est fort bonne et fort commode. Et la marquise au teint luisant, quel engagement a-t-il avec elle ?

CRISPIN.

Ah, madame! il ne voit cette marquise que par admiration.

MADAME PATIN.

Comment, par admiration ?

CRISPIN.

Oui, madame. Il y a quarante ans qu'elle en avoit trente, et elle n'en a présentement que trente-deux tout au plus. C'est une merveille, au moins, d'avoir trouvé le secret de vieillir si doucement.

MADAME PATIN.

Ah, chevalier! votre laquais est bien instruit.

CRISPIN.

Madame, je vous dis les choses en conscience.

MADAME PATIN.

Il n'importe, je veux bien vous croire innocent, puisque vous tâchez de le paroître; et je vous aurois, je crois, pardonné, si je vous avois trouvé coupable.

LE CHEVALIER.

Non, non, madame, non; je ne prétends point abuser de votre indulgence; punissez-moi si je suis criminel; voyez, examinez toute ma conduite. Les apparences sont terriblement contre moi, je l'avoue. Depuis deux mois entiers, je me refuse à toutes les parties de plaisir qu'on me propose; je

n'en trouve qu'à vous voir, qu'à vous aimer, qu'à vous le dire; je vous le jure à tous momens; je surmonte, pour vous le persuader, l'aversion naturelle que les jeunes gens du siècle ont pour le mariage; je renonce à toutes les compagnies; je romps vingt commerces des plus agréables; je désespère peut-être les plus aimables personnes de France. Tout cela, madame, est bien scélérat; je suis un perfide, il est vrai : mais en vérité, madame, ce n'étoit point à vous de vous en plaindre.

MADAME PATIN.

Ah! chevalier, que vous êtes méchant! Je sens bien que vous me trompez, et je ne puis m'empêcher d'être trompée.

LISETTE.

Voilà le plus impudent petit scélérat que j'aie jamais vu.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA BRIE.

LA BRIE.

Monsieur Guillemin, madame, un notaire, demande à vous parler.

LE CHEVALIER.

Ah! il faut le renvoyer, madame, s'il vous plaît: je lui avois dit de venir, comme nous en étions demeurés d'accord; mais nous n'avons pas maintenant l'esprit assez libre, l'un et l'autre, pour

songer à des affaires si sérieuses. Dis-lui que je le verrai demain matin.

MADAME PATIN.

Non, qu'il entre au contraire. Je serai bien aise, chevalier, de vous confondre à force de tendresse. Je veux vous croire aveuglément, je m'abandonne à votre bonne foi. Si vous êtes assez perfide pour en abuser, vous en serez d'autant plus coupable.

SCÈNE VI.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, M. GUILLEMIN, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN.

Approchez, monsieur, approchez.

LE CHEVALIER.

Non, monsieur Guillemin, retournez chez vous, je vous prie. Je vous avois averti ce matin pour un contrat de mariage, mais je ne prévois pas que la chose se fasse. Madame a changé de pensée, je suis devenu en un moment le plus scélérat de tous les hommes; et, parce que j'ai la réputation d'être trop aimé, je lui parois indigne de l'être.

GUILLEMIN.

Comment donc, madame? vous avez des sentiments bien étranges!

MADAME PATIN.

Passez, passez dans mon cabinet, monsieur Guillemin; monsieur deviendra raisonnable. Venez,

monsieur l'emporté, venez voir comme on vous croit indigne de la tendresse qu'on a pour vous.

LE CHEVALIER.

Non, madame, je ne veux point entrer dans toutes ces petites discussions.

MADAME PATIN.

Mais il faut bien que nous convenions ensemble.

LE CHEVALIER.

Et c'est justement ce que j'appréhende, et ce que je veux éviter. Je ne trouve rien de plus fatigant pour moi que des conventions, des articles.. Que voudriez-vous que j'allasse faire avec monsieur dans votre cabinet? Quoi! vous dire qu'un jeune homme de qualité n'épouse guère une veuve de financier sans quelque avantage considérable; que tout l'amour que j'ai pour vous ne me mettroit point à couvert des reproches qu'on pourroit me faire dans le monde; et qu'enfin, pour me justifier aux yeux de tous mes amis, il faudroit que vous parussiez m'avoir achete de tout votre bien? Non, madame, je ne saurois dire ces choses-là; cela n'est point de mon caractère, et j'aimerois mieux être mort, que d'en avoir jamais parlé.

GUILLEMIN.

Oh! madame, monsieur le chevalier sait trop bien son vivre. Mais aussi, monsieur, madame n'ignore pas comme on fait les choses; elle vous aime, et ce sera l'amour qui dressera lui-même les articles.

MADAME PATIN.

Ah! monsieur Guillemin, que je vous suis obligée de lui parler comme vous faites! Oui, monsieur le chevalier, si une donation de tout mon bien peut servir à vous témoigner ma tendresse, je suis au désespoir de n'en avoir pas mille fois davantage pour vous prouver mille fois plus d'amour.

GUILLEMIN.

Voilà ce qui s'appelle aimer, monsieur.

LE CHEVALIER.

Eh bien! monsieur Guillemin, puisque madame le veut, passez dans son cabinet avec elle, dressez le contrat comme il lui plaira; elle me paroît si raisonnable, que je signerai tout aveuglément.

GUILLEMIN.

Peut-on voir un gentilhomme plus désintéressé?

MADAME PATIN.

Eh! venez, monsieur le chevalier, venez vous-même, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Dispensez-m'en, madame, je vous prie; je ne veux point que ma présence vous engage à plus que vous ne voudrez.

GUILLEMIN.

Eh! madame, donnez-lui cette satisfaction.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LA BRIE.

LA BRIE.

Madame, voilà mademoiselle votre nièce qui vous demande.

MADAME PATIN.

Eh bien! allez donc, chevalier : aussi bien il ne faut pas qu'elle vous voie. Mais revenez au plus vîte, au moins ; j'en serai bientôt débarrassée.

LE CHEVALIER.

Je ne vous quitte que pour un moment.

MADAME PATIN.

Vous rencontreriez ma nièce par là, sortez par le petit escalier.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Courons vîte chez la baronne.

MADAME PATIN.

Faites entrer ma nièce.

LA BRIE.

La voilà, madame.

SCÈNE VIII.

MADAME PATIN, LISETTE, LUCILE, M. GUILLEMIN.

LUCILE.

Ma tante, je viens vous dire.... Qui est ce monsieur-là?

MADAME PATIN.

C'est un honnête notaire qui vient pour faire mon contrat de mariage.

LUCILE.

Ah! ma tante, qu'il en fasse un aussi pour moi. J'ai vu le monsieur dont je vous ai parlé ; et vous ne sauriez croire avec quelle joie il a reçu la proposition que je lui ai faite. Il étoit ravi, rien ne lui a paru difficile, ses souhaits vont au-delà des miens, il a encore plus d'impatience que moi, et je venois vous en avertir.

MADAME PATIN.

Eh bien! ma nièce, je vais achever mon affaire avec monsieur, et nous songerons ensuite à la vôtre.

LISETTE, *bas.*

Et moi, j'aurai soin de les empêcher toutes deux de réussir. Il est temps que la chose éclate, et il n'y a plus de moments à perdre.

SCÈNE IX.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

MA pauvre Lisette, tu vois la fille du monde la plus contente ; la joie où je suis ne peut s'égaler.

LISETTE.

Vous n'avez pas la mine de la garder long-temps, et si votre père vient à savoir....

LUCILE.

Mon père m'a toujours recommandé de plaire à ma tante, et il n'aura rien à me dire quand il me verra faire ce qu'elle fait. Il n'y a pas de meilleur moyen d'obéir à l'un, et de gagner les bonnes grâces de l'autre.

LISETTE.

Eh! oui, oui, voilà un fort joli raisonnement. Mais quand on vous a tant prêché de plaire à votre tante, c'étoit afin qu'elle épousât monsieur Migaud, et qu'elle vous fît son héritière; mais, en se mariant à un homme de cour, elle vous frustre de tout son bien.

LUCILE.

Oui, et moi, en me mariant aussi à un homme de cour, qui est un fort gros seigneur, je n'ai que faire du bien de ma tante.

LISETTE.

Et croyez-vous qu'un homme de cour puisse être riche au temps où nous sommes? Les courtisans malaisés ne s'enrichissent point; et ceux qui sont le plus à leur aise, ne sont pas difficiles à ruiner.

LUCILE.

Va, va, Lisette, le bien n'est pas ce qui me touche le plus; et pourvu qu'on m'aime, c'est assez.

LISETTE.

Eh! qui vous répondra qu'on vous aime? Ces

jeunes seigneurs d'aujourd'hui sont de grands fripons en matière d'amour.

LUCILE.

Ah! celui-ci n'est pas comme les autres. Il jure si amoureusement, et il a tant d'esprit, qu'il est impossible qu'il ne soit pas un fort honnête homme. Il fait des vers, au moins.

LISETTE.

Ah! puisqu'il fait des vers, il n'y a rien à dire.

LUCILE.

J'ai ici un *impromptu* qu'il a fait pour moi. Écoute, Lisette, et juge par là de sa tendresse et de sa sincérité.

LISETTE.

Voyons.

SCÈNE X.

LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LA BARONNE.

Le chevalier n'est point venu chez moi; je ne suis guère contente de l'avoir trouvé tantôt ici.

LISETTE, *à Lucile.*

Vous avez toute la mine d'avoir perdu votre *impromptu.*

LUCILE.

Non, le voilà : tiens, lis-le toi-même.

LA BARONNE.

Ah, ah! voici la chambrière avec une petite fille que je ne connois point. Que font-elles là? écoutons.

LISETTE *lit.*

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé;
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LA BARONNE.

Qu'entends-je? Voilà, je crois, les vers que le chevalier a faits pour moi.

LUCILE.

Hé bien! qu'en dis-tu?

LA BARONNE, *arrachant les vers des mains de Lisette.*

Vous êtes bien curieuse, ma mie, et je vous trouve bien impertinente de lire ainsi des papiers qu'on a perdus chez vous. Rendez-moi mes vers, je vous prie, et....

LUCILE.

Comment donc, madame? qu'est-ce que cela signifie? Qui est cette folle, Lisette?

LA BARONNE.

Quelle petite insolente est-ce là?

LISETTE.

Par ma foi, cela est tout-à-fait drôle.

LUCILE.

Rendez-moi ce papier, madame.

LA BARONNE.

Comment donc, que je vous rende ce papier? Vous êtes une plaisante petite créature, de vouloir avoir malgré moi des vers qui m'appartiennent.

LUCILE.

Des vers qui vous appartiennent! Je vous trouve admirable, madame, et vous êtes bien en âge qu'on fasse des vers pour vous. C'est pour moi qu'ils ont été faits, et vous ferez fort bien de me les rendre.

LA BARONNE.

Qui est cette petite ridicule, ma mie?

LISETTE.

Ah, ah! madame, servez-vous de termes moins offensants, c'est la nièce de madame.

LA BARONNE.

Quand ce seroit madame elle-même, je la trouverois fort impertinente de dérober des vers qui n'ont jamais été faits que pour moi.

LISETTE.

Oh! pour cela, entre vous le débat, s'il vous plaît.

LUCILE.

Cela est bien impudent à une femme de votre âge.

LISETTE.

Mademoiselle!

LA BARONNE.

Cela est bien insolent à une petite fille comme vous.

LISETTE.

Ah, madame!

LUCILE.

Donnez-moi mes vers, encore une fois.

LA BARONNE.

Taisez-vous, petite sotte, et ne m'échauffez pas les oreilles.

SCÈNE XI.

MADAME PATIN, LA BARONNE, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! par ma foi, ceci passe la raillerie, et vous faites bien de venir mettre le holà entre deux dames qui s'alloient couper la gorge.

MADAME PATIN.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, madame? Que vous a-t-on fait, ma nièce?

LUCILE.

Faites-moi rendre mes vers, ma tante, ou madame s'en repentira.

LA BARONNE.

Châtiez l'insolence de votre nièce, ou je la châtierai moi-même.

MADAME PATIN.

Doucement, doucement, madame, s'il vous plaît. Mais quel est votre différend?

LUCILE.

Comment, ma tante, je montre à Lisette des vers qui ont été faits pour moi par la personne que vous savez, et cette madame vient les arracher, en disant qu'ils sont faits pour elle!

MADAME PATIN.

Hé bien! pourquoi s'emporter de cette sorte? la modération ne doit-elle pas être le partage d'une jeune fille; et quoique vous soyez persuadée que la raison est pour vous, faut-il pour cela faire la harengère comme vous faites?

LA BARONNE.

Qu'est-ce à dire, la raison est pour elle? Je soutiens, moi, que ces vers sont à moi, et qu'elle a menti quand elle veut s'en faire honneur.

MADAME PATIN.

Et quand cela seroit, madame, est-il bien séant à votre âge d'en venir à ces extrémités, et ne devriez-vous pas rougir de clabauder de la sorte pour de méchants vers?

LUCILE.

De méchants vers, ma tante! ils sont les plus jolis du monde. Lisez-les seulement, et vous verrez bien qu'ils sont faits tout exprès pour moi.

MADAME PATIN.

Voyons donc, madame, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Non, madame, je ne les rendrai point. Je vais vous les dire par cœur, et vous connoîtrez bien par-là que votre nièce ne sait ce qu'elle dit.

Le charmant objet que j'adore
Brûle des mêmes feux dont je suis enflammé;
Mais je sens que je l'aime encore
Mille fois plus que je n'en suis aimé.

LUCILE.

He bien, ma tante? *Le charmant objet....*

MADAME PATIN.

Hé bien, ma nièce, vous avez le front de soutenir que ces vers-là sont faits pour vous?

LUCILE.

Oui, ma tante.

LA BARONNE.

Vous voyez bien, madame, que je ne vous fais point d'imposture, et que votre nièce n'a pas raison.

MADAME PATIN.

Vous êtes toutes deux bien étranges, et nous sommes toutes trois bien dupes. Tenez, madame.

LA BARONNE.

Ah! ce sont les tablettes que je donnai hier au chevalier.

MADAME PATIN.

C'est aussi lui qui me les a laissées.

LISETTE.

Voilà un fort bon incident.

LUCILE.

Oh bien! je ne connois point votre chevalier; mais j'ai vu faire les vers moi-même, et je vous ferai bien voir que je dis vrai. Adieu.

LA BARONNE.

Je vais chercher le chevalier, madame, et je le dévisagerai, si je le trouve.

SCÈNE XII.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Ah ! Lisette, que je suis malheureuse ! le chevalier est un perfide qui trompoit la baronne et moi ; et c'est assurément lui-même qui cherche à tromper cette petite fille.

LISETTE.

Il en tromperoit mille autres sans scrupule, madame : c'est le plus bel endroit de sa vie que de tromper.

MADAME PATIN.

Je suis bien heureuse de n'avoir point encore signé le contrat. Allons renvoyer le notaire : courons chez monsieur Serrefort, pour conclure notre mariage avec monsieur Migaud, afin que je n'entende plus jamais parler de ce petit scélérat de chevalier, et s'il vient ici, dites au portier qu'on ne le laisse point entrer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

CRISPIN.

Ma foi, monsieur, je n'y comprends rien, et il y a là-dessous quelque chose que nous n'entendons ni l'un ni l'autre.

LE CHEVALIER.

Tout cela ne me surprend point, Crispin.

CRISPIN.

Parbleu, cela est violent au moins, et je ne sais comment l'entend madame Patin; mais peu s'en est fallu que son portier ne nous ait fermé la porte au nez.

LE CHEVALIER.

Le portier est un maraud qui ne sait ce qu'il fait.

CRISPIN.

Oh! monsieur, ce portier-là n'est point suisse, et il nous a parlé comme un homme. Avouez-moi franchement la chose : vous avez fait quelque bagatelle, et madame Patin a appris de vos nouvelles, je gage.

LE CHEVALIER.

Ma foi, mon pauvre ami, tu l'as deviné.

CRISPIN.

Il ne faut pas être grand sorcier pour deviner cela; et dès qu'il vous arrive quelque petit chagrin, on peut dire à coup sûr que c'est la suite de quelque sottise.

LE CHEVALIER.

Maraud!

CRISPIN.

Là, là, monsieur, ne vous fâchez point, et dites-moi un peu de quelle espèce est celle-ci.

LE CHEVALIER.

Ces vers de la baronne, donnés à madame Patin, sont la cause de tout ce désordre.

CRISPIN.

Hé bien, morbleu! ne vous l'avois-je pas bien dit? La baronne et elle se sont expliquées.

LE CHEVALIER.

Il s'en est encore trouvé une troisième, qu'elle ne m'a nommée qu'en la traitant de petite étourdie : il faut que ce soit ma petite brune.

CRISPIN.

Comment diable! est-ce qu'elle avoit aussi les mêmes vers?

LE CHEVALIER.

Oui, vraiment, et il y a plus de quinze jours que je n'en ai point employé d'autres.

CRISPIN.

Mais, monsieur, (car il n'y a personne dans ce logis, et nous pouvons parler en assurance de vos

fredaines) de qui savez-vous cette aventure, s'il vous plaît ?

LE CHEVALIER.

De la baronne elle-même, que j'ai trouvée dans une colère épouvantable contre moi.

CRISPIN.

Cent diables, vous avez passé un mauvais quart-d'heure ; et, sauf correction, madame la baronne est la plus méchante carogne qu'il y ait au monde.

LE CHEVALIER.

D'accord ; mais nous savons, dieu merci, l'art de la mettre à la raison.

CRISPIN.

Vous êtes un fort habile homme.

LE CHEVALIER.

Il n'a pas fallu grande habileté pour cela. Elle crioit comme une enragée, et j'ai crié cent fois plus haut qu'elle ; car il est bon quelquefois de faire le fier avec les dames.

CRISPIN.

Le fier ?

LE CHEVALIER.

Oui, le fier, et quand j'ai vu sa fureur un peu diminuée, je me suis justifié le mieux qu'il m'a été possible.

CRISPIN.

Et elle a pris tout ce que vous lui avez dit pour de l'argent comptant ?

LE CHEVALIER.

Non, elle s'est emportée plus fort que jamais; et je n'ai point trouvé d'autre moyen de la réduire que de prendre un air de mépris pour elle, qui l'a piquée jusqu'au vif.

CRISPIN.

Et cet air de mépris a réussi?

LE CHEVALIER.

A merveille, et nous sommes meilleurs amis que nous n'avons été.

CRISPIN.

La pauvre femme! Mais ne craignez-vous rien, lorsqu'elle saura votre mariage avec madame Patin?

LE CHEVALIER.

Et que voudrois-tu que je craignisse?

CRISPIN.

Que sais-je? une femme diablesse est quelquefois pire qu'un vrai diable. Celle-ci tire un lièvre aussi sûrement qu'un homme, comme vous savez, et elle ne craindra peut-être pas plus de tuer un homme que de tirer un lièvre.

LE CHEVALIER.

Nous l'adoucirons; et comme elle ne veut qu'un mari, pour la consoler de m'avoir perdu, je te la ferai épouser, si le cœur t'en dit.

CRISPIN.

Eh là, monsieur, ne raillons point; elle ne perdroit peut-être pas au change, je vous en réponds.

LE CHEVALIER.

Je l'entends bien ainsi vraiment ; et, si certain dessein que j'ai dans la tête pouvoit réussir, je te donnerois à choisir d'elle ou de madame Patin.

CRISPIN.

De madame Patin? Ah, ah! voici quelque chose d'assez drôle.

LE CHEVALIER.

Ah! mon pauvre garçon!

CRISPIN.

Ouais.

LE CHEVALIER.

Je crois que je suis amoureux, Crispin, moi qui ne croyois pas pouvoir l'être.

CRISPIN.

Amoureux! et de qui?

LE CHEVALIER.

De cette petite créature dont je t'ai parlé.

CRISPIN.

De la petite brune?

LE CHEVALIER.

D'elle-même.

CRISPIN.

Oh! pour cela, le diable m'emporte si je vous comprends. Que venez-vous donc faire chez madame Patin?

LE CHEVALIER.

La ménager comme la baronne, et il faut que dans cette affaire, l'une ou l'autre me rende un service considérable.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à le leur proposer, elles le feront de grand cœur, assurément.

LE CHEVALIER.

Elles le feront sans penser le faire.

CRISPIN.

Mais encore, de quelle manière ?

LE CHEVALIER.

Ma petite brune, à ce que j'ai pu savoir, est une héritière considérable, mais d'une naissance peu proportionnée à un si gros bien.

CRISPIN.

Ce n'est pas là une raison qui vous embarrasse.

LE CHEVALIER.

Au contraire, c'est ce qui m'a fait prendre la résolution de l'enlever. Sa famille, après cela, sera trop heureuse que je l'épouse. Je serai en lieu de sûreté cependant, et je ne l'épouserai point qu'on ne lui fasse de grands avantages.

CRISPIN.

Eh! à quoi la baronne et madame Patin vous peuvent-elles être utiles dans cette affaire ?

LE CHEVALIER.

Quoi! tu ne vois pas cela tout d'abord ?

CRISPIN.

Non.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas en argent comptant, comme tu sais, et je veux que mes deux vieilles m'en four-

nissent à l'envi l'une de l'autre, et facilitent ainsi la conquête de ma jeune maîtresse.

CRISPIN.

Tudieu! c'est le bien prendre. Vous entendez les affaires à merveilles. Mais je vois venir madame Patin.

LE CHEVALIER.

Paix, paix, tu vas voir le manège que je vais faire avec celle-ci. Ah! palsambleu, laisse-moi rire, Crispin, laisse-moi rire quand j'en devrois être malade, il m'est impossible de m'en empêcher.

CRISPIN.

Il faut que je me mette de la partie.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LISETTE, CRISPIN.

MADAME PATIN.

Ah, ah! monsieur, vous voilà de bien bonne humeur, et je ne sais vraiment pas quel sujet vous croyez avoir de vous tant épanouir la rate.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame; mais je suis encore tout rempli de la plus plaisante chose du monde. Vous vous souvenez des vers que je vous ai tantôt donnés?

MADAME PATIN.

Oui, oui, je m'en souviens, et vous vous en souviendrez aussi, je vous assure.

LE CHEVALIER.

Si je m'en souviendrai, madame? ils sont cause d'un incident dont j'ai pensé mourir à force de rire, et je vous jure qu'il n'y a rien de plus plaisant.

MADAME PATIN.

Où en est donc le plaisant, monsieur?

LISETTE.

Voici quelque pièce nouvelle.

LE CHEVALIER.

Le plaisant! le plaisant, madame, est que quatre ou cinq godelureaux se sont fait honneur de mes vers : comme vous les avez applaudis, je les ai crus bons, et je n'ai pu m'empêcher de les dire à quelques personnes. Je vous en demande pardon, madame, c'est le foible de la plupart des gens de qualité qui ont un peu de génie. On les a retenus, on en a fait des copies, et en moins de deux heures ils sont devenus vaudevilles.

CRISPIN, *bas.*

L'excellent fourbe que voilà!

LISETTE, *bas.*

Où veut-il la mener avec ses vaudevilles?

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Écoutons ce qu'il veut dire, il ne m'en fera plus si facilement accroire. (*au chevalier.*) Eh bien, monsieur, vous êtes bien content de voir ainsi courir vos ouvrages?

LE CHEVALIER.

N'en êtes-vous pas ravie, madame? Car enfin, puisqu'ils sont pour vous, cela vous fait plus d'honneur qu'à moi-même.

MADAME PATIN.

Ah, scélérat!

LE CHEVALIER.

Notre baronne au reste n'a pas peu contribué à les mettre en vogue. Têtebleu, madame, que c'est une incommode parente que cette baronne, et qu'elle me vend cher les espérances de sa succession!

LISETTE, *à madame Patin.*

Le fripon! la baronne est sa parente, comme je la suis du grand Mogol.

MADAME PATIN.

Écoutons jusqu'à la fin.

LE CHEVALIER.

Vous ne sauriez croire jusqu'où vont les folles visions de cette vieille, et les folies qu'elle feroit dans le monde, pour peu que mes manières répondissent aux siennes.

CRISPIN, *bas.*

Cet homme-là vaut son pesant d'or.

LE CHEVALIER.

J'ai passé chez elle pour lui parler de quelque argent qu'elle m'a prêté, et que je veux lui rendre, s'il vous plaît, madame, pour en être débarrassé tout-à-fait.

CRISPIN.

Le royal fourbe!

LE CHEVALIER.

Je lui ai dit vos vers par manière de conversation. Elle les a trouvés admirables. Elle me les a fait répéter jusqu'à trois fois, et j'ai été tout étonné que la vieille surannée les savoit par cœur. Elle est sortie tout aussitôt, et s'en est allée apparemment de maison en maison, chez toutes ses amies, faire parade de ces vers, et dire que je les avois faits pour elle.

MADAME PATIN.

S'il disoit vrai, Lisette?

LISETTE.

Que vous êtes bonne, madame! Et jarnonce, quand il diroit vrai pour la baronne, comment se tireroit-il d'affaire pour votre nièce?

CRISPIN.

Oh! patience, s'il demeure court, je veux qu'on me pende.

LE CHEVALIER.

Mais voici bien le plus plaisant, madame. J'ai passé aux Tuileries, où j'ai rencontré cinq ou six beaux esprits. Oui, madame, cinq ou six, et il ne faut point que cela vous étonne. Nous vivons dans un siècle où les beaux esprits sont tout-à-fait communs au moins.

MADAME PATIN.

Hé bien, monsieur?

LE CHEVALIER.

Hé bien, madame, ils m'ont conté que le marquis des Guerrets avoit donné les vers en question à une petite grisette; que l'abbé du Terrier les avoit envoyés à une de ses amies; que le chevalier Richard s'en étoit fait honneur pour sa maîtresse, et que deux de ces pauvres femmes s'étoient, malheureusement pour elles, trouvées avec la baronne, où il s'étoit passé une scène des plus divertissantes.

MADAME PATIN.

Ce sont de bons sots, monsieur, que vos beaux esprits, de plaisanter de cette aventure-là.

LISETTE.

Bon, elle prend la chose comme il faut.

LE CHEVALIER.

Comment, madame? vous n'entrez donc point dans le ridicule de ces trois femmes qui se veulent battre pour un madrigal; et la bonne foi de ces deux pauvres abusées, et la folie de notre baronne ne vous font point pâmer de rire?

MADAME PATIN, *à Lisette.*

Je crève, et je ne sais si je me dois fâcher ou non.

LISETTE.

Eh, merci de ma vie! pouvez-vous faire mieux, en vous fâchant contre un petit fourbe comme celui-là?

LE CHEVALIER.

Vous ne riez point, madame?

CRISPIN.

Tu ne ris point, Lisette?

LE CHEVALIER.

Je le vois bien, madame, il vous fâche que des vers faits pour vous soient dans les mains de tout le monde. Je suis un indiscret, je l'avoue, de les avoir rendus publics; je vous demande, à genoux, mille pardons de cette faute, madame; et je vous jure que l'air que j'ai fait sur ces malheureux vers n'aura pas la même destinée, et que vous serez la seule qui l'entendrez.

MADAME PATIN.

Vous avez fait un air sur ces paroles, monsieur?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, et je vous conjure de l'écouter: il est tout plein d'une tendresse que mon cœur ne sent que pour vous; et je jurerois bien, par le plaisir que vous aurez à l'entendre, des sentimens où vous êtes à présent pour moi.

LISETTE.

Le double chien la va tromper en musique.

LE CHEVALIER, *après avoir chanté tout l'air, dont il répète quelques endroits.*

Avez-vous remarqué, madame, l'agrément de ce petit passage? *(Il chante.)* Sentez-vous bien toute la tendresse qu'il y a dans celui-ci? *(Il chante.)* Ne m'avouerez-vous pas que celui-là est bien passionné? *(Il chante encore.)* Vous ne dites rien. Ah, madame! vous ne m'aimez plus, puisque vous êtes

insensible au chromatique dont cet air est tout rempli.

MADAME PATIN.

Ah, méchant petit homme! à quel chagrin m'avez-vous exposée?

LE CHEVALIER.

Comment donc, madame?

MADAME PATIN.

J'étois une des actrices de cette scène que vous trouvez si plaisante.

CRISPIN.

Vous, madame?

MADAME PATIN.

Moi-même; et c'est en cet endroit qu'elle s'est passée entre la petite grisette, la baronne et moi.

LE CHEVALIER.

Ah! pour le coup, il y a pour en mourir, madame. Oui, je sens bien qu'il ne reste plus qu'à me dire que vous me haïssez autant que je le mérite. Faites-le, madame, je vous en conjure, et donnez-moi le plaisir de vous convaincre que je vous aime, en expirant de douleur de vous avoir offensée.

MADAME PATIN.

Levez-vous, levez-vous, monsieur le chevalier.

CRISPIN.

La pauvre femme!

LE CHEVALIER.

Ah, madame! que je mérite peu....

MADAME PATIN.

Ah, petit cruel! à quelle extrémité avez-vous pensé porter mon dépit? Savez-vous bien, ingrat, qu'il ne s'en faut presque rien que je ne sois la femme de monsieur Migaud?

LE CHEVALIER.

Si cela est, madame, j'irai déchirer sa robe entre les bras mêmes de la justice, et je me ferai la plus sanglante affaire....

MADAME PATIN.

Non, non, chevalier, laissez-le en repos, le pauvre homme ne sera que trop malheureux de ne me point avoir; mais je vous avoue qu'il m'auroit, si j'avois trouvé mon beau-frère chez lui : heureusement il n'y étoit pas.

LE CHEVALIER.

Ah, je respire! Je viens donc de l'échapper belle, madame?

MADAME PATIN.

Vous vous en seriez consolé avec la baronne.

LE CHEVALIER.

Eh fi, madame! ne me parlez point de cela, je vous prie. Je ne songe uniquement, je vous jure, qu'à lui donner mille pistoles que je lui dois, et qu'il faut que je lui paye incessamment : madame, je vous en conjure.

MADAME PATIN.

Si vous êtes bien véritablement dans ce dessein, j'ai de l'argent, chevalier, venez dans mon cabinet.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LA BRIE.

LA BRIE.

Voila monsieur Serrefort qui monte.

MADAME PATIN.

Ah, bons dieux! comment ferons-nous? Allez attendre chez votre notaire et me laissez Crispin pour vous faire avertir quand je serai seule.

LE CHEVALIER.

Demeure ici, Crispin, et attends ici l'ordre de madame.

CRISPIN.

Me donnera-t-elle les mille pistoles?

LE CHEVALIER.

Tais-toi, maroufle!

MADAME PATIN.

Sauvez-vous par le petit escalier, comme tantôt.

LE CHEVALIER.

Adieu, madame.

MADAME PATIN.

Tiens-toi sur ce petit degré par où sort ton maître.

SCÈNE IV.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LISETTE.

M. SERREFORT.

On m'a dit que vous aviez passé chez moi, madame, et que vous m'aviez demandé.

MADAME PATIN.

On vous a dit vrai, monsieur; mais je n'avois nullement recommandé qu'on vous dît de venir ici.

M. SERREFORT.

Cela ne fait rien, madame, et je suis bien aise de savoir ce que vous me vouliez, outre que j'ai, de mon côté, quelque chose à vous communiquer touchant l'affaire de ce matin.

MADAME PATIN.

Quelle affaire, monsieur? l'affaire de ce matin? Ne m'avez-vous pas promis de me laisser en repos et de ne vous en plus mêler?

M. SERREFORT.

Oui, madame; mais on nous a fait parler, à monsieur Migaud et à moi, pour le différend que vous avez eu avec cette marquise.

MADAME PATIN.

Hé bien! monsieur, pour peu d'avance qu'elle fasse, je verrai ce que j'aurai à faire.

M. SERREFORT.

Comment, madame, des avances? c'est à vous à en faire, s'il vous plaît, et il n'y a point à hésiter même.

MADAME PATIN.

Je ferois des avances, moi qui suis offensée? ah! vraiment, on voit bien que vous ne savez guère les affaires du point d'honneur.

M. SERREFORT, *tirant un papier de sa poche.*

Voilà des articles d'accommodement que j'ai dressés. Vous verrez par-là si je sais ce que c'est.

MADAME PATIN.

Des articles! des articles! Ah! voyons un peu ces articles, je vous prie. Cela est trop plaisant, des articles! Vous vous êtes fait mon plénipotentiaire, à ce que je vois.

M. SERREFORT.

Voici ce que c'est, madame.

MADAME PATIN.

Écoutons ces articles. Ce sont des articles, Lisette.

M. SERREFORT *lit.*

Premièrement, il faudra que vous vous rendiez au logis de la marquise, modestement vêtue.

MADAME PATIN.

Modestement!

M. SERREFORT.

Oui, madame, modestement; en robe, cependant, mais avec une queue plus courte que celle que vous portez d'ordinaire.

MADAME PATIN.

Oh! pour l'article de la queue, je suis déja sa très-humble servante, et je ne rognerois pas deux doigts de ma queue pour toutes les marquises de la terre.

M. SERREFORT.

Arrivée chez la marquise, vous la demanderez au laquais qui sera de garde.

MADAME PATIN.

Un laquais de garde, monsieur! un laquais de garde! Il semble que vous parliez de quelque officier.

M. SERREFORT, *continuant de lire.*

Et pendant que ledit laquais ira avertir sa maîtresse que vous êtes dans l'antichambre, vous y demeurerez debout et sans murmurer, jusqu'à ce qu'il plaise à madame la marquise de vous faire entrer.

MADAME PATIN.

Non, monsieur Serrefort, non; pour demeurer dans l'antichambre, je n'en ferai rien, debout surtout : ce ne sera pas sans murmurer, cela ne se pourroit.

M. SERREFORT.

Il faudra bien que cela soit pourtant. (*Il lit.*) Quand la marquise sera visible....

MADAME PATIN.

Hé fi, monsieur! ce n'est pas la peine d'achever.

M. SERREFORT.

Oui, madame; mais savez-vous bien que vous n'avez point d'autre expédient pour sortir d'affaire, et que ce sont ici les dernières paroles qu'elle nous a fait porter par son écuyer?

MADAME PATIN.

Par son écuyer, monsieur! par son écuyer! Oh! vraiment, il faut attendre à faire cet accommodement, que j'aie un écuyer comme elle; et quand nous agirons d'écuyer à écuyer, il ne faudra peut-être pas tant de cérémonie.

M. SERREFORT.

Comment donc, madame, un écuyer! êtes-vous femme à écuyer, s'il vous plaît? et ne songez-vous pas....

MADAME PATIN.

Tenez, monsieur, point de contestation, je vous prie : je n'aime pas les disputes, et pour peu que vous m'obstiniez, vous me ferez prendre des pages.

M. SERREFORT.

Ah! je vois ce que c'est, votre entêtement continue; il est désormais impossible de vous en corriger, et vos manières me confirment à tous moments les avis qu'on m'a donnés.

MADAME PATIN.

Comment donc, monsieur? quels avis? avez-vous des espions pour examiner ma conduite?

M. SERREFORT.

Morbleu, madame! j'en sais plus que je n'en voudrois savoir.

MADAME PATIN.

Hé bien! monsieur, tâchez de l'oublier.

M. SERREFORT.

Mais vous ne nous manquerez pas de parole impunément; et il ne sera pas dit que vous aurez jeté ma fille dans le même déréglement d'esprit où vous êtes, et que son père l'ait souffert sans ressentiment.

MADAME PATIN.

Quel discours est-ce là? Que voulez-vous dire? suis-je une déréglée, s'il vous plaît? Écoutez, monsieur Serrefort, vous me ferez raison des termes offensants dont vous vous servez; prenez-y garde, je vous en avertis.

M. SERREFORT.

Écoutez, madame Patin, il n'y a qu'un mot qui serve : je suis bien informé que vous voulez épouser un gueux de chevalier, qui se moquera de vous dès le lendemain de vos noces : je sais de bonne part que ma fille s'entête de quelque espèce de marquis plus gueux peut-être que votre chevalier. Monsieur Migaud sait tout cela comme moi; mais nous ne demeurerons pas les bras croisés ni l'un ni l'autre, et nous vous rendrons raisonnable malgré vous-même.

MADAME PATIN.

Oh bien! monsieur Serrefort, je vous en défie. Songez à le devenir, monsieur Serrefort; et ne mettez pas ici les pieds que vous ne vous soyez rendu plus sage.

M. SERREFORT.

Oh! ventrebleu, madame, j'y viendrai jour et nuit, de moment en moment; et je vais si bien assiéger votre maison et la mienne, qu'il n'y entrera personne à qui je ne fasse sauter les fenêtres, pour peu qu'il ait l'air d'un marquis ou d'un chevalier.

MADAME PATIN.

Et pour moi, qui ne suis pas si méchante que vous, je vous prierai de descendre l'escalier tout au plus vîte, et de ne pas regarder derrière vous.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

MADAME PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles, madame Patin.

MADAME PATIN.

Je n'en veux point apprendre, monsieur Serrefort.

M. SERREFORT.

Adieu, madame Patin.

MADAME PATIN.

Adieu, monsieur Serrefort.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Hé bon dieu! quelle rage cet homme a-t-il contre moi? quel acharnement à me persécuter, Lisette! A-t-on jamais rien vu de plus étrange?

LISETTE.

Oh! pour cela, il devient de jour en jour plus insupportable.

MADAME PATIN.

N'est-il pas vrai?

LISETTE.

Parce que monsieur le chevalier est un jeune homme assez mal dans ses affaires, et que monsieur Serrefort prévoit qu'en l'épousant vous allez faire un mauvais marché, il veut vous empêcher de le conclure; cela est bien impertinent, madame.

MADAME PATIN.

Tout ce qu'il fera ne servira de rien.

LISETTE.

Bon; quand vous avez résolu quelque chose, il faut que cela passe.

MADAME PATIN.

Tout ce que je crains, c'est que le chevalier ne vienne à connoître monsieur Serrefort, et qu'il ne se dégoûte en me voyant si mal apparentée. Crispin?

SCÈNE VI.

MADAME PATIN, CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN.

Plait-il, madame?

MADAME PATIN.

Va dire à ton maître que, pour de certaines raisons, je ne le puis voir que sur les dix heures, et qu'il ne manque pas de venir juste à cette heure-là.

CRISPIN.

N'avez-vous que cela à lui faire savoir, madame?

MADAME PATIN.

Non; va vîte, j'ai peur qu'il ne s'impatiente.

CRISPIN.

Il me semble, madame, qu'il seroit à propos qu'il rendît au plus tôt à madame la baronne ces mille pistoles dont il vous a parlé.

MADAME PATIN.

J'aurai soin de les lui tenir toutes prêtes.

CRISPIN.

J'aurois soin de les lui porter, si vous vouliez.

MADAME PATIN.

Dis-lui bien que je vais penser à lui jusqu'à ce que je le voie.

CRISPIN.

Je le lui dirai, madame.

SCÈNE VII.

CRISPIN, *seul.*

Oh çà, puisque je n'ai point d'argent à porter à mon maître, ce que j'ai à lui dire n'est point si pressé. Réfléchissons un peu sur l'état présent de nos affaires. Voilà monsieur le chevalier de Ville-Fontaine en train d'attraper mille pistoles à madame Patin, et autant à la vieille baronne; il n'y a pas grand mal à ces deux articles : mais c'est pour enlever une petite fille; il y a quelque chose à dire à celui-là : la justice se mêlera infailliblement de cette affaire, et il lui faudra quelqu'un à pendre; monsieur le chevalier se tirera d'intrigue, et vous verrez que je serai pendu pour la forme; cela ne vaudroit pas le diable, et je crois que le plus sûr est de ne me point mêler de tout cela et de tirer adroitement mon épingle du jeu. Que sait-on? il m'arrivera peut-être d'un autre côté quelque bonne fortune, à quoi je ne m'attends pas. S'il étoit vrai que madame la baronne ne voulût qu'un mari, je serois son fait aussi bien qu'un autre; elle pourroit bien m'épouser par dépit. Il arrive tous les jours des choses moins faisables que celle-là, et je ne serois pas le premier laquais qui auroit coupé l'herbe sous le pied à son maître. Allons faire savoir au mien ce que madame Patin m'a dit de lui dire; et selon la part qu'il me fera des mille pistoles, je verrai ce que j'aurai à faire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

M. SERREFORT, LISETTE.

M. SERREFORT.

Ne crains rien, ma pauvre Lisette, ne crains rien; madame Patin ne saura pas que l'avis est venu de toi.

LISETTE.

Au moins, monsieur, vous savez bien que ma petite fortune dépend d'elle, en quelque façon; et si ce n'étoit que vous donnez des commissions à mon père, à mon cousin et à celui qui veut m'épouser, je ne trahirois pas ma maîtresse pour vous faire plaisir.

M. SERREFORT.

Comment? Sais-tu bien que c'est le plus grand service que tu lui puisses rendre, que de détourner ce mariage?

LISETTE.

J'ai toujours travaillé pour cela, autant qu'il m'étoit possible. Dans les commencements, j'ai cru qu'elle se moquoit; mais, quand j'ai vu que c'étoit tout de bon, j'ai couru vous avertir.

M. SERREFORT.

Tu as parfaitement bien fait.

LISETTE.

La partie est faite pour cinq heures du matin : madame est dans son cabinet, qui compte de l'argent, dont monsieur le chevalier lui a dit avoir affaire, et il viendra ici, dans une petite demi-heure, avec son notaire : c'est l'ordre de madame.

M. SERREFORT.

La malheureuse !

LISETTE.

Ils seront bien surpris tous deux de vous voir à leurs noces, sans en avoir été prié ?

M. SERREFORT.

Ils ne s'y attendent guères.

LISETTE.

Vous n'êtes pas le seul obstacle que j'ai préparé à leurs desseins.

M. SERREFORT.

Comment donc? qu'as-tu fait encore ?

LISETTE.

Il y a une vieille plaideuse de par le monde, qui est aussi amoureuse du chevalier que madame votre belle-sœur, pour le moins. Je l'ai fait avertir par un solliciteur de procès, qui est mon compère, de tout ce qui se prépare ici, et je répondrois bien qu'elle ne manquera pas de se trouver aux fiançailles.

M. SERREFORT.

Cela est fort bien imaginé.

LISETTE.

Pour vous, il faut, s'il vous plaît, que vous demeuriez quelque temps caché dans ma chambre, et je vous avertirai quand ils seront avec le notaire.

M. SERREFORT.

C'est bien dit. Oh! ventrebleu, ma pendarde de belle-sœur n'est pas encore où elle s'imagine.

LISETTE.

Elle fait de grands projets pour votre satisfaction, et il ne tiendra pas à elle que mademoiselle votre fille ne suive l'exemple qu'elle prétend lui donner. J'en ai déja dit tantôt un mot à monsieur Migaud.

M. SERREFORT.

Ah, la double enragée! C'est donc elle qui a donné à ma fille la connoissance d'un petit godelureau que j'ai trouvé chez moi un moment avant que tu vinsses?

LISETTE.

Non; mais c'est elle qui lui conseille de vous donner un gendre à sa fantaisie, sans se mettre en peine qu'il soit à la vôtre.

M. SERREFORT.

La misérable!

LISETTE.

Et je ne répondrois pas trop que mademoiselle Lucile n'eût un fort grand penchant à suivre les bons conseils de sa tante.

M. SERREFORT.

J'y donnerai bon ordre. C'est une peste dans une famille bourgeoise, qu'une madame Patin.

LISETTE.

Je crois que je l'entends. Voilà la clef de ma chambre, allez vous y enfermer au plus vîte, et tâchez de ne vous point ennuyer. (*bas.*) Monsieur Serrefort verra peut-être ce soir plus d'incidents qu'ils ne s'imagine.

SCÈNE II.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Le chevalier n'est point encore venu, Lisette? N'a-t-il pas envoyé?

LISETTE.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Je suis dans une étrange impatience.

LISETTE.

Il n'est pas temps de vous impatienter encore, madame. Neuf heures viennent de sonner, et vous avez fait dire à monsieur le chevalier de ne venir ici qu'à dix.

MADAME PATIN.

Ce vilain monsieur Serrefort est cause de cela. Sans cet animal, le chevalier seroit ici à l'heure qu'il est, et il n'auroit pas le temps de me faire quelque perfidie.

LISETTE.

Oh! par ma foi, madame, je ne m'accomoderois guère, pour moi, d'un homme comme monsieur le chevalier, qu'il faudroit garder à vue. Eh! mort de ma vie, vous êtes toujours sur des épines.

MADAME PATIN.

Quand nous serons une fois mariés, Lisette, je ne craindrai pas tant; mais jusque là le chevalier me paroît si aimable, que je meurs de peur qu'on ne me l'enlève.

LISETTE, *bas.*

Le beau joyau pour en être si fort éprise!

MADAME PATIN.

N'a-t-on point eu des nouvelles de ma nièce?

LISETTE.

Non, madame.

MADAME PATIN.

Je voudrois bien qu'elle fût ici avec son amant, et qu'on les pût marier aussi cette nuit.

LISETTE.

Oui, madame?

MADAME PATIN.

Oui, vraiment; et je ne sais ce qui me fera le plus de plaisir, d'épouser le chevalier, ou de désespérer monsieur Serrefort.

LISETTE, *à part.*

La bonne personne!

MADAME PATIN.

Il se mangeroit les pouces de rage. Mais qu'est-ce que ceci? La baronne à l'heure qu'il est? Eh! grand Dieu, n'en serai-je jamais défaite?

SCÈNE III.

LA BARONNE, MADAME PATIN, LISETTE, JASMIN.

LA BARONNE.

Bon soir, madame.

MADAME PATIN.

Madame, je suis votre servante.

LISETTE, *bas.*

Bon, voici déja la baronne.

LA BARONNE.

Vous voilà bien seule, madame; où est donc monsieur le chevalier?

MADAME PATIN.

Monsieur le chevalier, madame? monsieur le chevalier n'est pas toujours chez moi; et si c'est lui que vous cherchez....

LA BARONNE.

Non pas, madame, et ce n'est qu'à vous que j'ai affaire.

MADAME PATIN.

Au moins, madame, il n'est pas l'heure de solliciter.

LA BARONNE.

Oh! vraiment, ma pauvre madame, ce ne sont pas mes procès qui m'occupent à présent, et j'ai bien autre chose en tête. (*à Lisette.*) Oh, çà, çà, détalez, s'il vous plaît, ma mie, et allez voir là-dehors si j'y suis.

MADAME PATIN.

Comment donc? que veut-elle dire? Lisette, ne me quittez pas.

LA BARONNE.

Poltrone, vous avez peur.

MADAME PATIN.

Quel est votre dessein, madame?

LA BARONNE.

Approchez, Jasmin, approchez.

MADAME PATIN.

Ah! bons dieux, des épées, madame, venez-vous ici pour m'assassiner?

LISETTE.

Vraiment, cela passe raillerie, madame.

LA BARONNE.

Otez-vous de là, vous, ma mie, que je ne vous donne sur les oreilles. Et vous, madame, choisissez de ces deux épées laquelle vous voulez.

MADAME PATIN.

Moi, madame, prendre une épée! Eh, pourquoi, s'il vous plaît?

LA BARONNE.

Pour me tuer, si vous le pouvez.

MADAME PATIN.

Moi, je ne veux tuer personne.

LA BARONNE.

Mais je veux vous tuer, moi.

MADAME PATIN.

Hé, bon dieu! que vous ai-je fait pour vous donner de si méchantes intentions?

LA BARONNE.

Ce que vous m'avez fait, madame? ce que vous m'avez fait?

MADAME PATIN.

Lisette, prenez garde à moi.

LISETTE.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Allons, allons, point tant de raisonnemens, ma bonne amie : vous m'enlevez le chevalier; il est à moi, ce chevalier, aussi bien que mon moulin, et c'est une grâce que je vous fais de vouloir bien voir à qui il demeurera.

MADAME PATIN.

Quoi, madame! c'est monsieur le chevalier qui vous fait tourner la cervelle?

LA BARONNE.

Oui, madame, et il faut me le céder ou mourir.

LISETTE.

Voilà une vigoureuse femme, au moins.

LA BARONNE.

Voyez, renoncez à toutes les prétentions que vous avez sur lui, et je vous donne la vie.

MADAME PATIN.

Quelle étrange femme, Lisette! et comment pouvoir m'en débarrasser?

LA BARONNE.

Oh, jour de dieu! c'est trop barguigner. Allons, madame, point de quartier.

MADAME PATIN.

Ah, je suis morte! Au voleur, à l'aide, on m'assassine.

LISETTE.

Madame, vous n'y songez pas. Grâce, grâce, madame.

LA BARONNE.

Ame basse!

MADAME PATIN.

Holà, Jasmin, la Brie, la Fleur, la Jonquille, la Pensée, mes laquais, mon portier, mon cocher, holà!

LISETTE.

Hé, paix, madame! quel vacarme faites-vous là?

LE COCHER.

Qu'est-ce qui gnia, madame? morguène à qui en avez-vous? comme vous gueulez!

MADAME PATIN.

Ah! mes enfants! jetez-moi madame par les fenêtres, je vous en prie.

LA BARONNE.

Merci de ma vie! le premier qui avance, je lui donnerai de ces deux épées dans le ventre.

MADAME PATIN.

Hé bien, là, madame la baronne, descendez par la montée, on vous le permet; mais dépêchez-vous.

LA BARONNE.

Malheureuse petite bourgeoise! refuser l'honneur de se mesurer avec une baronne!

LISETTE.

Ne faites pas de bruit davantage, madame.

LA BARONNE.

Elle veut devenir femme de qualité, et elle n'oseroit tirer l'épée! Merci de ma vie! je m'en vais chercher le chevalier, et s'il ne change de sentiment, ce sera à moi qu'il aura affaire.

LISETTE.

Hé! madame....

SCÈNE IV.

MADAME PATIN, LISETTE.

MADAME PATIN.

Hé! laisse-la faire, Lisette : j'aime bien mieux qu'elle aille le chercher, que non pas qu'elle l'attende chez moi

LISETTE.

Vous avez raison; mais, madame, entre vous et moi, je crains bien que cette baronne-là ne vous joue quelque mauvais tour.

MADAME PATIN.

Va, va, il n'y a rien à craindre, et quand le chevalier sera mon mari, il me mettra à couvert des emportemens de cette folle. Elle est furieusement emportée, oui; et je crois que si je n'avois pas appelé du secours, elle nous auroit fait un mauvais parti à l'une et à l'autre.

LISETTE.

Je le crois, vraiment. Et savez-vous bien, madame, qu'il n'y a rien au monde de si dangereux qu'une vieille amoureuse? Je m'étonne que vous ayez été si pacifique.

MADAME PATIN.

J'ai eu peur d'abord, je te l'avoue.

LISETTE.

On en prendroit à moins.

MADAME PATIN.

Et je n'en suis pas encore bien remise.

SCÈNE V.

MADAME PATIN, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

Ah! ma tante, je viens d'avoir une belle frayeur!

MADAME PATIN.

Elle a rencontré la baronne.

LUCILE.

Je viens implorer votre protection, ma tante, et vous demander un asile contre la violence et les injustices de mon père.

MADAME PATIN.

Comment donc, ma nièce ? que vous a-t-il fait ?

LISETTE, *bas.*

Qu'est-ce que ceci ?

LUCILE.

Ah! ma tante, qu'on est malheureuse d'être fille d'un père comme celui-là !

MADAME PATIN.

Mais encore, qu'y a-t-il de nouveau ? qu'est-il arrivé ?

LUCILE.

Hé! ne le devinez-vous pas, ma tante ? il a trouvé au logis ce monsieur qui m'aime : Marton, la fille de chambre de ma mère, l'avoit fait entrer par la porte du jardin.

MADAME PATIN.

Hé bien, ma nièce, qu'a fait votre père ?

LUCILE.

Il m'a donné deux soufflets, ma tante, et il a traité ce pauvre garçon de la manière la plus incivile.

LISETTE.

Cela est bien malhonnête.

MADAME PATIN.

Il ne l'a pas frappé, peut-être ?

LUCILE.

Je crois qu'il n'a pas osé ; mais ce qui me fâche le plus, c'est que mon père m'a donné ces deux soufflets devant lui.

MADAME PATIN.

Le brutal!

LUCILE.

Cela me tient au cœur, voyez-vous, et j'ai bien résolu de m'en venger.

MADAME PATIN.

Hé bien, ma nièce, qu'est-ce que je puis faire pour vous?

LUCILE.

J'aurois besoin d'un bon conseil, ma tante.

MADAME PATIN.

Mais encore?

LUCILE.

Ce monsieur m'a priée de trouver bon qu'il m'enlevât. Conseillez-moi d'y consentir, ma tante, vous ne sauriez me faire plus de plaisir.

MADAME PATIN.

Si je vous le conseillerai, ma nièce! il ne faut pas manquer cette affaire faute de résolution. Où est il à présent?

LUCILE.

Il est allé prendre deux mille pistoles chez son intendant, et il doit se rendre dans son carrosse, à la place des Victoires, où j'ai laissé Marton pour l'attendre et pour me venir dire quand il y sera.

LISETTE, *bas.*

La partie n'est pas mal liée; mais il ne sera pourtant pas difficile à monsieur Serrefort de la rompre.

MADAME PATIN.

Voici ce qu'il y a à faire, ma nièce : dès que votre amant sera au rendez-vous, il faut qu'il vienne ici, je serai bien aise de le voir ; je ferai mettre six chevaux à mon carrosse, et vous irez ensemble à une maison de campagne, où je répondrois bien qu'on n'ira pas vous chercher.

LUCILE.

Ah! ma bonne tante, que je vous ai d'obligation ! Mais il faudroit envoyer quelqu'un dire à Marton de l'amener.

MADAME PATIN.

Envoyez-y un laquais, Lisette.

LISETTE.

Oui, madame. (*bas.*) Je vais l'envoyer chez monsieur Migaud ; la fête ne seroit pas bonne sans lui.

LUCILE.

Au moins, ma tante, ce n'est que par votre conseil que je me laisse enlever; et je me garderois bien de m'engager dans une démarche comme celle-là, si vous n'étiez la première à l'approuver.

MADAME PATIN.

Allez, allez, quand vous ne prendrez que de mes leçons, vous n'aurez rien à vous reprocher.

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, CRISPIN, MADAME PATIN, LUCILE.

LE CHEVALIER, *à Crispin.*

Dès que j'aurai les mille pistoles, je ne ferai pas grand séjour chez madame Patin.

LUCILE, *au chevalier.*

Ah! monsieur, vous voilà? Qui vous a déja dit que j'étois ici?

LE CHEVALIER.

Ah! Crispin, quel incident, c'est ma petite brune.

CRISPIN.

Comment, morbleu, la petite brune!

LUCILE.

Voilà ma tante, monsieur, dont je vous ai toujours dit tant de bien.

LE CHEVALIER.

Sa tante!

CRISPIN.

Haie, haie, haie; ceci ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

Mademoiselle, j'ai l'honneur....

MADAME PATIN.

Qu'est-ce que cela signifie, ma nièce?

LUCILE.

Monsieur est la personne dont je vous ai parlé.

LE CHEVALIER.

Oui, madame, j'avois prié mademoiselle votre nièce de.....

MADAME PATIN.

Quoi, monsieur! il est donc vrai que vous êtes le plus fourbe de tous les hommes?

LUCILE.

Ah, ma tante! que dites-vous là? vous me trahissez, ma tante; vous me dites de le faire venir, et vous le querellez quand il est venu.

MADAME PATIN.

Ah, ma pauvre nièce, quelle aventure!

LE CHEVALIER.

Crispin?

CRISPIN.

L'affaire est épineuse.

LUCILE.

Je n'y comprends rien, ma tante, en vérité.

MADAME PATIN.

Scélérat!

LUCILE.

Mais, ma tante,....

CRISPIN.

Sortons d'ici, monsieur, c'est le plus sûr.

MADAME PATIN.

Voir constamment disposer toute chose pour m'épouser, et se proposer, le même jour, d'enlever ma nièce!

LUCILE.

Quoi! ma tante,....

MADAME PATIN.

Oui, mon enfant, voila l'oncle que je voulois vous donner.

LUCILE.

Ah, perfide!

CRISPIN.

Monsieur, encore une fois, sortons.

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

CRISPIN.

Oh! parbleu, je voudrois bien, pour la rareté du fait, qu'il se tirât d'intrigue.

LUCILE.

Que vous avois-je fait, monsieur, pour me vouloir tromper si cruellement?

MADAME PATIN.

Pourquoi nous choisissois-tu l'une et l'autre pour l'objet de tes perfidies?

LUCILE.

Répondez, monsieur, répondez.

MADAME PATIN.

Parle, parle, perfide!

LE CHEVALIER.

Hé! que diantre voulez-vous que je vous dise, mesdames? quand je me donnerois à tous les diables, pourrois-je vous persuader que ce que vous voyez n'est pas? Mais à prendre les choses au pied de la lettre, suis-je si coupable que vous l'imagi-

nez, et est-ce ma faute si nous nous rencontrons tous les trois ici?

MADAME PATIN.

Tu crois tourner cette affaire en plaisanterie?

LE CHEVALIER.

Je ne plaisante point, madame, le diable m'emporte, et je vous parle de mon plus grand sérieux. Pouvois-je deviner que vous êtes la tante de mademoiselle, et que mademoiselle est votre nièce?

CRISPIN.

Diable! si nous avions su cela, nous aurions pris d'autres mesures.

LE CHEVALIER.

Si vous ne vous étiez point connues, vous ne vous seriez point fait de confidence l'une à l'autre, et nous n'aurions point à présent l'éclaircissement qui vous met si fort en colère.

LUCILE.

Hé! seriez-vous pour cela moins coupable? en serions-nous moins trompées? et pouvez-vous jamais vous laver d'un procédé si malhonnête?

LE CHEVALIER.

Mettez-vous à ma place, de grâce, et voyez si j'ai tort. J'ai de la qualité, de l'ambition et peu de bien. Une veuve des plus aimables, et qui m'aime tendrement, me tend les bras; irai-je faire le héros de roman, et refuserai-je quarante mille livres de rente qu'elle me jette à la tête?

MADAME PATIN.

Hé! pourquoi donc, perfide, puisque tu trouves

avec moi tous ces avantages, deviens-tu amoureux de ma nièce ?

LE CHEVALIER.

Oh! pour cela, madame, regardez-la bien : sa vue vous en dira plus que je ne pourrois vous en dire.

CRISPIN, *à part.*

Je commence à croire qu'il en sortira à son honneur : quand les dames querellent long-temps, elles ont envie de se raccommoder.

LE CHEVALIER.

Je trouve en mon chemin une jeune personne, toute des plus belles et des mieux faites ; je ne lui suis pas indifférent : peut-on être insensible, madame, et se trouve-t-il des cœurs dans le monde qui puissent résister à tant de charmes?

CRISPIN, *à part.*

Il aura raison, à la fin.

MADAME PATIN, *à Lucile.*

Ah, petite coquette! ce sont vos minauderies qui m'ont enlevé le cœur du chevalier. Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

LUCILE.

Oui, ma tante! il n'aimeroit que moi sans vos quarante mille livres de rente. C'est moi qui ne vous le pardonnerai pas.

LE CHEVALIER.

Oh, mesdames! il ne faut point vous brouiller pour une bagatelle; et s'il est vrai que vous m'aimiez autant qu'il m'est doux de le croire, que celle qui a le plus d'envie de me le persuader, fasse un

effort sur elle-même et me cède à l'autre. Je vous assure que l'infortunée qui ne m'aura point, ne sera pas la plus malheureuse.

MADAME PATIN.

Je t'aime à la fureur, scélérat, mais j'aimerois mieux que ma nièce fût morte, que de la voir jamais à toi.

LUCILE.

Je défie tout le monde ensemble d'aimer autant que je vous aime ; mais, pour vous voir le mari de ma tante, c'est ce que je ne souffrirai jamais.

CRISPIN, *à part.*

Voilà l'affaire dans sa crise.

LUCILE.

Ah! ma tante, voilà mon père que j'entends.

MADAME PATIN.

Cachez-vous vîte, monsieur le chevalier.

SCÈNE VII.

M. SERREFORT, MADAME PATIN, LUCILE, LE CHEVALIER, CRISPIN.

M. SERREFORT, *au chevalier.*

Non, non, monsieur, il n'est pas besoin de vous cacher. Ah, ah! madame ma belle-sœur, c'est donc là ce monsieur le chevalier que vous voulez épouser?

MADAME PATIN.

Oui, monsieur, c'est ce même chevalier que mademoiselle votre fille court aux Tuileries, et qui

sans moi seroit peut-être votre gendre à l'heure qu'il est.

M. SERREFORT.

Que vois-je! c'est le même homme que j'ai trouvé chez moi.

LE CHEVALIER.

Nous sommes heureux à nous rencontrer, comme vous voyez.

M. SERREFORT.

Quoi! monsieur, en même jour vouloir épouser ma sœur et ma fille; c'est avoir bien la rage d'épouser pour me persécuter!

LE CHEVALIER.

Moi, monsieur! au contraire; et pour vous faire voir que je veux être de vos amis, avantagez de ces deux dames celle que vous haïssez, et j'en ferai ma femme tout aussitôt.

M. SERREFORT.

Qu'est-ce à dire cela? Oh! je ne prétends pas que vous épousiez ni l'une ni l'autre.

SCÈNE VIII.

M. MIGAUD, M. SERREFORT, MADAME PATIN, LE CHEVALIER, LUCILE, CRISPIN, LISETTE.

M. MIGAUD, *à madame Patin.*

Un de vos laquais, madame, vient de m'avertir avec empressement que vous me vouliez parler de quelque chose; je n'ai point perdu de temps.

MADAME PATIN.

Oui, monsieur, il semble que mon laquais ait deviné ma pensée, et vous venez tout à propos profiter de mon dépit.

M. MIGAUD.

Comment donc, madame ?

MADAME PATIN.

Voilà ma main, monsieur; et dès demain, je vous épouse, pourvu qu'en même temps monsieur votre fils épouse ma nièce.

M. MIGAUD.

Ah, madame, que cette condition me fait plaisir!

M. SERREFORT.

C'est moi qui vous réponds de cet article, et ma fille, je crois, n'aura pas l'audace de résister à mes volontés.

LUCILE.

Dans le désespoir où je suis, mon père, je ferai tout ce que vous voudrez.

MADAME PATIN, *au chevalier.*

Tu n'épouseras pas ma nièce, perfide!

LUCILE, *au chevalier.*

Vous ne serez jamais le mari de ma tante pourtant.

CRISPIN.

Adieu donc, mesdames, jusqu'au revoir. Eh bien! monsieur, ne ferez-vous pas quelque petit

air sur cette aventure-là? Une chanson à propos raccommode quelquefois bien les choses, comme vous savez.

LE CHEVALIER.

Il n'y a que les mille pistoles de madame Patin que je regrette en tout ceci. Allons retrouver la baronne, et continuons de la ménager jusqu'à ce qu'il me vienne quelque meilleure fortune.

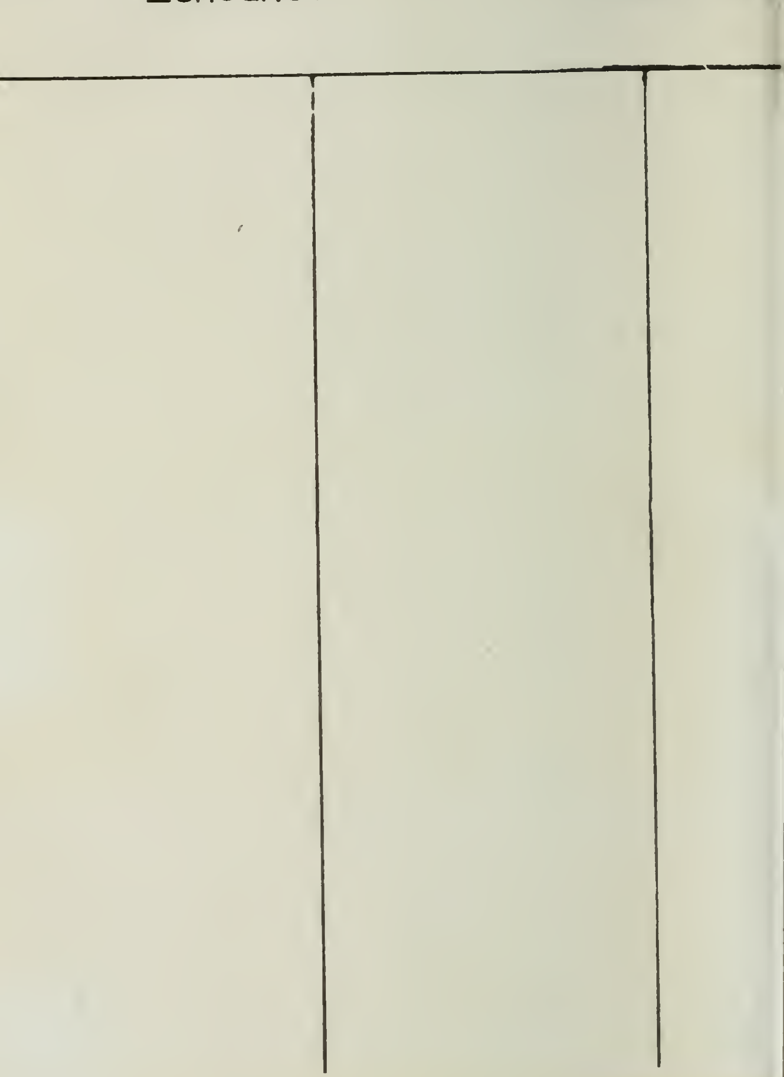
FIN DU CHEVALIER A LA MODE.

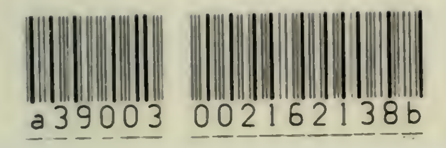
TABLE

DES PIÈCES ET DES NOTICES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME




a39003 002162138b



